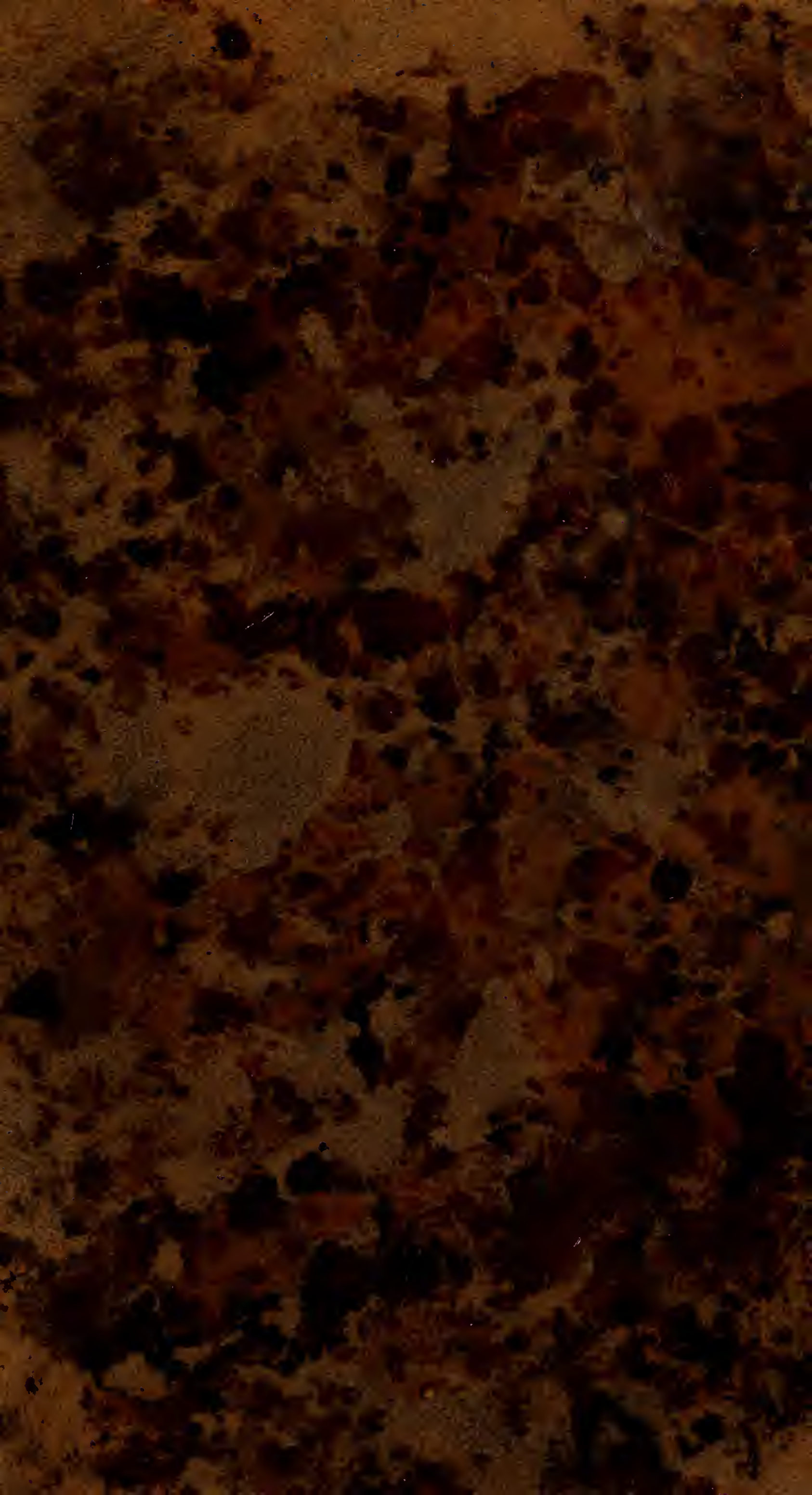
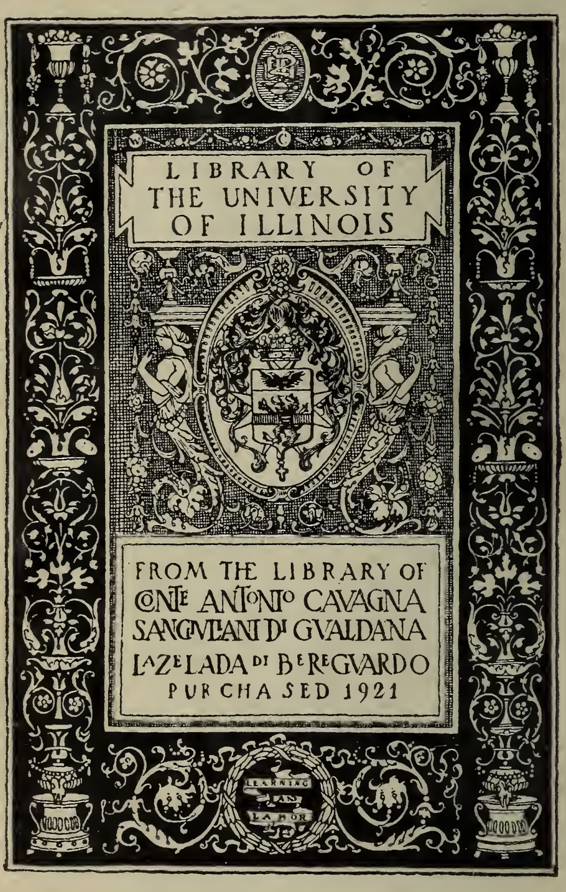
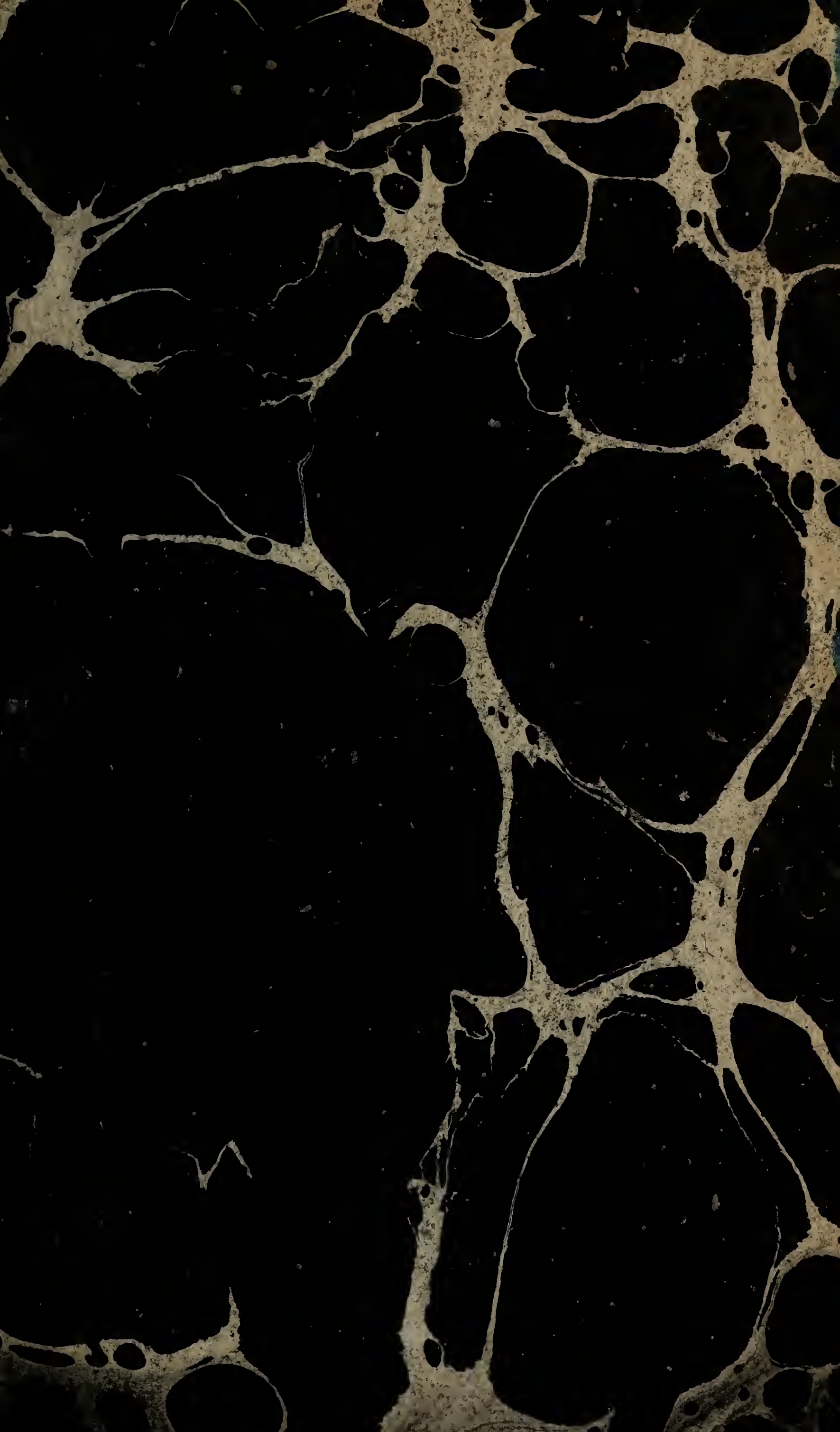



LIBRARY OF
THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS
FROM THE LIBRARY OF
CONTE ANTONIO CAVAGNA
SANGIULIANI DI GUALDANA
LAZELADA DI BEREGUARDO
PURCHASED 1921

871
C2.Wbu
v.1



V-1-36 4.3

1

ivilége

HISTOIRE DE LA VIE DE JULES CESAR,

SUIVIE

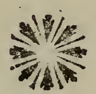
D'UNE DISSERTATION SUR LA LIBERTÉ,

Où l'on montre les avantages du Gouvernement Monarchique ſur le Républiquain.

DÉDIÉE A MADAME LA MARQUISE DE POMPADOUR.

PAR le Sieur DE BURY.

TOME PREMIER.



A PARIS,
Chez DIDOT, l'aîné, Libraire & Imprimeur, Rue Pavée, près du Quai des Auguſtins, à la Bible d'or.

M. DCC. LVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



EPITRE

A

MADAME LA MARQUISE

DE POMPADOUR.

HUGHES May 4 '31

871 C2iWbu v.1

MADAME,

LA protection distinguée que vous accordez aux beaux Arts, excite sans cesse la gra-

716137

titude de ceux qui les cultivent, & les invite à célébrer le bon goût qui vous engage à les favoriser. La délicatesse d'un esprit éclairé, la justesse du discernement, & l'excellence d'un cœur bienfaisant vous portent à applaudir aux Ouvrages utiles & agréables. L'Histoire, surtout, a acquis le droit de vous plaire; & je me trouverois fort heureux si l'Ouvrage, que j'ai l'honneur de vous présenter, pouvoit fixer votre attention, dans ces momens de loisir que vous employez à vous entretenir avec les Muses. L'Histoire de Jules César est celle d'un Héros qui réu-

nissoit, dans un éminent degré, toutes les vertus civiles & militaires : elle est d'autant plus intéressante pour nous, que ce grand Homme doit une partie de la réputation dont il jouit, à la valeur avec laquelle les Gaulois ont fait la guerre contre lui pendant neuf années, & lui ont aidé, en suivant ses Etendarts, à se rendre Maître de l'Univers.

Je me suis encore flatté, en écrivant les traits héroïques dont la vie de César est semée, de contribuer à l'éducation de cette jeune Noblesse dont la réunion à l'Hôtel Militaire, forme un des plus glorieux

Monumens de notre siecle. En voyant briller à chaque instant le courage de ses ancêtres, elle apprendra à se fortifier dans l'amour de son Roi & la défense de sa Patrie, & que les plus grandes vertus sont stériles, si elles ne sont dirigées par la prudence, la sagesse & la modération.

Personne n'ignore, MADAME*, l'intérêt que vous prenez à ce noble Etablissement, qui doit son existence au projet que vous en avez présenté* (1)*, dont le but est*

(1) Voir dans le Dictionnaire Encyclopédique l'Article *Ecole Militaire*, donné par M. Paris de Meysieu, Directeur Général des études de cette Noblesse, dans lequel il fait voir la sagesse & l'utilité de cet Etablissement.

de former des Héros & des Citoyens. Il eſt même évident que votre exemple anime le zele des perſonnes diſtinguées dans toutes ſortes de ſciences, que notre AUGUSTE MONARQUE a prépoſés pour en faire reſſentir l'utilité à la Nobleſſe de ſon Royaume.

Mes vœux ſeroient accomplis, MADAME, ſi le tableau que j'expoſe au grand jour ſous vos auſpices pouvoit concourir à la ſageſſe de vos vues, & mériter votre approbation : elle me donneroit la hardieſſe de vous préſenter encore l'Hiſtoire d'Alexandre le Grand à laquelle je travaille. Je pourrois être

trompé dans mes ſpérances ; mais j'aurai du moins la gloire de rendre un hommage public à cette élévation de goût & de lumieres qui vous caractériſe. J'eſpere, cependant, mériter un regard favorable de votre part, en faveur du motif qui m'anime, & du profond reſpect avec lequel je ſuis,

MADAME,

VOTRE très humble & très obéiſſant ſerviteur,
DE BURY.



PREFACE.

LE deſſein que j'ai conçu d'écrire la Vie de Jules Céſar, m'a été ſuggéré par la ſurpriſe dans laquelle j'ai été, de voir qu'entre un ſi grand nombre d'excellens Ecrivains, qui ont orné le ſiecle précédent, & que le nôtre a produits, aucun n'ait penſé à nous donner cet Ouvrage. Il eût été d'autant plus facile à faire, que nous avons, pour l'Hiſtoire de ce grand homme, beaucoup de Mémoires & d'Ecrits, qui nous inſtruiſent des belles qualités & des actions mémorables qui l'ont rendu ſi fameux. Nous n'avons, en notre Langue, aucune Hiſtoire complette de ſa Vie : car je ne regarde pas comme telle la Traduction de celle que Suetone nous a laiſſée. Elle ne nous inſ-

truit pas aſſez des projets & des vues de Céſar ; par quelles voies il s'eſt élevé à la ſouveraine puiſſance. Le ſtyle de Suetone eſt trop nu & trop concis. Son Ouvrage eſt cependant très bon dans ce qu'il contient ; il entre dans un grand détail des mœurs & de la vie publique & privée de ſon Héros, & il doit être très utile pour une Hiſtoire entiere.

Nous avons encore celle que Plutarque a écrite, mais quoiqu'il ſoit un des plus ſages & des plus judicieux Ecrivains, cependant l'on remarque dans ſon Ouvrage cette prédilection blâmable, en faveur des illuſtres Grecs, ſes Compatriotes, qu'il a comparés aux Romains ; c'eſt une prévention qu'on lui a juſtement reprochée. L'on ſent qu'il affecte de faire paroître Alexandre un plus grand homme que Céſar, en attribuant à la ſeule Fortune la grandeur du Romain,

& à la ſeule Vertu celle du Macédonien. Il ne paroît pas avoir aſſez développé le caractere de Céſar & les motifs qui l'ont fait agir ; les évenemens y ſont trop iſolés, & ne nous font pas aſſez connoître les reſſorts & le jeu des paſſions qui les ont dirigés, & cette Politique rafinée, qui, jointe aux autres qualités de ce grand Homme, le rendirent le Maître abſolu de la République Romaine. De plus, cet Ecrivain n'eſt pas aſſez exact, n'étant pas d'accord ſur un grand nombre de faits avec les Hiſtoriens contemporains ; il n'a pas aſſez cherché à embellir la vérité, enfin ſes Hiſtoires ne ſont pas aſſez intéreſſantes. Je n'en veux donner qu'un éxemple. Tout le monde ſait le trait d'Alexandre, lorſqu'il coupa ce fameux Nœud Gordien, qui, ſuivant un ancien Oracle, promettoit l'Empire de l'Aſie à celui qui pourroit le dénouer.

Plutarque nous repréſente ſimplement Alexandre, qui, après pluſieurs tentatives, ne pouvant en venir à bout, le coupa avec ſon épée. Mais Q. Curce, décrivant cette même action, en forme un beau tableau. Il repréſente Alexandre environné de pluſieurs Seigneurs Phrygiens, & de ſes Capitaines Macédoniens, les premiers ſaiſis d'une admiration ſtupide, & les autres inquiets de l'iſſue que pourroit avoir la confiance téméraire de leur Roi, qui, de ſa part, appréhendoit que ſa tentative, devenue inutile, ne fût d'un mauvais augure pour ſes eſpérances; enfin après avoir long-tems lutté contre l'indiſſolubilité des courroies qui formoient ce Nœud, il importe peu, dit-il, de quelle façon on les dénoue, & les ayant coupées avec ſon épée, il accomplit ou éluda l'Oracle. Je laiſſe à décider laquelle de ces deux ma-

nieres de rapporter ce trait a le plus d'agrémens. On voit que Q. Curce, ſans altérer la vérité, l'a embelli, & lui a donné des graces qui ne ſont pas dans Plutarque.

Ainſi nous pouvons dire que nous n'avons pas d'Hiſtoire complette de Jules Céſar, car, pour ſes Commentaires, qui en ſont une précieuſe partie, ils doivent être employés comme d'excellens matériaux, mais ils ne ſont pas ſuffiſans pour conſtruire tout l'Edifice.

Ce n'eſt pas que je me ſois flatté de compoſer une Hiſtoire digne d'être miſe au-deſſus de celles qui nous ont été données par ces Auteurs : je n'ai pas cette témérité ; mais j'ai tenté ſeulement d'en donner une plus circonſtanciée & plus étendue ; de faire voir par quels moyens Céſar eſt parvenu à ſe rendre Maître de ſa République ; quels étoient les génies

& les caracteres des grands hommes de ſon tems ; de quels moyens il s'eſt ſervi pour vaincre les uns & pour faire ſervir à ſon élevation les talens & les bonnes qualités des autres, & enfin de faire connoître cette ſublimité de génie & cette grandeur d'ame qui lui avoient inſpiré, dès ſa jeuneſſe, qu'il étoit né pour commander à tout l'Univers. J'ai tâché de mettre en œuvre les Mémoires que l'on nous a conſervés, & de raſſembler des faits diſperſés dans tous les Ecrits du tems, pour offrir au public un ouvrage ſuivi qui puiſſe l'intéreſſer & lui plaire.

J'ai cru que, pour éviter la prolixité & de détourner l'attention des Lecteurs, il n'étoit pas néceſſaire d'indiquer à chaque inſtant les ſources dans leſquelles j'ai puiſé les faits que je rapporte, mais je déclare que je n'ai preſque rien dit de mon chef. Les Lettres & les Ecrits de Cicéron,

Suetone, Plutarque & beaucoup d'autres Auteurs, ont été mes guides ; je les ai ſuivis le plus exactement qu'il m'a été poſſible. Je me ſuis auſſi ſervi de nos Auteurs François qui ont écrit ſur l'Hiſtoire Romaine. L'Abbé de Saint Réal, l'Abbé de Vertot, M. l'Abbé Prevôt dans cette belle vie de Cicéron qu'il nous a donnée, M. Boſſuet ; tous ces excellens Auteurs m'ont fourni des réflexions & des traits que j'ai placés dans le rang que j'ai cru qu'ils devoient occuper.

Je me ſuis aidé des meilleures Traductions que nous ayons des Ouvrages de Cicéron & de ſes Lettres par MM. Mongault, de Villefore & de Saint Réal. Tous ces bons Ouvrages m'ont beaucoup ſervi, & je déclare même qu'on peut me regarder comme Plagiaire en cette partie, en ayant copié des morceaux lorſque je me ſuis défié de moi-mê-

me, & que je les ai trouvés mieux traduits que je n'aurois pu faire: en un mot, tout l'honneur que j'ai cherché dans cet Ouvrage, eſt d'avoir mis en ordre & rangé de ſuite des faits répandus dans tant d'endroits, qu'il faudroit avoir fait une longue & particuliere étude des Auteurs qui ont parlé de Céſar, pour s'inſtruire des belles qualités de ce grand homme, de l'uſage qu'il en a fait, & pour reconnoître que ſi la fortune a ſecondé admirablement ſes projets, il les a conduits avec tant de prudence & de valeur, qu'il l'a, pour ainſi dire, forcée de lui obéir, en ſorte que l'on peut dire qu'il a fait valoir cet axiome: *Te Fortuna Deam facimus*, c'eſt à nous, Fortune, que tu dois ta divinité.

J'ai fait, comme on peut croire, un grand uſage des Commentaires de Céſar; mais j'ai écarté beaucoup de circonſtances & de

faits qui ne m'ont pas paru aſſez intéreſſans pour les rapporter. Par exemple, il eſt très indifférent de ſavoir la quantité & la longueur des pieces de bois qu'il employa pour la conſtruction du pont ſur lequel il fit paſſer le Rhin à ſon armée, & la forme qu'il donna aux Vaiſſeaux qu'il fit conſtruire pour faire une deſcente en Angleterre, ainſi que beaucoup d'autres détails dans leſquels il eſt entré. Ce que je rapporterai de lui ſera ſuffiſamment connoître qu'il avoit toutes les connoiſſances néceſſaires à un grand Général, l'ayant exactement ſuivi dans les occaſions qui peuvent donner une véritable idée de ſon génie, de ſon caractere, de ſa valeur, de ſa prudence & de ſon expérience.

A l'égard des noms des Provinces & des Villes dont Céſar a parlé, j'ai ſuivi la Géographie de Sanſon, qui avoit fait une

étude particuliere de la Carte de l'ancienne Gaule ; & comme, malgré cet Ouvrage, il y a beaucoup de choſes qui ne ſont pas tout-à-fait éclaircies, j'ai employé, dans les occaſions où je n'ai pu me ſervir des noms qui ſont aujourd'hui en uſage parmi nous, ceux dont Céſar s'eſt ſervi, parceque, malgré les ſoins que j'ai pris d'après les Géographes, je crois qu'il y a encore bien de l'incertitude ſur cette matiere. Je n'ai pas gardé tout-à-fait l'uniformité dans les noms : au lieu de dire les Chartrains, les Beauvoiſins, les Auvergnats, les Autunois, j'ai dit ceux de Chartres, de Beauvais, d'Auvergne & d'Autun, dont les noms m'ont paru plus doux & moins rudes, avec d'autant plus de raiſon que les principales Villes des Gaules ne portoient pas ceux qu'on leur donne aujourd'hui.

Quant aux expéditions mili-

taires que César a faites, je les ai toutes racourcies autant qu'il m'a été possible, & j'ai peu parlé de celles qui sont particulieres à ses Lieutenans ; cependant je crains qu'on ne trouve encore mes descriptions trop longues, parcequ'on s'ennuie assez volontiers du détail des siéges & des batailles. Mais cette Histoire est un si beau monument de la gloire de nos Ancêtres, ils ont fait de si belles actions, nos Généraux, nos Officiers & notre Noblesse auront, en les lisant, tant d'occasions de reconnoître qu'ils n'en ont point dégénéré, que je me flatte qu'ils oublieront les fautes qui peuvent s'être glissées dans cet Ouvrage, en faveur des traits intéressans que je leur présente.

Il eût été peut-être nécessaire, pour une plus grande intelligence de cette Histoire, de donner plusieurs dissertations sur des ma-

tieres qui ne ſont pas connues de tout le monde, mais j'ai eu peur d'interrompre trop ſouvent & trop long-tems le fil de la narration. Si je ſuis aſſez heureux pour mériter l'approbation du Public, je les lui donnerai par forme de Supplément à cet Ouvrage.





LA VIE DE JULES CÉSAR.

LIVRE PREMIER.

LEs vertus morales, civiles, militaires & politiques, qui brillent avec tant d'éclat dans l'Hiſtoire du Peuple Romain, avoient élevé cette Nation à un ſi haut point de grandeur & de puiſſance, qu'elle s'étoit rendue Maîtreſſe de l'Univers; mais plus cette République devenoit puiſſante, plus elle approchoit de ſa ruine. Par le ſort ordinaire des choſes humaines, trop de grandeur nuiſoit à la vertu. L'ambition, la fureur de regner, l'amour des richeſſes, le luxe, la débauche, s'étoient emparés du cœur des principaux Citoïens, & le deſir de ſatisfaire toutes ces paſſions avoit jetté la République dans des guer-

res civiles qui en avoient fait couler le plus beau ſang.

Rome étoit dans le ſeptieme ſiecle de ſa fondation, lorſque Marius & Sylla, deux de ſes plus illuſtres Citoyens, ſe diſputerent la gloire de l'aſſujétir. Le premier, aidé de la faveur du peuple, & l'autre ſoutenu par la Nobleſſe, avoient décidé leur querelle par les armes. Marius & ſes adhérans avoient été forcés de céder à la fortune de Sylla, qui s'étoit emparé de toute l'autorité.

Tel étoit alors l'état de la République Romaine. Preſque tout l'Univers étoit ſubjugué. L'Italie étoit tranquille. Une partie de la Gaule, c'eſt-à-dire, celle qu'on appelloit Ciſalpine (1), & la Narbonnoiſe obéiſſoient aux Romains. L'Eſpagne étoit ſoumiſe, à l'exception d'un reſte de Proſcripts qui s'y étoit cantonné ſous la conduite de Sertorius. La ruine de Carthage & la défaite de Jugurtha avoient rendu tributaire la plus grande partie de l'Afrique connue. Quoique l'Egypte ne fût pas réduite en Province Romaine, ſes Rois étoient tellement dépendans de Rome, qu'ils n'auroient oſé rien entreprendre ſans ſon aveu. Les Provinces de l'Aſie, accoutumées à vivre ſous la domination

(1) Aujourd'hui la Lombardie.

Roïale, ſe trouvoient plus heureuſes ſous la protection douce & tempérée des Romains. Le Roiaume de Macédoine étoit réduit en Province Romaine ; quelques petits Rois ſubſiſtoient encore, mais ils étoient tributaires ; leur autorité étoit ſi foible, & leur pouvoir ſi énervé, qu'on pouvoit les regarder comme les premiers eſclaves d'entre leurs peuples. Le ſeul Mithridate, à demi vaincu, attendoit à l'ombre d'une paix aſſez équivoque, le moment de ſe relever, & de ſatisfaire ſa haine contre les Romains. La Grece, autrefois l'arbitre & le ſoutien de la liberté de ſes voiſins, n'aïant pas ſû conſerver la ſienne, l'avoit abandonnée aux Romains : paiſible ſous leur protection, elle ſe contentoit de cultiver les beaux Arts, dans leſquels elle étoit en poſſeſſion d'exceller, & jouiſſoit de la gloire d'en inſtruire ſes Vainqueurs. Toutes les Iſles de la mer obéiſſoient aux Romains, & le commerce verſoit dans Rome, comme dans le centre de l'Empire, toutes les richeſſes de l'Univers. On envoïoit chaque année, dans ces Provinces, des Gouverneurs, dont le pouvoir ſans bornes diſpoſoit ſouverainement de tout ce qui regardoit la guerre, la juſtice & les finances, qu'ils adminiſtroient à leur gré. Enfin la République Romaine étoit parvenue à ce haut point de gloire & de grandeur qui

avoit envahi presque tous les Roïaumes du monde, lorsque Jules César, l'un de ses Citoyens, né simple particulier, parut pour se rendre maître absolu de cet Empire. Il ne falloit pas moins qu'un génie aussi vaste que le sien, soutenu par les belles qualités civiles & militaires qu'il tenoit de la nature & de l'éducation, pour l'emporter sur un grand nombre de concurrens, dont le mérite, quoique fort inférieur au sien, pouvoit cependant balancer la réussite de ses projets.

Les guerres civiles de Marius & de Sylla, & la puissance qu'ils avoient acquise, avoient fait connoître aux plus ambitieux Citoyens, que la République pouvoit supporter un Maître : mais de tous ceux qui tenterent de le devenir, aucun n'égala César. S'ils eurent des vertus, ils eurent aussi de grands vices qui les empêcherent de réussir. S'il l'emporta sur eux, c'est qu'il sut réunir toutes les qualités nécessaires à un grand homme, sans aucun mêlange de défauts.

Sylla gouvernoit alors despotiquement cet Empire : Rome gémissoit sous sa tirannie, dont il faisoit sentir tout le poids à ceux qui avoient le malheur de lui déplaire. Il avoit sacrifié à sa vengeance presque tous les Partisans de Marius, & il avoit fait périr un nom-

bre infini de Citoyens. Cependant, malgré la terreur dont cet homme cruel avoit rempli la Ville par ſes meurtres & ſes proſcriptions, Jules Céſar à peine agé de dix-huit ans eut la hardieſſe de lui réſiſter, & fit connoître dès-lors ce qu'on devoit attendre de la fermeté de ſon ame, incapable de fléchir ſous la volonté d'autrui. Tant il eſt vrai que les grands hommes dès leur jeuneſſe connoiſſent leurs forces, & preſſentent leurs deſtinées. Céſar par ſa mere étoit proche parent de Marius, & de plus il avoit épouſé Cornélie fille de Cinna, l'un des plus grands ennemis de Sylla. Celui-ci voulut obliger Céſar de la répudier; mais, ſoit que Céſar aimât véritablement ſa femme, ou qu'il fût indigné d'un ordre ſi tirannique, il s'obſtina à lui déſobéir. Sylla irrité de ſon refus s'empara du bien de ſa femme, le deſtitua de la dignité de Prêtre de Jupiter, qu'il poſſédoit, & le mit au nombre des proſcrits. Céſar fut obligé de ſe cacher: il changeoit toutes les nuits de retraite, pour ſe ſouſtraire aux recherches des Satellites de Sylla; n'aïant pû même éviter d'être ſurpris par quelques-uns d'entr'eux, il fut obligé de ſe rachepter de leurs mains à force d'argent. Mais le Ciel veille à la conſervation de ceux qu'il deſtine aux grandes choſes. Céſar auroit à la fin ſuccombé,

s'il n'eut obtenu ſa grace par les ſollicitations des Vierges veſtales, & de pluſieurs grands perſonnages des plus intimes amis de Sylla : on rapporte que ce Dictateur, vaincu par leurs prieres, s'écria avec une eſpece d'entouſiaſme prophétique, » puiſque vous le voulez, je » pardonne à Céſar ; mais ſouvenez-» vous que ce jeune homme, pour le-» quel vous vous intereſſez avec tant » d'ardeur, détruira quelque jour le » parti de la Nobleſſe que vous avez » ſoutenu avec moi : je reconnois le » caractere de pluſieurs Marius dans » celui de Céſar ; à l'âge de dix-huit » ans, avoir oſé me réſiſter avec tant » d'audace, mépriſer mes ordres & ma » puiſſance, c'eſt faire voir que les plus » grands obſtacles ne pourront l'arrêter » dans l'exécution des projets qu'il aura » formés : veuillent les Dieux qu'il n'en » concoive jamais de contraires à votre » liberté ! «

César, délivré des inquiétudes que lui avoit cauſées la colere de Sylla, quitta la Ville de Rome, de peur de réveiller ſa haine s'il paroiſſoit devant lui. Comme tous les Citoïens étoient obligés de porter les armes pendant les premieres années de leur jeuneſſe, il ſe retira en Aſie, où il ſervit avec beaucoup de diſtinction ſous les ordres du Préteur M. Thermus. Au ſiege de la Ville de Mitilene, il mon-

ta le premier ſur la breche, & fut honoré d'une couronne civique, qui étoit une des plus belles récompenſes militaires, & que l'on ne recevoit que lorſqu'on avoit ſauvé la vie à des Citoyens. Il ſervit encore ſous Servilius Iſauricus; ce fut ſous ces deux Généraux, qu'il ſe forma dans l'art militaire, dans lequel on peut dire qu'il a excellé, & même qu'il a ſurpaſſé tous les grands Capitaines qui avoient été avant lui.

Pendant que Céſar étoit abſent, le gouvernement de Rome avoit entierement changé. Sylla, raſſaſié de puiſſance, de vengeance & de cruauté, avoit abdiqué le ſouverain pouvoir; c'étoit moins le deſſein de s'emparer de toute l'autorité, que le deſir de ſatisfaire ſa haine implacable contre Marius, qui lui avoit fait prendre les armes. La fortune, comme il en convenoit lui-même, l'avoit comblé de ſes faveurs, & l'avoit élevé à une puiſſance à laquelle il ne s'étoit jamais attendu; il s'en falloit beaucoup qu'il fût un auſſi grand homme de guerre que Marius. La grandeur & le nombre d'exploits éclatans de ce dernier, avoient excité la jalouſie de Sylla: une ſeule victoire qu'il avoit remportée, l'avoit rendu Maître de l'Empire; & comme les paſſions croiſſent chez les hommes avec leur pouvoir, par la facilité qu'ils ont de les ſa-

tisfaire, Sylla s'étoit entierement livré aux ſiennes, qui lui firent commettre toutes ſortes d'excès : cependant il eut aſſez de génie pour ſentir qu'il ne pouvoit pas gouverner longtems ; le goût prodigieux qu'il avoit pour toutes ſortes de plaiſirs (1) lui faiſoit négliger les affaires les plus eſſentielles.

D'ailleurs, Sylla avoit encore des ennemis à réduire ; Sertorius, un des plus grands Capitaines de ſon tems, & qui donna depuis beaucoup de peine à Mettellus & à Pompée, s'étoit emparé d'une partie de l'Eſpagne à la tête des plus illuſtres proſcripts & des débris de la faction de Marius ; Mithridate & pluſieurs autres Rois de l'Aſie ne cherchoient que l'occaſion de renouveller la guerre, & ce qui l'inquiétoit encore davantage, c'étoit les Partiſans & les amis de Marius, dont un grand nombre étoit échappé à ſa vengeance ; il craignoit l'effet de quelque conſpiration ſecrette, & que la fortune ne ſe laſſât enfin de le favoriſer.

Après les ſcenes ſanglantes qui avoient ſi violemment agité ſon ame, il voulut goûter les douceurs du repos : il ſe fit un mérite de quitter l'Empire, deſeſperant peut-être de le conſerver, & il prit

(1) Les Tyrans ſe livrent volontiers à la débauche pour tâcher de s'étourdir ſur les remors que leur cauſe la multiplicité de leurs crimes.

le parti de rendre à la République ses droits & sa liberté. Les Romains, oubliant les proscriptions & la cruauté de Sylla, lui surent gré de sa modération, & le laisserent jouir tranquillement des richesses qu'il avoit acquises par ses rapines.

César, aïant appris la mort de Sylla, arrivée peu de temps après son abdication, revint à Rome dans le dessein de briguer les emplois de la République. La premiere carriere dans laquelle il falloit entrer pour y parvenir, étoit celle de l'éloquence ; c'étoit par l'usage qu'on faisoit de cet art, soit en plaidant pour les Citoyens, soit en défendant ceux qui étoient accusés, soit en accusant ceux qui avoient commis des malversations, que l'on se faisoit connoître, & que l'on méritoit les suffrages pour monter aux dignités.

L'éloquence est le talent & l'art de persuader ; je dis le talent & l'art, parceque ces deux choses sont également nécessaires pour être grand Orateur. Quoique nous ayons adopté depuis longtems cet ancien proverbe, *nascuntur Poetæ, fiunt Oratores* ; quoiqu'on dise communément que c'est la nature qui donne le génie de la poésie, & que c'est l'art qui fait les Orateurs, je crois que cela n'est pas exactement vrai : je suis persuadé que si nous ne naissons avec

un talent décidé pour l'éloquence, nous ne pouvons jamais devenir Orateurs.

L'éloquence eſt un art enchanteur, qui ſe rend maître de notre eſprit, s'empare de notre ame, enchaîne notre volonté, au point que nous ſommes forcés de céder à la douce violence de la perſuaſion; elle s'inſinue agréablement dans les replis les plus ſecrets de notre cœur; elle emploie, ſelon les occaſions, les graces, la douceur, la force, la véhémence; elle excite la compaſſion ou la haine, elle nous inſpire tous les ſentimens qu'il lui plaît, & lorſqu'elle joint à tous ces traits un jugement ſolide & un raiſonnement juſte, c'eſt alors qu'elle triomphe de toute notre liberté.

C'eſt ſans doute dans les Républiques, que cet art a pris naiſſance: l'ambition, qui inſpire aux hommes le deſir de commander, ne pouvant ſe ſatisfaire par les armes, contre des Citoyens jaloux de conſerver leur liberté, inventa l'éloquence. L'on vit alors les Orateurs regner, pour ainſi dire, par la force de leur art, ſe rendre maîtres des délibérations publiques, & s'élever aux premiers emplois; & ce qui rendit cet art plus noble & plus admirable, c'eſt qu'il fallut y joindre l'honneur, la probité, la ſageſſe, & les autres vertus, qui en excitant l'admiration, donnent la confiance, & rendent les eſprits plus diſpoſés à ſe laiſſer perſuader.

Les Républiques d'Athenes & de Rome sont celles qui ont porté l'éloquence au plus haut dégré de perfection. Cet art n'étoit point renfermé comme il l'est chez nous dans la carriere du Bareau, il brilloit, il triomphoit en bien d'autres occasions ; falloit-il faire la paix ou déclarer la guerre, donner ou ôter le commandement des armées, disposer des emplois les plus importants de la République ; comme rien ne se faisoit que par le vœu des Citoyens, l'art de captiver & de réunir les suffrages étoit sans doute le plus nécessaire.

L'usage de l'éloquence étoit différent à Athenes & à Rome. Les Athéniens étoient un peuple jaloux à l'excès de sa liberté ; craignant de se laisser charmer par la douceur & les graces de l'éloquence, ils avoient défendu les ornemens trop recherchés capables de les surprendre, les regardant comme des piéges que l'on tendoit à leur raison & à leur liberté. Cette défense rendoit leurs Orateurs fort circonspects, & répandoit dans leurs discours trop de froideur & de sécheresse : ils ne pouvoient manier que les passions violentes, ce qui les obligeoit, comme on voit dans Demosthene, d'employer plus ordinairement la force & la véhémence, que la douceur & le sentiment. L'éloquence chez eux n'étoit presque point en usage

au Barreau, les Juges étoient continuellement en garde contre la séduction : une Loi défendoit sur-tout dans les affaires criminelles les exordes, les peroraisons & les figures capables d'émouvoir les Juges.

Mais les Romains, d'un caractere moins fier, moins jaloux de leur liberté, plus doux, plus moderés, plus portés à la clémence, laisserent à leurs Orateurs la liberté d'employer tous les charmes de l'éloquence. Nous savons que Cicéron a fait plusieurs fois absoudre des personnes justement accusés : son principal talent étoit de toucher ; il excitoit de si fortes émotions, qu'il tiroit des larmes de tout son auditoire, il s'attendrissoit lui-même au point qu'il étoit le premier à verser des pleurs. Mais ce qui rend Demosthene & Cicéron si grands, si admirables, quoique d'un caractere différent, c'est qu'ils ont chacun su connoître le génie de leur Nation, ils ont remué les ressorts les plus cachés de l'ame, ils ont mis à profit ses foiblesses, ils ont conduit leurs auditeurs par différens chemins au but qu'ils s'étoient proposé, & sont devenus par leur éloquence les premiers de leur République.

Les Romains avoient encore tiré de cet art, un avantage inconnu chez les autres Nations, & qui leur fut d'un

grand usage pour entretenir & resserer les liens de la société civile.

Ceux qui avoient du talent pour l'éloquence, l'employoient à défendre leurs Citoyens dans leurs affaires civiles ou criminelles ; & comme cette défense étoit desinterressée, car il eut été honteux d'en retirer du profit (1), ils s'attachoient par-là un grand nombre de Citoyens, qui devenoient leurs cliens, comme les défenseurs avoient le titre de Patrons. Il se faisoit entre les uns & les autres un commerce d'amitié & d'intérêt, qui entretenoit réciproquement l'union entre les différens Ordres de l'Etat ; & l'avantage de cette union se faisoit sur-tout remarquer, lorsque le Patron commençoit à briguer les Magistratures. Alors, non-seulement il étoit sûr des suffrages de ses Cliens, ceux-ci briguoient encore pour lui les suffrages des autres Citoyens qui étoient leurs amis, de maniere que plus un Patron avoit de Cliens, plutôt il étoit sûr d'obtenir la dignité à laquelle il aspiroit. Mais aussi, lorsque le Patron étoit élu Préteur ou Consul, lorsqu'il avoit le commandement d'une armée, ou le gouvernement d'une Province, devenu le maître de choisir tous

(1) Cicéron, dans une occasion, se défend hautement du reproche qu'on lui avoit fait d'avoir emprunté de l'argent d'un Accusé qu'il devoit défendre.

ſes Officiers, il les prenoit parmi ſes Cliens, & par la diſpenſation des emplois, il leur procuroit en peu de tems le moyen de s'avancer & de s'enrichir : c'eſt ainſi que le Patron & le Client trouvoient la récompenſe des ſervices qu'ils s'étoient réciproquement rendus. C'étoit dans ces vues, que les Citoyens les plus diſtingués cultivoient l'éloquence avec un très grand ſoin. Du tems de Cicéron cet art avoit été porté à ſa plus grande perfection : on nommoit entre les plus éloquens, Céſar, Hortenſius, Craſſus, Caton, Brutus & tant d'autres dont Cicéron fait lui-même l'éloge dans ſes ouvrages. Céſar en avoit fait une étude très particuliere, qui le rendit aſſez illuſtre pour faire dire à Cicéron, qu'il ne connoiſſoit dans la République aucun Orateur qui pût lui être préferé.

La premiere action d'éclat, qui fit briller l'éloquence de Céſar, fut l'accuſation de concuſſion qu'il intenta contre Dolabella, homme très diſtingué, qui avoit été Conſul, & avoit mérité l'honneur du triomphe, mais qui ne devoit pas moins être puni de ſes prévarications. Si cette action fit beaucoup d'honneur à Céſar, dans l'eſprit des honnêtes gens, elle lui fit auſſi beaucoup d'ennemis, parceque Dolabella étoit lié avec ce qu'il y avoit de plus grand parmi la nobleſſe. Il fut ab-

ſous ; & Céſar, pour laiſſer réfroidir la haine qu'il s'étoit attirée par cette accuſation, s'abſenta encore de Rome, ſous prétexte d'aller en Grece, pour ſe former davantage à l'éloquence.

Ce fut dans ce voyage, que le Vaiſſeau qu'il montoit fut ſurpris, près de l'Iſle de Pharmacuſe, par des Pirates qui infeſtoient la mer. Lorſqu'il fut en leur pouvoir, ils lui demanderent vingt talens pour ſa rançon. Il ſe mocqua d'eux, & leur reprocha qu'ils ne ſavoient pas leur métier ; & ajoutant qu'il vouloit payer plus généreuſement la gloire qu'ils avoient eue de ſurprendre un homme tel que lui, il leur promit cinquante talens. Il fut obligé, en attendant le retour de ſes Domeſtiques, qu'il avoit envoyés chercher ſa rançon, de demeurer quarante jours en la compagnie de ces Pirates. Il leur avoit imprimé un ſi grand reſpect pour lui, qu'ils le regardoient comme leur Roi : ils le faiſoient Juge des différends qu'ils avoient entre eux. Lorſqu'il vouloit repoſer, s'ils faiſoient trop de bruit, il leur envoyoit dire de ſe taire, & ils lui obéiſſoient. Il pratiquoit familierement avec eux les exercices qui étoient en uſage chez les Romains, pour ſe former le corps & le rendre plus robuſte & plus agile. D'autres fois il s'amuſoit à faire des vers & à compoſer des diſcours d'éloquence ;

il les obligeoit de les lui entendre réciter, & lorſqu'ils n'y étoient pas ſenſibles, il les traitoit en face de barbares & d'ignorans. S'ils faiſoient quelques actions contraires à l'humanité, il les menaçoit de les en punir. Enfin ſa rançon étant arrivée, il leur paya cinquante talens. Mais à peine fut-il ſorti de leurs mains, qu'il arma une petite flotte, il les attaqua, les défit, prit tous leurs Vaiſſeaux, s'empara de toutes leurs richeſſes, en fit mourir une partie & fit vendre les autres. Après cette expédition, il ſe rendit à Rhodes, où il employa quelque tems à l'étude de l'éloquence ſous Apollonius Molo, qui paſſoit pour le plus célebre Profeſſeur en cet Art, & que toute la jeune Nobleſſe Romaine alloit entendre.

Après y avoir paſſé quelque tems, ſe voyant dans l'âge où les loix lui permettoient d'aſpirer aux Magiſtratures, il revint à Rome.

La premiere partie de la vie de Céſar, ou plutôt ſa vie civile juſques à ſon élevation au Conſulat, n'eſt pas à beaucoup près ſi brillante que la ſuite. Nous le verrons continuellement occupé à ſe faire des Amis, & à gagner la faveur du Peuple pour obtenir les premiers emplois. La prudence, la politique, l'éloquence, les brigues, la douceur, la violence, la profuſion, tout

eſt employé pour parvenir à ce but. Comme les loix ne permettoient de monter aux dignités ſupérieures que par dégrés, il falloit débuter par les Emplois médiocres & les Magiſtratures ſubalternes. La premiere place que Céſar obtint fut celle de Tribun militaire. Ce fut dans cet emploi, qu'il commença à ſe faire connoître & à ſe faire eſtimer de ſes Citoyens. Il fut un de ceux qui contribuerent le plus à faire rendre aux Tribuns du Peuple l'autorité & la dignité dont Sylla les avoit privés pendant ſa Dictature. Les ſoins qu'il prit, & les mouvemens qu'il ſe donna pour réuſſir dans cette affaire, lui acquirent tant de conſidération auprès du Peuple, que lorſqu'il demanda la Queſture, il fut élu le premier de tous ſes Compétiteurs.

L'office de Queſteur répondoit à ce que nous appellons Tréſoriers, mais ils étoient en même tems Militaires & de Finance : outre ceux qui reſtoient à Rome pour la garde du Tréſor, on en donnoit encore un à chaque Gouverneur de Province. Ce Queſteur étoit le premier Lieutenant du Gouverneur ; c'étoit lui qui recevoit les ſubſides, payoit le prêt aux Soldats & faiſoit vendre le butin ; de plus, il commandoit en l'abſence du Gouverneur. Céſar fut donc envoyé Queſteur dans l'Eſpagne

ultérieure. Soit qu'il fût encore trop jeune, ou que cette Province fût tranquille, il n'y trouva pas l'occasion de faire briller son mérite & sa capacité. A son retour d'Espagne, il obtint la place d'Edile, & l'on lui donna Bibulus pour Collegue. Cette Charge donnoit à ceux qui en étoient pourvus, l'Intendance des jeux & des spectacles; les Ediles étoient obligés d'en faire la plus grande partie des frais. Plus ces Fêtes étoient magnifiques, plus elles étoient réitérées; plus on étoit sûr de gagner la faveur du Peuple. César surpassa, par sa dépense & sa somptuosité tous ceux qui l'avoient précédé. Outre les Fêtes ordinaires, il en donna encore plusieurs en son particulier: il fit combattre devant le Peuple trois cens vingt paires de Gladiateurs, & il éclipsa tellement les spectacles que donnoit son Collegue, qu'il eut tout l'honneur, même de ceux qu'ils donnerent en commun. Bibulus en conçut tant de jalousie, qu'il devint dès-lors son ennemi irréconciliable.

César, pendant son Edilité, fit une action fort hardie qui augmenta encore beaucoup l'ascendant qu'il avoit déja sur l'esprit du Peuple. Sylla, pendant sa Dictature, avoit poussé sa haine & sa jalousie, jusqu'à vouloir anéantir la gloire de Marius. Il avoit fait détruire

& enlever du Capitole les Images de Marius & les Trophées que ce Général y avoit fait élever pour conſerver le ſouvenir des victoires qu'il avoit remportées ſur Jugurtha & ſur les Cimbres & les Teutons. Céſar, comme proche Parent de Marius, dont la mémoire étoit en grande vénération parmi le Peuple, fit refaire en ſecret, avec beaucoup de magnificence, de nouvelles Images de Marius & de nouveaux Trophées, &, pendant une nuit obſcure, à l'inſu de tout le monde, il les fit placer dans le Capitole. Lorſque le bruit de cette nouveauté ſe fut répandu dans la Ville, tout le Peuple accourut à ce ſpectacle. Cette action fut interprétée diverſement : le Peuple, dont Marius avoit été l'Idole, témoigna ſa joie & ſon admiration avec des acclamations & des applaudiſſemens ſi grands, que tout retentiſſoit des louanges de Céſar, qui avoit, diſoit on, reſſuſcité la gloire & les honneurs de Marius : les Patriciens au contraire, blâmoient hautement la hardieſſe de ce jeune homme qui avoit oſé rétablir ces Trophées proſcripts par Sylla & par le Sénat ; mais Céſar, bien aſſuré qu'il avoit fait plaiſir au Peuple & obtenu ſon approbation, mépriſa l'envie & la haine de la Nobleſſe.

Céſar avoit encore fait, pendant ſa

Questure, une action qui lui avoit attiré de grands applaudissemens de la part du Peuple. Julie, Veuve de Marius & Tante de César, étant décédée, il lui fit faire de magnifiques obseques, dans lesquelles il fit porter les Images de Marius. C'étoit l'usage à Rome, de faire des éloges funebres pour les femmes qui étoient parvenues à une heureuse vieillesse, & s'étoient rendues respectables par leurs vertus. César fit lui-même l'éloge de Julie, dans laquelle il mêla adroitement les louanges de Marius avec celles du Peuple. » C'est » ce grand homme, dit-il, que le Peuple Romain, si judicieux, si reconnoissant, si juste estimateur de la vertu de ses Citoyens, a comblé de ses » faveurs; qu'il a jugé digne d'être élevé sept fois à la dignité consulaire, » faveur qu'il n'a jamais accordée à aucun autre Citoyen. Marius s'étoit rendu digne de vos bienfaits par sa vertu, sa probité, sa sagesse, son habileté dans l'art militaire, son exactitude à faire observer la discipline, à » récompenser la valeur de ses Soldats, » par son grand courage, par sa modestie dans les prospérités, par sa sobriété sur les plaisirs, & par son mépris pour le luxe, les délices & les » richesses. C'est encore cet homme » qui a soutenu vos droits avec tant

» d'ardeur & de force contre la violen-
» ce des Patriciens, & que Sylla, ſou-
» tenu par la Nobleſſe, a ſacrifié à ſa
» haine pour vous, & à ſa jalouſie con-
» tre lui. Cet homme enfin, ſous la con-
» duite duquel vous avez remporté
» tant de victoires, & que vous avez
» ramené tant de fois triomphant dans
» votre Patrie «. A ce diſcours, le Peuple, qui conſervoit toujours le ſouvenir des vertus de Marius, & qui ſe voyoit ſi agréablement flatté par le concours de ſes louanges avec celles de ce grand homme, témoigna ſa joie & ſes remerciemens par les plus vives démonſtrations, & reconduiſit Céſar avec des acclamations réitérées, juſques à ſa maiſon, comme dans un jour de triomphe.

Les traits que nous venons de rapporter, avoient mis le comble à l'affection que le Peuple avoit déja conçue pour Céſar : il en étoit bien digne par le bel uſage qu'il faiſoit des perfections du corps & de l'ame qu'il avoit reçues de la Nature, & qu'il avoit enrichies par l'éducation. Il étoit bien fait, il avoit une phyſionomie heureuſe, agréable & intéreſſante. Il joignoit à ces agrémens une politeſſe & une urbanité naturelles & ſans affectation, qui faiſoient rechercher ſon commerce : il étoit affable & careſſant : il traitoit ſes égaux avec dignité, & ſes inférieurs

avec amitié & sans hauteur. Il étoit libéral avec discernement, & savoit à propos répandre ses richesses. On ne doit donc pas être supris s'il captiva tellement la bienveillance du Peuple, qu'il crut pouvoir tout obtenir de ses suffrages.

Ce fut avec ces heureuses dispositions que César se présenta pour obtenir les premieres dignités de la République. Il étoit à la fleur de son âge lorsqu'il demanda la Préture, qui étoit le dernier dégré pour arriver au Consulat.

Ans de Rome 690, de Cesar 37. COSS. M. Tullius Cicero, Caïus Antonius.

C'étoit l'an 690 de la fondation de Rome. Marcus Tullius Cicéron étoit alors Consul. Il avoit été élu dès l'année précédente avec l'applaudissement universel de tous les Citoyens. Le Peuple, sans employer l'usage ordinaire dans les élections, l'avoit proclamé hautement & d'une seule voix premier Consul, avant qu'on en fût venu au scrutin; aussi s'applaudit-il lui-» même dans un de ses discours, de » n'avoir pas été choisi par les suffrages » particuliers des Citoyens, mais par » l'acclamation de toute la Ville, & » par la voix de tout le Peuple Romain. Quoique Cicéron eût mérité cet honneur par son éloquence, par les vertus qui brilloient dans toutes ses actions, & par l'estime universelle qu'il s'étoit acquise, il en fut encore redevable à la situation où se trouvoit alors la Répu-

blique. Quoiqu'il eût un grand nombre de Concurrens à cette dignité , qui voyoient avec chagrin élever un homme dont la famille n'avoit pas encore été décorée par aucune Magiſtrature , cependant tous les ſuffrages ſe réunirent en ſa perſonne , parcequ'on le regarda comme le ſeul homme capable de remédier aux dangers dont la République étoit menacée. Son mérite & ſa vertu l'emporterent ſur l'envie & la jalouſie que l'on avoit conçues contre lui. Il étoit queſtion d'arrêter & d'étouffer la conjuration de Catilina. Tout le monde en étoit imbu. Il avoit un ſi grand nombre de complices ; tant de Citoyens des plus nobles & des plus accrédités étoient ſoupçonnés d'y avoir part , que tous ceux qui pouvoient prétendre au Conſulat , effrayés d'un ſi grand danger , ne ſe ſentant pas aſſez de force pour faire tête à l'orage , concoururent à l'élection de Cicéron , qu'ils regarderent comme le ſeul homme capable de ſauver la République.

Au commencement du Conſulat de Ciceron , & pendant qu'il travailloit à découvrir la conſpiration de Catilina , Céſar fit une épreuve bien brillante de la faveur du Peuple Romain ; ce fut à l'occaſion du ſouverain Pontificat , qu'il obtint malgré les brigues des plus grands de Rome.

Quoique cette dignité ne fût pas la premiere de la République, cependant elle étoit très considérable, en ce que les autres ne pouvoient être exercées que pendant une année, & que celle-ci étoit pour toute la vie (1). Le Pontife présidoit à tous les actes & à toutes les cérémonies sacrées ; son pouvoir étoit très étendu, & sa personne très respectée. Il commandoit à tous les Ministres de la Religion, & il avoit l'intendance de tous les Temples. Il avoit encore celle des ponts & des chemins, & c'étoit d'où venoit le nom de Pontife. Cette dignité aïant vacqué sous le Consulat de Cicéron, César se mit au nombre des prétendans. Il avoit pour Compétiteurs les Citoyens les plus distingués. Q. Catulus étoit celui de tous qui avoit le plus de droit d'y prétendre, parcequ'il étoit depuis long-tems à la tête de la République. Les Patriciens, étonnés de la hardiesse & de la confiance de César, qu'ils regardoient comme un jeune homme qui n'avoit encore exercé aucune Magistrature supérieure, firent tous leurs efforts pour lui être préférés. Quelques-uns lui firent proposer de se désister de sa prétention, & lui firent offrir de grosses sommes d'argent.

(1) Elle étoit si importante que, par la suite, Auguste & les autres Empereurs Romains ne voulurent jamais la laisser exercer par aucun Citoyen, & prirent eux-mêmes cette qualité.

Mais César répondit que s'il n'étoit pas sûr d'avoir un plus grand nombre de voix que ses Compétiteurs, il trouveroit encore assez d'argent pour acheter leurs suffrages, & obtenir cette dignité à leur exclusion : cependant le jour de l'élection, faisant réflexion sur la dépense qu'il avoit été obligé de faire, & les dettes immenses qu'il avoit contractées pour obtenir cette dignité ; comme sa Mere l'accompagnoit au sortir de sa maison, & lui souhaitoit un heureux succès, il l'embrassa affectueusement & lui dit : *Si vous ne me voyez pas aujourd'hui souverain Pontife, vous ne me reverrez plus*. Mais il fut élu presqu'unanimement. Cette préférence lui attira bien des envieux, sur-tout parmi la Noblesse, qui considéroit, avec le dernier chagrin, que César, élevé au souverain Pontificat par la seule faveur du Peuple, seroit désormais en état de tout entreprendre. Ensuite, comme il avoit acquis l'âge prescrit par les loix pour demander la Préture, il fut élu le premier d'entre les prétendans, pour l'année suivante (1).

César attendoit l'expiration de l'année du Consulat de Cicéron pour entrer lui-même en exercice de la Charge

(1) L'élection des Magistrats se faisoit ordinainairement dans l'année qui devoit précéder celle de leur exercice.

de Préteur, lorſqu'il eut un violent aſſaut à ſoutenir de la part de ſes envieux. Cicéron venoit de découvrir la conjuration de Catilina, les ennemis de Céſar firent tous leurs efforts pour le faire comprendre dans le nombre des Conjurés. Salluſte, Auteur contemporain, rapporte que Catulus & Piſon, qui avoient conçu contre lui une haine implacable, le premier parcequ'il lui avoit été préféré dans la pourſuitte du Pontificat, & l'autre pour avoir été par lui accuſé de concuſſion & de péculat, employerent auprès de Cicéron toutes ſortes de prieres & de promeſſes pour faire mettre Céſar au rang des Complices; mais que n'en ayant pu venir à bout, ils répandirent tant de calomnies contre lui, qu'ils le rendirent du moins très ſuſpect. On étoit tellement prévenu qu'il étoit coupable, qu'un jour comme il ſortoit du Sénat, il penſa être tué par une troupe armée de Chevaliers Romains qui accompagnoient le Conſul Cicéron pour ſa ſûreté. Ce fut lui qui les en empêcha & ſauva la vie à Céſar, quelques-uns même ajoutent que Cicéron le couvrit de ſa robe & le retira de leurs mains.

On ne doit pas être ſurpris que Céſar fût ſoupçonné d'avoir trempé dans cette conjuration, il avoit déja été accuſé d'avoir eu part à toutes celles qui furent

faites de ſon tems, mais il ne nous en eſt reſté d'autres preuves que les accuſations vagues de ſes ennemis déclarés. Il eſt peut-être vrai que Céſar eut connoiſſance de cette conjuration, & qu'il auroit tâché d'en profiter ſi elle avoit réuſſi; mais il étoit trop prudent & trop éclairé pour ſe lier ouvertement, & ſans les plus grandes précautions, avec Catilina & ſes Complices. Ce que nous ſavons de cette conjuration nous fait voir qu'elle n'étoit conduite que par une troupe de jeunes étourdis, perdus de crimes & de débauche, abîmés de dettes, qui cherchoient à réparer le déſordre de leurs affaires, par les meurtres, les vols & les brigandages. Comme ils étoient ſans expérience, ils ſe laiſſoient guider par leurs ſeules paſſions & par leur fureur. Ils agiſſoient ſans prudence & ſans ménagement. Le ſecret, néceſſaire dans une affaire ſi délicate, étoit confié même à des femmes débauchées. Ce fut Fulvia, maîtreſſe de l'un d'eux, qui, la premiere, en découvrit à Cicéron les principales circonſtances; enfin cette entrepriſe fut conduite avec tant d'imprudence & d'indiſcrétion, que toute la Ville de Rome en étoit inſtruite long-tems avant qu'elle éclatât.

Céſar s'étoit encore rendu ſuſpect de cette conjuration par la modération

avec laquelle il avoit parlé dans le Sénat, lorſqu'on y délibéroit ſur la punition des Conjurés. Ceux des Sénateurs, qui avoient opiné avant Céſar, avoient conclu à ce que les Conjurés fuſſent punis de mort ; Cicéron ayant demandé l'avis de Céſar, il repréſenta à cette Compagnie » que ceux qui délibéroient » ſur des affaires importantes, mais » douteuſes, devoient ſe dépouiller de » toutes leurs paſſions ; que ſi l'on s'en » laiſſoit prévenir, on ſe mettoit hors » d'état de découvrir la vérité & de dé- » cider avec juſtice. Il rapporta des » exemples de la modération que les » ancêtres de ceux qui l'écoutoient » avoient donnée dans des occaſions, » où pouvant uſer de ſéverité contre les » coupables, ils avoient cru qu'il étoit » plus de leur dignité de les traiter avec » douceur, que de les punir rigoureu- » ſement. Qu'ils devoient prendre gar- » de dans l'occaſion préſente, que le » crime des Conjurés, trop exagéré par » ceux qui avoient parlé avant lui, » ne l'emportât ſur la raiſon & ſur la » modération. Que pour exciter l'in- » dignation & la colere du Sénat, on » avoit fait un tableau trop chargé, des » horreurs auxquelles la République » avoit été expoſée. Qu'il penſoit bien » que les plus grands châtimens étoient » au-deſſous du crime des Conjurés,

» mais que, lorſque les Criminels » avoient été punis, on oublioit leurs » forfaits ; que la haine faiſoit alors » place à la compaſſion, & que l'on ne » ſe ſouvenoit de la peine qu'ils avoient » ſoufferte, que pour les plaindre, ſur- » tout ſi elle avoit été infligée avec trop » de ſévérité. Qu'il étoit inutile de par- » ler de l'effroi qu'on pouvoit avoir eu » des ſuites de la conjuration, puiſque » par la fermeté, la prudence & la vi- » gilance de Cicéron, la République » étoit hors de danger, qu'il n'étoit » queſtion que de punir les coupables ; » que ſi on décernoit la peine de mort » contr'eux, c'étoit moins une puni- » tion, qu'une grace que l'on faiſoit à » des hommes qui regardoient la mort » comme la fin de leurs miſeres, & au- » delà de laquelle, ils ne connoiſſoient » plus ni peines, ni plaiſirs. Mais une » choſe continua-t-il, qui vous intereſ- » ſe eſſentiellement, c'eſt de ne pas » donner trop de pouvoir à vos Magiſ- » trats ſur la vie des Citoyens (1). » Lorſque l'épée ſera une fois tirée pour » punir, qui pourra l'arrêter ? Ne pouſ- » ſera-t-on pas trop loin la vengeance ? » Il eſt vrai que nous n'avons rien à

(1) C'eſt que dans ces ſortes d'occaſions, le Sénat donnoit tout pouvoir aux Magiſtrats ſur la vie de ceux qu'on croyoit coupables, & il étoit à craindre qu'en puniſſant ils n'étendiſſent la vengeance plus loin qu'ils ne devoient.

» craindre, & que nous ſommes ſûrs
» de la modération du ſage Conſul qui
» eſt à la tête de la République; mais
» la choſe eſt d'un dangereux exemple
» pour l'avenir. Nos ancêtres, dont nous
» admirons la ſageſſe, & dont nous
» ſuivons les loix, ont été moins rigi-
» des; ils ont voulu que l'exil fût la
» plus rigoureuſe de toutes les puni-
» tions. Votre ſentiment eſt donc,
» pourra-t-on me dire, de renvoyer les
» coupables, afin qu'ils aillent augmen-
» ter l'armée des Conjurés; non, mais
» mon avis eſt, que l'on confiſque leurs
» biens, & qu'on les retienne dans les
» fers, juſqu'après la défaite de Cati-
» lina (1); alors on conſultera le Sé-
» nat & le Peuple Romain, ſur le châ-
» timent que les coupables ont mérité,
» & ſi l'on prend un autre parti, je
» penſe que l'on agira contre le bien de
» la République & le ſalut des Ci-
» toyens «.

Tel eſt le précis du diſcours que Salluſte nous a laiſſé, & qu'il attribue à Céſar. Il a, ſans doute, beaucoup perdu des graces de ſon original en paſſant par mes mains; mais je penſe que Salluſte ne nous a pas exactement rapporté celui que Céſar prononça dans le Sénat:

(1) Catilina étoit hors de Rome, à la tête d'une Armée. Il fut vaincu & tué quelque tems après par le Conſul C. Antonius.

le diſcours que Salluſte lui prête, eſt d'un ſtyle plus recherché & plus brillant, que celui des ouvrages qui nous reſtent de Céſar.

Cependant le diſcours de Céſar avoit fait changer de ſentiment à pluſieurs de ceux qui avoient opiné avant lui, & ſon avis eût peut-être prévalu, ſi Caton qui parla enſuite, n'eût ramené le plus grand nombre des Sénateurs au parti de la ſévérité : il reprocha à Céſar l'incrédulité qu'il avoit fait paroître ſur l'immortalité de l'ame, & ſur les peines & les récompenſes que les Dieux réſervent aux hommes après leur mort; incrédulité qui eſt la ſource de tous les crimes. Il fit une peinture vive & intéreſſante des horreurs que les Conjurés avoient préparées à leur Patrie, par l'embraſement de la Ville, le meurtre des Citoyens & le pillage de tous leurs biens. Son opinion fut, que puiſqu'on avoit la preuve complette de la conjuration par l'aveu des accuſés, on devoit les livrer à toutes les rigueurs de la juſtice.

La plupart des Sénateurs approuverent hautement le ſentiment de Caton, & donnerent de grandes louanges à ſon courage & à ſa vertu. Céſar eſſuya de violens reproches de la part de ſes ennemis; le Sénat fit un Decret qui donna à Cicéron le pouvoir de faire punir

les Conjurés comme il le jugeroit à propos. Pendant qu'on délibéroit ſur cette affaire, Céſar fut un peu vangé des invectives que Caton avoit lancées contre lui : on avoit rendu une lettre à Céſar ; Caton l'ayant apperçue, dit qu'il falloit la faire voir au Sénat, qu'elle contenoit peut-être quelque avis ſur la conjuration. Céſar la lui ayant remiſe, Caton reconnut que c'étoit une lettre galante que ſa ſœur Servilie, maîtreſſe de Céſar, lui écrivoit. Caton, après l'avoir vue, la lui rejetta en l'appellant ivrogne. Il paroît que l'auſtere philoſophie, dont Caton faiſoit profeſſion, ne l'avoit pas encore rendu maître de ſa colere ; ſon indiſcrétion fit connoître à tout le monde que ſa ſœur Servilie profitoit aſſez mal des exemples de vertu qu'il lui avoit donnés.

S'il eſt vrai que Céſar fût complice de la conjuration de Catilina, comme il en étoit violemment ſoupçonné, il eut l'obligation à Ciceron de n'y avoir pas été enveloppé. Cicéron devoit en être inſtruit mieux que perſonne ; au reſte il a été fort diſcret ſur cet article, n'en ayant rien laiſſé tranſpirer dans ſes lettres, ni devant, ni après la mort de Céſar. Peut-être auſſi que Cicéron, effrayé du pouvoir de Céſar & du crédit qu'il avoit acquis, le ménagea pour ne pas déplaire au Peuple qui favoriſoit

César, & dans la crainte de se faire un ennemi trop puissant, sur tout ayant sauvé plusieurs autres complices, au nombre desquels étoit même C. Antonius son Collegue au Consulat.

Cette affaire avoit fait connoître à César qu'il avoit un grand nombre de puissans ennemis; mais comme il étoit d'un courage & d'une fermeté à toute épreuve, il s'en mit peu en peine, résolu de surmonter tous les obstacles qu'on lui opposeroit. Ce fut dans cette vue qu'au commencement de cette année, il prit possession de la Charge de Préteur à laquelle il avoit été élu dès l'année précédente.

AN. DE ROME 691, DE CESAR 38.

COSS. D. JUNIUS SILANUS, L. LICINIUS MURENA.

Jules César, Préteur.

On élisoit chaque année à Rome plusieurs Préteurs: le nombre n'en étoit pas toujours déterminé; il y en avoit deux destinés à rendre la justice à Rome, les autres étoient envoyés dans les Provinces, où ils avoient l'administration de la guerre, de la justice, & des finances. Des deux Préteurs qui restoient à Rome, l'un rendoit la justice entre les Etrangers, & l'autre la rendoit entre les Citoyens: celui-ci s'appelloit *Prætor Urbanus*, le Préteur de la Ville: c'étoit la Préture la plus honorable & la plus distinguée, & ce fut celle qui fut donnée à César préférablement aux autres Prétures. Le Préteur de la Ville en étoit regardé comme le Gou-

verneur ; il y commandoit en l'absence des Consuls, il convoquoit le Sénat lorsqu'il le jugeoit nécessaire, & en faisoit exécuter les Décrets : il pouvoit proposer des loix ; enfin c'étoit le premier Magistrat après les Consuls, & lorsque son tems étoit fini, on lui donnoit l'administration d'une Province. La Préture de la Ville donnoit encore occasion au Préteur de se faire un grand nombre d'amis & de créatures, dont il ménageoit les suffrages pour parvenir plus aisément à la dignité de Consul, à laquelle on avoit droit d'aspirer après celle de Préteur.

La conduite que Jules César avoit tenue jusqu'alors, avoit fait connoître aux Citoyens les moins clair-voyans, qu'il avoit des desseins fort ambitieux. La Noblesse, jalouse de voir, que quoiqu'il fût Patricien, il cherchoit à s'élever par la seule faveur du Peuple, se ligua contre lui, & rendit sa Préture fort orageuse. César, de son côté, ayant voulu se servir des prérogatives de cette Charge avec trop de hauteur, essuya tant de contradictions de la part de la Noblesse, qu'elle pensa le renverser, & il ne lui fallut pas moins qu'un génie aussi grand, aussi ferme & aussi fécond en ressources que le sien, pour se soutenir contr'elle.

Dès le premier jour de sa Préture, il

voulut faire ôter à Q. Catulus, l'un des plus considérables Citoyens, la commission honorable que le Sénat lui avoit donnée de faire rétablir le Capitole ; il l'accusa même d'avoir détourné à son profit, l'argent destiné à ce bâtiment, il vouloit faire ôter son nom du frontispice ; mais soit que le Peuple ne voulût pas faire ce deshonneur à Catulus qu'il respectoit pour sa vertu, ou que la Noblesse eût pris de trop justes mesures contre cette entreprise, César ne put y réussir, & il fut obligé de s'en désister.

Le moyen le plus ordinaire, qu'employoient ceux qui vouloient s'elever par la faveur du Peuple, étoit de proposer des loix qui lui fussent favorables, telles que des distributions de bleds & des partages de terres : propositions, qu'il saisissoit toujours avec avidité, & qui dans tous les tems, avoient causé de grandes dissenssions dans la République. César, appuyé de l'autorité de Cecilius Metellus l'un des Tribuns du Peuple, homme violent & séditieux, qu'il avoit mis dans son parti, proposa une distribution de terres en faveur des pauvres Citoyens ; mais les autres Tribuns, plus sages & plus modérés, se rangerent du parti du Sénat, & s'y opposerent, comme ils avoient droit de le faire (1). Le

(1) Pour faire passer une loi, il falloit que les Tribuns, qui étoient au nombre de dix, quelque-

Sénat par un Decret ſuſpendit Céſar & Metellus des fonctions de leurs Charges, & leur défendit de les exercer. Céſar, mépriſant les ordres du Sénat, prétendit les continuer : il ſe préſenta hardiment ſur la place, accompagné de ſon cortege & de ſes Licteurs, pour rendre la juſtice à ſon ordinaire ; mais lorſqu'il vit un grand nombre de Patriciens qui ſe diſpoſoient les armes à la main à l'en empêcher, lorſqu'il vit qu'ils avoient déja chaſſé ſes Licteurs, briſé ſes faiſceaux, & repouſſé le peuple qui vouloit le défendre, il quitta promptement ſa robbe prétorienne pour être moins reconnu, ſe jetta dans la foule & ſe ſauva dans ſa maiſon, après avoir couru riſque de la vie. Deux jours après, le Peuple irrité de ce qui s'étoit paſſé, accourut en foule à la maiſon de Céſar, & lui offrit ſon ſecours pour ſoutenir ſes droits & ſa dignité, & le défendre contre la violence des Patriciens. Il vouloit ramener le Préteur ſur la place pour lui faire reprendre ſes fonctions, avec la réſolution de repouſſer avec les armes, les efforts de la Nobleſſe, ſi elle tentoit de s'y oppoſer ; mais Céſar, qui avoit eu le tems de faire ſes reflexions, ne voyant qu'une populace mutinée & ſans ordre, & conſidérant qu'il faudroit

fois moins, y donnaſſent leur conſentement, un ſeul pouvoit s'y oppoſer & arrêtoit tout.

livrer un combat qui coûteroit beaucoup de ſang, ſans en tirer peut-être un grand avantage, trouva moyen d'appaiſer cette ſédition, il engagea le Peuple à ſe retirer & à lui conſerver ſa bonne volonté pour une autre occaſion.

Sur la nouvelle de cette émeute, le Sénat s'étoit aſſemblé & ſe trouvoit fort embarraſſé ſur le parti qu'il falloit choiſir dans une pareille conjoncture. Il craignoit de prendre une réſolution violente, plus capable d'allumer que d'éteindre le feu de la ſédition; mais il fut bientôt tiré de cet embarras & agréablement ſurpris, en apprenant que Céſar avoit lui-même calmé les eſprits, & que le Peuple s'étoit retiré. Le Sénat prit un parti fort ſage, il jugea qu'il valoit mieux adoucir Céſar que de l'irriter. On fit ſur-le-champ une députation des principaux Sénateurs, pour aller lui rendre grace de ſa ſageſſe & de ſa modération, & le remercier de ce qu'il ne s'étoit pas laiſſé emporter à ſon reſſentiment. Les Députés le ramenerent au Sénat, d'où il avoit été exclus; il fut reçu de toute l'aſſemblée avec de grands éloges, & l'on révoqua le Decret qui l'avoit ſuſpendu de ſes fonctions.

La prudence avec laquelle Céſar s'étoit débaraſſé de cette affaire, fit connoître combien il étoit déja maître de lui-même, & le peu d'empire que les

passions avoient sur lui : il ne se laissa pas emporter à la colere, ni au desir de se vanger des Patriciens, comme auroit pu faire quelque jeune téméraire, en se mettant à la tête de la populace : il sentit que ses projets n'avoient pas encore acquis leur maturité, & il prit le parti d'attendre des occasions plus favorables.

Il lui arriva, à peu près dans le même tems, une avanture, qui quoiqu'assez desagréable pour lui, n'eut cependant aucune mauvaise suite, mais qui fit voir avec quelle dextérité il savoit se tirer des embarras.

On célébroit à Rome tous les ans une fête consacrée à la bonne Déesse. Le culte de cette Divinité étoit très ancien, il avoit été établi dès le tems des premiers Rois de Rome ; on la réveroit communément comme la protectrice de la terre & la distributrice des fruits qu'elle produit, c'est pourquoi on l'appelloit la bonne Déesse ; d'autres la regardoient comme la Déesse de la Pudeur, parcequ'il n'y avoit que des femmes qui eussent droit d'assister aux cérémonies que l'on pratiquoit pour l'honorer. La superstitieuse antiquité les a cachées à notre curiosité avec un soin si religieux, qu'on n'en peut rien dire de positif, ce qui fait beaucoup d'honneur à la discrétion des Dames Romai-

nes, qui étoient ſeules dépoſitaires du culte ſecret de cette Déeſſe, & il n'en eſt parvenu juſqu'à nous aucunes circonſtances : ce que l'on a ſimplement ſu, parcequ'on ne pouvoit le cacher, c'eſt que cette fête ſe célébroit la nuit; qu'on s'y ſervoit du feu ſacré que les Veſtales y apportoient; que l'on ornoit le lieu du ſacrifice, de pampres de vignes, & de pluſieurs autres plantes, à l'excluſion du myrthe conſacré à Venus; que l'on y buvoit du vin, qui étant alors de peu d'uſage pour les femmes, étoit myſtérieuſement déſigné ſous le nom de lait. On célebroit cette fête dans la maiſon du Souverain Pontife : quoiqu'il préſidât à toutes les cérémonies de la Religion, celle-ci lui étoit interdite, ainſi qu'à tous les autres hommes. Pour cet effet, il étoit obligé de quitter ce jour-là ſa maiſon, & d'en faire ſortir tout ce qui étoit du ſexe maſculin : on mettoit même un voile ſur toutes les peintures & les ſtatues qui repréſentoient les perſonnes de ce ſexe. Cette dévotion étoit tellement diſtinguée entre toutes les autres, qu'on l'appelloit par excellence les Myſteres; & l'on étoit perſuadé, que ſi quelqu'homme en avoit vu les cérémonies, ne fût-ce que par haſard, il ſeroit devenu aveugle ſur-le-champ. Cependant, après plus de cinq cens ans, un jeune étourdi, ayant

été aſſez hardi pour y porter ſes regards curieux, deſabuſa le monde de cette vieille erreur, & n'en vit pas moins clair. Ce fut Clodius qui, conduit par l'Amour, oſa le premier de tous les Romains, pénétrer juſques dans le ſanctuaire de la bonne Déeſſe. Iſſu d'une des plus illuſtres familles Romaines, né avec beaucoup d'eſprit, des talens, une aimable figure & de grandes richeſſes, dont il abuſoit pour ſatisfaire ſes paſſions, Clodius ſe croyoit tout permis, & ſe livroit ſans pudeur à toutes ſortes de diſſolutions, qu'il avoit pouſſées juſqu'à l'inceſte avec ſes propres ſœurs (1). Il étoit devenu amoureux de Pompeia femme de Céſar; mais Aurelia mere de Céſar, femme reſpectable pour ſa vertu, faiſoit obſerver ſa brue de ſi près, que Clodius ne pouvoit lui parler, ni lui déclarer ſa paſſion. Le ſacrifice devant ſe faire dans la maiſon de Céſar qui étoit Souverain Pontife, Pompeia en devenoit la Prêtreſſe. Clodius choiſit le jour de cette fête pour trouver l'occaſion de lui parler: comme il ſortoit de l'adoleſcence, & qu'il avoit à peine de la barbe, il s'habilla en femme, & ſous ce déguiſement

(a) Elles étoient ſi diffamées, qu'on les appelloit les Junons de Clodius. Il y en eut une appellée Clodia, dont Cicéron nous a laiſſé un portrait fort déſavantageux, dans le diſcours qu'il prononça pour défendre M. Cœlius.

il se fit introduire à l'entrée de la nuit dans la maison de César par une esclave de Pompeia, qu'il avoit gagnée. Cette femme le cacha dans un cabinet écarté jusqu'à ce qu'elle eut pu avertir sa maîtresse ; mais soit que Pompeia fût occupée à la cérémonie , ou qu'elle ne voulût pas voir cet amant, dont elle se soucioit peut-être assez peu : (car il n'est pas certain qu'elle répondît à son amour) , Clodius fut oublié dans sa retraite. Après y être resté quelque tems, il s'y ennuya , & l'ayant quittée, il erra dans cette vaste maison dont il ne connoissoit pas l'intérieur ; enfin il fut remarqué par une femme d'Aurelia , qui le voyant seul & sans compagne , voulut le conduire au Sacrifice , mais son peu d'adresse à contrefaire la voix féminine , & la contenance embarrassée qu'il avoit dans ses habits , le firent reconnoître pour un homme. La cérémonie fut interrompue , Clodius fut chassé comme un sacrilege , & la célébration de la fête ne fut point achevée. Cette avanture fut bientôt divulguée, elle fit le lendemain la matiere de toutes les conversations : chacun en parloit suivant qu'il avoit plus ou moins de respect pour la Religion ; on glosa sur la conduite de Pompeia , elle porta peut-être fort mal-à-propos la peine de l'indiscrétion de ce téméraire Cet

évenement fit tant de bruit que César la répudia sur-le-champ.

Clodius par son audace s'étoit fait des ennemis de beaucoup d'honnêtes gens : l'affaire fut portée au Sénat, qui la renvoya au College des Pontifes ; ceux-ci déciderent que cette profanation étoit un grand crime. Clodius, après avoir excité ce tumulte, s'étoit absenté de Rome la nuit même de la fête, pour donner le change sur son compte, mais cela n'empêcha pas qu'il ne fût accusé juridiquement & cité en justice. Il fut obligé de revenir à Rome pour se défendre : le cas étoit grave, il ne s'agissoit pas moins que d'être envoyé en exil. Lorsqu'il fut devant les Juges, il nia hardiment le fait, & soutint que ce jour-là il étoit à soixante milles de Rome. On fit entendre plusieurs témoins, qui déposerent l'avoir vu dans la Ville le jour même : Cicéron l'un d'eux déposa que la veille de la fête, Clodius étoit venu chez lui pour lui parler ; César appellé aussi en témoignage, déclara qu'il n'avoit aucune connoissance du fait dont Clodius étoit accusé. Mais pourquoi, lui demanda l'accusateur, as-tu donc répudié ta femme ? c'est, répondit-il, parcequ'il ne suffit pas à la femme de César d'être exempte de crime, elle ne doit pas même en être soupçonnée. Cette belle réponse, qui fut ad-

mirée de tout le monde, découvre bien le caractere de César : il se tira en homme de bon sens d'un pas fort délicat. Il mit à couvert en quelque façon l'honneur de sa femme : car, comme je l'ai dit, il n'est pas sûr qu'elle répondît à l'amour de Clodius. Eh! quelles femmes ne sont pas tous les jours exposées aux insultes de pareils étourdis! Je suis même persuadé que Pompeia étoit innocente : car depuis cette malheureuse avanture, rien n'a terni sa réputation. En second lieu, si César avoit jugé qu'il étoit de sa gloire de répudier sa femme pour le simple soupçon, il avoit jugé en même tems qu'il étoit de son intérêt de ne se pas abandonner à tout son ressentiment contre Clodius qu'il pouvoit perdre. Il falloit avoir un pouvoir bien absolu sur son cœur pour se modérer après un si grand éclat, dans une vengeance qui sembloit aussi légitime. C'est ce pouvoir auquel César avoit assujetti toutes ses passions, qui fut toujours la regle de sa conduite, & qui l'éleva à l'Empire du monde. Cependant les Tribuns poursuivirent vivement leur accusation contre Clodius, & il y auroit succombé, s'il n'avoit pas trouvé le moyen de corrompre la meilleure partie de ses Juges qui le renvoyerent absous. N'ayant pu les corrompre tous, il les avoit intimidés en remplis-

ſant d'une nombreuſe troupe d'eſclaves armés le lieu où l'on rendoit la juſtice. D'ailleurs, le Peuple ſoutenoit ſi hautement Clodius, que les Juges avoient été obligés de demander aux Magiſtrats une garde de Soldats pour aſſurer la tranquillité & empêcher le tumulte; ce qui donna lieu à Cicéron de dire aux Juges lorſqu'ils ſortirent du Tribunal: *c'étoit donc pour emporter plus ſurement l'argent que Clodius vous a donné, que vous nous avez demandé des gardes.*

César étoit encore Préteur, lorſque ſes ennemis, fâchés de n'avoir pu engager Cicéron à l'impliquer dans la conjuration de Catilina, lui ſuſciterent un nouvel embarras: mais il s'en tira avec une hauteur qui leur fit connoître qu'il les appréhendoit peu. Le Sénat avoit nommé le Queſteur Novius Niger pour faire des informations contre ceux qui ſeroient ſoupçonnés d'avoir eu part à la conjuration. Lucius Vettius accuſa César devant le Queſteur d'être complice de Catilina, auquel il ſoutenoit que César avoit donné ſa ſignature. Q. Curius, qui avoit été de la conjuration, mais à qui on avoit promis une récompenſe, pour les premiers indices qu'il en avoit donnés, ſoutenoit auſſi avoir oui dire à Catilina que César étoit un des principaux complices. César, outré de cette nouvelle inſulte, ſe

transſporta ſur la place avec ſes Licteurs, & accompagné de pluſieurs de ſes amis, il ſe plaignit amérement en préſence du Peuple de la malice & de la méchanceté de ſes ennemis, il invoqua le témoignage de Cicéron ſur les accuſations que l'on forgeoit contre lui. Cicéron diſculpa Céſar en préſence de tout le monde, il déclara qu'il n'avoit été accuſé par aucun des Conjurés, & qu'il n'y avoit nulle preuve contre lui. Céſar, voyant que le Peuple deſapprouvoit la conduite de ſes accuſateurs, fit maltraiter Vettius par ſes Licteurs, & le fit traîner en priſon. Enſuite il reprocha au Queſteur Niger la hardieſſe qu'il avoit eue, de recevoir des accuſations à ſon Tribunal contre un Préteur dont le pouvoir étoit au-deſſus du ſien; & pour avoir manqué de reſpect à la dignité de ſon Supérieur, il le fit auſſi conduire en priſon. De-là il ſe rendit au Sénat où il parla avec tant de force & de véhémence contre Curius, qu'il le fit priver de la récompenſe qui lui avoit été promiſe pour avoir découvert la conjuration. Il repréſenta que cette récompenſe lui avoit été accordée trop légerement; que c'étoit Fulvia maîtreſſe de Curius qui avoit fourni à Cicéron les premieres preuves de ce complot; que s'il y avoit des récompenſes à donner, c'étoit elle ſeule qui

les avoit méritées, puiſqu'elle avoit forcé Curius, de ſe décéler lui-même, & de venir demander ſa grace; qu'il étoit trop heureux de ce que le Sénat avoit bien voulu lui pardonner, mais qu'il étoit indigne de la récompenſe qui lui avoit été promiſe.

An. de Rome 692, de Cesar 39. COSS. M. Puppius Pison. M. Valerius Messala.

Céſar, après avoir exercé dans toutes ces agitations la Préture de la Ville de Rome, fut nommé Gouverneur de l'Eſpagne ultérieure : il ſe diſpoſoit à ſe rendre dans ce Gouvernement, lorſque ſes créanciers s'oppoſerent à ſon depart. Les dettes qu'il avoit contractées étoient immenſes: mais s'il avoit diſſipé un patrimoine conſidérable, la profuſion & la prodigalité n'y avoient point de part. Ses dépenſes avoient un air de grandeur, qui ſe reſſentoit en tout de l'homme de qualité; & quoique la politique fût le principal motif de ſes libéralités, ce motif étoit caché ſous une façon de donner ſi noble, ſi généreuſe & ſi naturelle, qu'on ne s'en appercevoit pas, & qu'on croyoit devoir ce qu'il donnoit, au ſeul plaiſir qu'il avoit d'obliger. Comme il n'obligeoit pas indifféremment tout le monde, on étoit flatté de la préférence; on la regardoit comme une marque d'eſtime.

Dans l'embarras où ſe trouva Céſar, il fut obligé d'avoir recours à Craſſus, l'homme le plus riche de la Républi-

que. Ils n'avoient pas toujours été amis; ſes cauſes de leurs brouilleries ne ſont pas venues juſqu'à nous : cependant, ſoit que Craſſus crût avoir beſoin du crédit de Céſar, ſoit pour quelqu'autre raiſon particuliere, il ſe rendit caution pour lui de deux millions, que Céſar diſoit agréablement lui manquer, pour n'avoir pas un ſol de bien. Il ſe vit, par ce moyen, en état de ſe rendre à ſon Gouvernement; mais il fut obligé de partir clandeſtinement, dans la crainte qu'il eût d'être accuſé juridiquement, comme on l'en avoit menacé, pour la conduite qu'il avoit tenue pendant ſa Préture (1).

On rapporte que, dans ce voyage, comme Céſar paſſoit dans une petite Ville mal peuplée, ceux de ſes amis qui l'accompagnoient, lui dirent en riant, qu'ils avoient de la peine à croire qu'il y eût dans cette Ville beaucoup de brigues pour les Charges, les Emplois & les Gouvernemens. Pourquoi non, répondit Céſar; pour moi je ſais bien que j'aimerois mieux être le premier dans cette petite Ville, que le ſecond à Rome.

On ignore le détail des expéditions militaires que Céſar fit dans ſon Gouvernement d'Eſpagne : il n'a pas daigné

(1) Il étoit défendu d'accuſer ceux qui étoient abſens pour le ſervice de la République.

lui-même nous en inſtruire. On ſait ſeulement qu'il acheva de ſoumettre la Luſitanie (1) & d'autres Peuples à l'extrêmité de l'Eſpagne. Il falloit cependant qu'il eût fait quelque brillante action, puiſqu'il fut proclamé Empereur par ſes Soldats. C'étoit un titre qu'ils donnoient aſſez ordinairement à leurs Généraux, ſur-tout dans les derniers tems de la République, lorſqu'ils avoient remporté quelque victoire. Quelquefois auſſi pour de médiocres exploits, les Généraux ſe procuroient ce titre, lorſqu'ils avoient ſoin de s'acquérir les ſuffrages de leur Armée par leurs largeſſes & leurs complaiſances. Ce fut dans cette Province qu'ayant vu dans un Temple d'Hercule, une Statue d'Alexandre le Grand, il tomba dans une profonde rêverie, & laiſſant échapper quelques larmes, il s'écria : quel fut ton bonheur ! à l'âge que j'ai, tu avois déja ſoumis une partie de la terre, & moi je n'ai encore rien fait pour ma propre gloire.

AN DE ROME 693, DE CESAR 40. COSS. Q. C. METILLUS CESER. L. AFRANIUS.

César n'attendit pas l'expiration de l'année de ſon Gouvernement pour ſe rendre à Rome : deux choſes l'y rappelloient. Il avoit l'age où il étoit permis de demander le Conſulat, & il prétendoit en même tems à l'honneur du triomphe pour les exploits qu'il avoit

(1) C'eſt ce qu'on appelle aujourd'hui le Portugal.

faits

faits en Eſpagne. Il étoit arrivé préciſément dans le tems de l'élection des Conſuls. Les Loix vouloient que les Prétendans y fuſſent préſens, & elles défendoient à tout Général, qui aſpiroit au Triomphe, d'entrer dans la Ville. Céſar envoya prier les Sénateurs de le diſpenſer de la Loi, & de lui permettre de briguer le Conſulat par le moyen de ſes amis; mais ſes ennemis, & Caton à leur tête, s'y opoſerent ſi fortement, que, dans la crainte d'en être exclus, il aima mieux renoncer au triomphe. Il entra dans la Ville & il ſe mit au rang des Prétendans au Conſulat.

Céſar, qui ne perdoit pas de vue le projet qu'il avoit formé de ſe rendre Maître de la République, examinoit avec attention le caractere, la conduite, & les démarches de ceux qui étoient à la tête des affaires. Il ſentoit bien que la ſeule faveur du Peuple ne pouvoit pas l'élever à la grandeur à laquelle il aſpiroit; & voyant qu'il avoit beſoin d'être ſoutenu par le crédit & l'autorité de quelques-uns des principaux Citoyens, il chercha, parmi les Conſulaires, ceux avec leſquels il pourroit ſe lier le plus étroitement pour former un parti.

Catulus tenoit à Rome un rang diſtingué; mais il étoit trop vieux, & d'ailleurs il étoit ennemi irréconciliable de Céſar. Lucullus, raſſaſié de gloire,

avoit mis des bornes à ſon ambition ; il ne deſiroit plus rien, & ne penſoit qu'à jouir, en homme d'eſprit & de gout, des richeſſes qu'il avoit acquiſes. Cicéron étoit celui que Céſar auroit le plus deſiré de gagner : mais il étoit trop zelé Républicain, & trop attaché au parti de la Nobleſſe pour favoriſer les projets ambitieux de Céſar. Quoique Caton ne fût pas encore Conſulaire, il avoit une grande autorité dans l'Etat, mais ſon caractere dur, auſtere & inflexible, le tenoit dans une continuelle défiance contre tout ce qui avoit l'apparence de ſupériorité ; ainſi Céſar ne voyoit que Craſſus & Pompée qui puſſent l'aider à l'accompliſſement de ſes deſſeins. Il avoit conçu, que s'il s'attachoit préférablement à l'un, il auroit infailliblement l'autre pour ennemi. Il réſolut de ſe joindre avec eux pour former un parti capable de réſiſter à celui de la Nobleſſe.

Caractere de Pompée.

Pompée & Craſſus étoient alors les deux Citoyens les plus illuſtres & les plus accrédités. Pompée brilloit par l'éclat tout récent de ſes victoires, & Craſſus, par l'immenſité de ſes richeſſes. Les ſervices importants que Pompée avoit rendus à la République, lui avoient acquis l'amour & la conſidération de tous les Citoyens ; ils lui avoient donné le ſurnom de grand, dès

l'âge de 24 ans. On lit avec ſatisfaction les louanges que Cicéron lui donne dans tous ſes écrits, & ſur-tout celles qu'il a répandues dans le diſcours qu'il prononça en préſence du peuple pour la loi Manilia. Cet Orateur y peint, avec les plus belles couleurs, l'intrépidité de Pompée dans les périls, ſon opiniâtreté dans les obſtacles, ſon habileté dans la conduite, ſa promptitude dans l'exécution, ſa prudence dans la précaution. Il vante ſon affabilité, ſa douceur, ſon averſion pour tout ce qui reſſent la cruauté, enfin ſa modération. Lorſqu'on joint le détail de toutes ces vertus à celui des belles actions de Pompée, on ne peut s'empêcher de convenir qu'il eût été le plus grand des Romains, ſi la fin de ſa vie eût répondu au commencement, ou plutôt ſi Céſar n'eût jamais paru.

Ce qui caractériſe eſſentiellement Pompée, c'eſt que les grandes actions qui lui avoient acquis une ſi haute réputation, avoient été conduites par ſon ſeul génie : il eſt toujours grand dans ce qu'il entreprend, il ſemble qu'il ait enchaîné la victoire à ſon char ; il réuſſit dans tout ce qu'il exécute de ſon propre mouvement, au lieu que les fautes qu'on peut lui reprocher, & les malheurs dans leſquels il eſt tombé, ont été l'effet des conſeils pernicieux

auxquels il s'eſt livré. Rien ne manque à ſa gloire & à ſon bonheur, juſqu'au moment où il ſe lie d'intérêt avec Céſar. Alors on ne le reconnoît plus. Il eſt gouverné par ſa femme Julie, fille de Céſar : il tient la conduite la plus contraire à ſes propres intérêts : il ne penſe qu'à l'élevation de ſon beau-pere.

Le plus grand défaut de Pompée eſt de n'avoir pas été aſſez verſé dans cette politique, dans laquelle Céſar le ſurpaſſoit, & de n'avoir pas ſu pénétrer où tendoient ſes démarches. Lorſque la puiſſance de Céſar eſt montée ſi haut qu'elle obſcurcit la ſienne, il voudroit l'arrêter, mais il prend de fauſſes meſures; c'eſt par l'impulſion des ennemis de Céſar qu'il ſe brouille avec lui, & qu'il donne lieu à la guerre civile; & lorſqu'elle eſt déclarée, il ne fait aucun acte digne de ſa réputation. Il faut auſſi convenir que ſi Pompée ſe lia avec Céſar, il y fut forcé par ces outrés Républiquains, gens ordinairement envieux du bonheur & de la gloire d'autrui, & qui, ſous prétexte que chaque Citoyen doit participer aux honneurs de l'Etat, ne cherchent, pour y parvenir, qu'à rabaiſſer le mérite de ceux qu'ils ne peuvent égaler : ils étoient au moins auſſi jaloux de la grandeur de Pompée, que de celle de Céſar,

Lorſque l'éclat des triomphes de Pompée fut paſſé, & qu'il eut vécu quelque tems dans la vie privée, il fut ſurpris de ſe voir preſque ſans conſidération, ſouvent contredit, même mépriſé. Quelle différence pour lui après avoir parcouru preſque toute la terre à la tête des armées, toujours victorieux, arbitre du ſort des Rois, les détrônant ou les rétabliſſant à ſon gré, de ſe voir regardé comme un ſimple particulier! Dans une lettre que Cicéron écrit à Atticus, il lui dit: *que j'apperçois dans nos Citoyens de haine contre notre ami Pompée, dont le ſurnom de Grand s'évanouit peu-à-peu!* Ce fut donc pour conſerver ſon crédit, qu'il ſe lia avec Céſar & Craſſus.

De quelque maniere que l'on enviſage l'ambition de Pompée, il eſt certain qu'il en avoit beaucoup; mais c'étoit une ambition modérée qui le portoit à rechercher, peut-être avec trop d'ardeur, & ſouvent par des voies obliques, comme on le lui a reproché, les commandemens extraordinaires; cependant ce n'étoit que dans les occaſions où il s'agiſſoit du bien & de l'utilité de la République, & lorſqu'il les avoit exécutés glorieuſement, ſes grandes vues une fois remplies faiſoient place à ſa modération, il rendoit à la République le pouvoir qu'elle lui avoit confié.

Après la mort de Marius & de Sylla; Pompée, quoique jeune encore, se trouvoit le Citoyen le plus puissant & le plus illustre; il pouvoit aisément s'emparer du pouvoir qu'ils avoient usurpé, mais il aima mieux tenir de la bienveillance de ses Citoyens les nouveaux honneurs où il aspiroit. Il ne chercha pas à devenir leur maître malgré eux, & il attendit tranquillement de leur gratitude la récompense de ses services. Lorsqu'il revint glorieux de la défaite de Mithridate & de la conquête de l'Iberie, des Royaumes de Pont & de la Judée, les Romains avoient appréhendé que Pompée n'abusât de son pouvoir & n'employât les troupes victorieuses qu'il ramenoit, pour se rendre le maître; mais il vouloit être le chef & non pas le tyran de sa Patrie. Il sut récompenser honorablement ses Officiers & ses Soldats, sans jamais les flatter ni chercher à les corrompre par des libéralités. Il rentra dans Rome en simple particulier, content d'un superbe triomphe qu'on lui decerna, autant pour sa modération que pour ses victoires.

Pompée fut toujours éloigné de ce luxe dans lequel les autres Citoyens de son tems s'étoient plongés; il ne rechercha jamais & méprisa même les richesses qu'il auroit pu amasser dans ses différentes conquêtes, comme faisoient

les Romains de ſon tems, qui pilloient les Provinces avec une avidité inſatiable: il fut toujours ſobre & retenu ſur toutes ſortes de plaiſirs. On reconnoiſſoit, dans ſa maiſon, dans ſes meubles & dans ſa table, cette noble modeſtie, également éloignée de la léſine & de la ſuperfluité. Tout ſe reſſentoit chez lui de ſon caractere ſage & vertueux.

Caractere de Craſſus.

Marcus Craſſus eût été un homme très recommandable dans la République Romaine, s'il n'avoit pas terni les belles qualités qu'il avoit reçues de la nature, par une cupidité inſatiable: vice qui lui fit commettre les actions les plus odieuſes. Ce qu'il y eut de plus ſingulier dans ſon caractere, c'eſt qu'il faiſoit trophée de ſon avarice, & qu'il étoit le premier à railler les avares. Sa jeuneſſe fut extrêmement agitée par la haine & les perſécutions de Marius, qui, non content d'avoir fait mourir le pere & le frere de Craſſus, & d'avoir confiſqué tous ſes biens, le pourſuivit encore avec la derniere animoſité. Craſſus eut le bonheur d'échapper à ſa vengeance. Il ſe ſauva en Eſpagne; il y demeura caché pendant huit mois dans une caverne, avec deux compagnons de ſa mauvaiſe fortune.

Après la mort de Marius, les affaires ayant changé de face, & la fortune

s'étant déclarée pour Sylla, Craſſus ſortit de ſa retraite. Il ſe rendit en Italie avec un corps de troupes & ſe diſtingua beaucoup dans la guerre que Sylla eut à ſoutenir pour détruire la faction de Marius. Un jour Sylla ayant chargé Craſſus d'une commiſſion fort périlleuſe, & ne lui donnant pas aſſez de troupes pour l'accompagner, Craſſus lui demanda une eſcorte : Comment une eſcorte ? lui répondit Sylla avec emportement, celle que je te donne c'eſt ton pere, ton frere, tes parens, tes amis, que Marius a ſacrifiés à ſa haine, & dont je pourſuis aujourd'hui la vengeance. Enflammé par ces paroles, Craſſus traverſa le païs ennemi, & leva à ſes dépens un corps conſidérable de troupes avec lequel il vint joindre Sylla.

Sylla, étant demeuré vainqueur & maître abſolu de la République, confiſqua les biens de tous ſes ennemis & s'en ſervit pour récompenſer ceux qui l'avoient ſervi. Ce fut en cette occaſion que Craſſus acquit de grandes richeſſes par les voies les plus indignes. Sûr de la protection de Sylla, il ſe faiſoit adjuger à vil prix les biens des proſcripts, que Sylla faiſoit vendre à l'Encan, &, joignant la cruauté à l'avarice, il mit au rang des proſcripts & fit aſſaſſiner un homme riche pour profiter de ſes biens. Sylla, en ayant été informé, lui en fit

les plus violens reproches ; il l'obligea de restituer les biens de cet homme, il le traita avec le dernier mépris, & ne voulut plus se servir de lui dans aucune affaire publique ni particuliere : tant il est vrai que nous portons dans le fond de notre cœur des germes de vertu, que les vices qui nous dominent ne peuvent étouffer.

Cependant, soit que l'avarice n'eût pas tout-à-fait éteint dans le cœur de Crassus les vertus civiles, ou qu'il crût qu'elles lui étoient nécessaires pour acquérir de la considération, il est certain qu'il employa toutes sortes de moyens honnêtes pour gagner l'estime & la bienveillance de ses Citoyens.

L'application qu'il donna à l'éloquence le rendit un des meilleurs Orateurs. Il s'en servit pour secourir & défendre ceux qui étoient accusés ou qui avoient d'autres procès (1) ; il étoit toujours prêt à plaider. Il avoit une douceur naturelle, une politesse & une affabilité qui le faisoient aimer de tout le monde. Il faisoit un bel usage de ses richesses, dont il aidoit ceux qui étoient dans le besoin ; il acquit par ce moyen un si grand crédit, qu'il balançoit celui de Pompée : ils étoient tous deux les Citoyens les plus puissans de la Répu-

(1) Tout le monde sait que la profession d'Avocat étoit alors purement gratuite.

blique, mais il regnoit entre eux une jalousie qui leur faisoit grand tort aux yeux du Public.

Cette jalousie avoit commencé dès le tems de Sylla, qui avoit toujours témoigné beaucoup plus de confiance en Pompée qu'en Crassus. Ayant été tous deux élus Consuls en même tems, leurs dissensions continuelles pendant l'exercice de cette Magistrature ne firent que leur attirer du mépris. Après l'expiration de leur Consulat on donna à Pompée la conduite de la guerre d'Espagne contre Sertorius, & Crassus eut celle de la guerre des Esclaves, qu'il termina avec distinction par la défaite & par la mort de Spartacus leur Général. Crassus & Pompée, revenus triomphans à Rome, ne s'occuperent que de leurs jalousies. Ils employerent tout leur crédit à se faire des amis & des partisans, & à se soutenir l'un contre l'autre.

César, qui avoit mieux concerté le plan de son élévation, conçut qu'il étoit de son intérêt de les réconcilier ensemble; il représenta donc à Crassus & à Pompée qu'ils tenoient une conduite trop préjudiciable à leurs intérêts en travaillant à se détruire. Que leur animosité & leur jalousie ne servoient qu'à diminuer leur crédit, & augmenter le pouvoir des Catulus, des Cicérons, des Lucullus, des Catons, qui profitoient

de leur désunion pour gouverner seuls la République ; que pour anéantir le pouvoir qu'ils avoient su s'arroger, Crassus & Pompée devoient se joindre à lui. Que leur union, cimentée par l'amitié & la bonne intelligence, les porteroit tous trois à un si haut dégré de puissance, que rien ne pourroit leur résister. Crassus & Pompée étoient moins subtils & moins pénétrans que César ; leur intérêt particulier qu'il leur fit valoir les détermina. Crassus avoit déja cherché à s'appuyer contre Pompée du crédit de César ; c'étoit dans cette vue qu'il lui avoit prêté des sommes considérables, & lui avoit servi de caution, lorsqu'il avoit été nommé Gouverneur de l'Espagne : & Pompée avoit compris, que si César & Crassus se lioient ensemble contre lui, son crédit s'affoibliroit, & son autorité seroit anéantie ; ainsi ils se virent tous deux forcés de se rendre aux sollicitations de César, & ils formerent avec lui cette fameuse société qui fut nommée le Triumvirat, & qui les rendit tous trois maîtres de la République.

César, dont le génie étoit infiniment supérieur a celui de ses deux Collegues, sut bientôt attirer à lui toute l'autorité. Il conduisit leurs démarches avec tant de dextérité, qu'ils ne firent rien que par son instigation, & il retira presque

ſeul tout le fruit de cette alliance.

Il n'y eut point de moyens que les Triumvirs n'employaſſent pour faire entrer Cicéron dans leur ligue : il leur manquoit un homme de ce mérite, dont l'autorité, le crédit & l'éloquence étoient bien propres à ſoutenir leurs intérêts. Céſar avoit ſenti de quelle importance il étoit de ſe l'attacher, il l'avoit fait ſolliciter par Balbus leur ami commun, & par Craſſus & Pompée ; mais Cicéron, qui avoit pénétré le deſſein qu'ils avoient formé de ſe rendre les maîtres, ne voulut point ſe joindre avec eux, il crut qu'il lui ſuffiroit de demeurer neutre.

Céſar, ſe voyant appuyé du crédit de Craſſus & de Pompée, ſe mit au rang de ceux qui prétendoient au Conſulat, il étoit preſque ſûr de l'obtenir par la bienveillance du Peuple. Craſſus & Pompée l'accompagnoient par-tout dans ſes ſollicitations, & lui procuroient les ſuffrages de leurs amis & de leurs cliens. Il étoit important pour lui d'avoir un Collegue, dont le caractere doux & tranquille ne s'opposât point à ſes deſſeins ; il avoit jetté les yeux ſur Lucius Luccejus ſon ami particulier, & qui étoit de race Plebéïenne, homme riche d'ailleurs ; il devoit l'aider de ſon argent pour acheter les ſuffrages, comme Céſar l'aideroit de ſon crédit ;

mais les Patriciens, appercevant l'intention de Céſar, & jugeant que s'il avoit un pareil Collegue, il diſpoſeroit de la République à ſa volonté, engagerent Bibulus ſon ennemi déclaré à demander auſſi le Conſulat, ils promirent autant d'argent pour gagner les ſuffrages, que Luccejus en avoit offert, & ils firent une ſi forte brigue, que Bibulus fut élu Conſul avec Céſar au préjudice de Luccejus.

César s'apperçut bien alors qu'il y avoit un puiſſant parti formé contre lui par la Nobleſſe, mais il n'étoit pas homme à céder aux obſtacles qu'il rencontroit; auſſi ſe comporta-t-il dans l'exercice de ſon Conſulat avec tant de hauteur, que perſonne n'oſa lui réſiſter impunément.



LIVRE SECOND.

An de Rome 694
De Cesar 41.
Coss.
C. Julius Cesar.
M Calpurnius Bibulus.

CESAR ayant pris possession de sa nouvelle dignité, la premiere loi qu'il fit passer, fut que les Decrets, tant du Sénat, que du Peuple, seroient rédigés, publiés & affichés le même jour qu'ils auroient été faits, contre l'usage où l'on avoit été jusqu'alors, de les publier plusieurs jours après, ce qui donnoit souvent occasion de les changer sans consulter le Sénat & le Peuple.

Il rétablit un ancien usage qui avoit été aboli par les Patriciens : autrefois les deux Consuls étoient précédés l'un & l'autre dans leur marche, lorsqu'ils sortoient en public, par douze Licteurs armés de haches & de faisceaux ; mais dans la suite les Patriciens avoient fait décider, qu'il n'y auroit que le Consul actuellement en exercice, qui pourroit se servir de cette escorte. César fit ordonner que les deux Consuls jouiroient ensemble du même droit, soit qu'ils fussent, ou non, en exercice, conformément à l'ancien usage, & fit ordonner que le Consul qui ne seroit pas de mois, seroit précédé par le Crieur public, & suivi de ses Licteurs.

Il fit ensuite un coup d'autorité qui

lui gagna l'affection de tous les Chevaliers Romains. Nous avons déja dit que c'étoit un Corps très considérable, très riche, & qui n'étoit en particulier attaché, ni à l'Ordre des Patriciens, ni à celui des Plébéiens, mais qui étoit d'un grand poids pour celui de ces deux Partis auquel il se joignoit, & qui pouvoit en beaucoup d'occasions faire pancher la balance en sa faveur. Cicéron, qui étoit de cet Ordre, avoit pendant son Consulat fait tout ses efforts pour l'attacher au Sénat, & il y avoit reussi. C'étoit ce Corps qui prenoit à l'enchere le bail de tous les revenus de la République.

L'année qui avoit précédé le Consulat de César, les Chevaliers avoient porté ce bail à un si haut prix, qu'il y avoit pour eux une perte considérable: ils crurent pouvoir demander au Sénat une diminution; mais Caton s'y opposa avec son austérité ordinaire, malgré le sentiment de Cicéron qui crioit de toute sa force, que Caton par sa dureté inconsiderée gâtoit tout. En vain représenta-t-il au Sénat qu'il étoit de son intérêt de s'attacher ce Corps, & de lui accorder cette grace, sur tout dans l'occurence présente, où l'on voyoit César déterminé à faire accorder par le Peuple tout ce que le Sénat refuseroit, & qu'il valoit mieux que l'Ordre des Che-

valiers eût cette obligation au Sénat qu'au Peuple, Caton demeura inflexible, & son opinion prévalut. Les Chevaliers se voyant refusés, eurent recours à César, qui sans s'adresser au Sénat, leur fit diminuer le prix de leur adjudication par un Decret du Peuple.

Il fit encore un trait fort hardi, mais dont on ne s'apperçut publiquement qu'après son Consulat. Il y avoit dans le trésor de la République une grande quantité d'or en lingots que l'on réservoit pour des besoins imprévus; de concert avec le Questeur (1), César en fit enlever secretement trois milliers de livres pesans, & y fit substituer des lingots de cuivre, qu'il avoit fait dorer.

Ce que César venoit de faire n'étoit encore qu'un essai de la conduite qu'il vouloit tenir pendant son Consulat, & des avantages qu'il en espéroit retirer. Cette Magistrature ne devoit durer qu'une année, après laquelle il pouvoit prétendre à un Gouvernement de Province, dont le terme étoit aussi fixé à une année, & quelquefois à deux, suivant les occurences. La Politique Romaine ne vouloit pas que les Gouverneurs, par un plus long séjour dans leurs Provinces, y pussent acquérir trop d'autorité. Mais César portoit ses vues bien

(1) Ou le Trésorier.

plus loin. Il avoit beſoin pour l'exécution de ſes projets d'un Gouvernement qui fût de plus longue durée;& il ne pouvoit y prétendre & s'y maintenir, qu'en faiſant ſubſiſter long-tems la puiſſance du Triumvirat, pour l'oppoſer à ſes ennemis. S'étant apperçu que Cicéron, Caton, & ceux du parti oppoſé, faiſoient tous leurs efforts pour détacher Pompée d'avec lui, & que s'ils en venoient à bout, il verroit évanouir tous ſes projets, Céſar, pour le retenir dans ſon parti, fit un trait de la politique la plus rafinée, en lui faiſant épouſer ſa fille Julie.

Lorſque Pompée étoit revenu de ſon expédition d'Aſie après la défaite de Mithridate, la gloire qu'il y avoit acquiſe avoit été mêlée d'amertume. Il aimoit tendrement ſa femme Mulia; mais en arrivant en Italie, il l'avoit répudiée ſur des rapports, peut-être faux, qu'on lui avoit faits; puiſque quelque tems après elle ſe remaria en meilleure Maiſon que celle de Pompée. Céſar offrit ſa fille en mariage à Pompée; il prévoyoit que, reglé comme il étoit dans ſes mœurs; ſon cœur tendre & délicat s'attacheroit aiſément à Julie, dont la beauté, les graces & la vertu, ne pouvoient manquer de lui plaire. Céſar ne fut pas trompé dans ſes eſpérances; Pompée, enchanté des belles

qualités du cœur & de l'eſprit que poſſedoit Julie, l'aima uniquement; devenue ſon épouſe, elle ſe rendit maîtreſſe de ſon eſprit, comme de ſon cœur: il n'eut plus d'autres ſentimens que ceux qu'elle lui inſpira. Elle ſut entretenir une étroite liaiſon entre ſon pere & ſon mari: Pompée ne s'attacha plus qu'à plaire à ſon épouſe; il ne pouvoit la quitter, il paſſoit le tems avec elle dans ſes maiſons de campagne, & dans ſes jardins; il ne ſongeoit qu'à lui procurer toutes ſortes d'amuſemens, & à ſe livrer au plaiſir: pendant que Céſar, uniquement occupé de ſes projets, profitoit du crédit & de l'autorité de Pompée. Craſſus, quoique faché de cette nouvelle union, n'oſant pas ſe détacher d'avec eux, fut obligé de ſouſcrire à toutes leurs volontés, dans l'eſpérance d'en profiter autant qu'il pourroit.

Ce mariage mit Cicéron & Caton dans l'impuiſſance de détacher Pompée de Céſar, & Céſar par le crédit de Pompée, parvint au Gouvernement des Gaules, dont la conquête, achevée en neuf ans, le porta à un ſi haut dégré de puiſſance, que lorſque Pompée, devenu jaloux, l'en voulut faire deſcendre, il ſe trouva trop foible & en fut lui-même accablé.

Céſar s'étant ainſi rendu maître du

Triumvirat, ſe voyoit en état de tout entreprendre : mais il voulut encore auparavant éloigner Cicéron, dont l'éloquence, la prudence & la politique trop éclairée, lui faiſoient beaucoup d'ombrage. Céſar réſolut de ſe vanger de lui pour deux raiſons, la premiere, parcequ'il avoit refuſé de prendre le parti du Triumvirat, & l'autre parcequ'il avoit oſé déſapprouver ſa conduite. Il commença par engager Pompée à renoncer à l'amitié de Cicéron qui lui avoit toujours été attaché, & enſuite il le livra à Clodius ſon ennemi juré. Cicéron s'étoit attiré la haine de Clodius, pour avoir dépoſé contre lui dans l'affaire du ſacrilege de la Bonne Déeſſe. Clodius cherchoit toutes les occaſions de ſe vanger de Cicéron. Il ne pouvoit y parvenir qu'en ſe faiſant élire Tribun du Peuple, pour pouvoir l'accuſer d'avoir fait mourir les complices de Catilina, ſans les avoir fait condamner par le Peuple. Clodius étant de famille Patricienne, ne pouvoit être élu Tribun, à moins qu'il ne ſe fît adopter par un Citoyen de famille Plébéïenne. Il y avoit long-tems qu'il ſollicitoit cette adoption, ſans avoir pû l'obtenir ; mais Céſar produiſit Clodius devant le Peuple, & fit paſſer dans le même jour le Decret de ſon adoption, ce qui leur donna à tous deux le moyen de ſatisfaire leur

vengeance. Clodius, excité par César ne fut pas plutôt en place, qu'il accusa Cicéron d'avoir fait mourir des Citoyens, sans avoir été entendus dans leurs défenses : la brigue fut si forte que Cicéron fut exilé.

Pendant l'exil de Cicéron, César reprit le projet qu'il avoit inutilement tenté dans l'exercice de sa Préture, & qui, comme nous l'avons dit, avoit pensé lui couter la vie : c'étoit celui de la distribution des terres à vingt mille Citoyens qui avoient plus de trois enfans. Il avoit destiné à cette distribution les terres de la Campanie, qui sont les plus fertiles de l'Italie. La République les donnoit à ferme, & en retiroit un revenu considérable, qui se portoit au trésor public.

Cesar proposa d'abord sa loi au Sénat : il y trouva une opposition universelle ; & voyant qu'il ne pourroit pas obtenir son consentement, il protesta qu'on le forçoit malgré lui, d'avoir recours à l'autorité du Peuple ; il se rendit à la Place publique accompagné de Crassus & de Pompée, il fit un discours dans lequel il avança que les revenus immenses de la République étoient plus que suffisans pour satisfaire aux dépenses & aux besoins de l'Etat, qu'elle pouvoit facilement se passer de ceux que lui procuroient les terres de la

Campanie, & qu'il étoit juste de les employer à soulager la pauvreté d'un grand nombre de Citoyens, qui n'étant occupés que du metier de la guerre, & ne faisant aucune profession méchanique, n'avoient nul moyen d'amasser de quoi se soutenir dans leur vieillesse, sur-tout après avoir passé leur vie à augmenter les revenus de la République, & à faire des conquêtes qui étoient le fruit de leur sang & de leurs travaux. Ensuite il demanda à Crassus & à Pompée en présence du Peuple s'ils n'approuvoient pas sa loi, ils répondirent qu'ils l'approuvoient parcequ'elle étoit juste. Il les exhorta à le soutenir contre ceux qui voudroient s'y opposer par la violence; ils offrirent de lui donner toutes sortes de secours, & Pompée ajouta cette parole qui lui fut tant reprochée depuis, que *contre ceux qui se présenteroient avec l'épée pour s'y opposer, il se présenteroit avec l'épée & le bouclier.*

Cependant César, Crassus & Pompée étoient incertains s'ils réussiroient à faire approuver leur loi, à cause des contradictions qu'ils prévoyoient de la part de Bibulus Collegue de César, de tout le Sénat & des Patriciens. La Noblesse s'étoit toujours vigoureusement opposée à ces distributions de terres, qui n'étoient ordinairement faites que pour at-

tirer la bienveillance du Peuple en faveur de ceux qui les proposoient. La proposition d'une pareille loi avoit couté la vie aux deux Gracques (1), & à un grand nombre de Citoyens quarante ans auparavant. Comme les Triumvirs appréhendoient d'échouer par les voies ordinaires, ils remplirent les avenues de la Place publique de gens armés, le jour indiqué pour prendre les suffrages. Dans le tems que le Consul Bibulus s'y rendoit, on lui jetta sur la tête un panier plein de fumier qui le couvrit d'immondices ; on chassa ses Licteurs, on brisa leurs faisceaux, on mit en fuite tous ses Officiers & son cortege, il y en eut plusieurs de tués & de blessés, & il eut lui-même bien de la peine à se sauver. César & ses Collegues au Triumvirat, se voyant les maîtres de la place, firent approuver leur loi par le Peuple ; ils y ajouterent encore que les Sénateurs feroient serment de la maintenir & de la faire exécuter, & ils ordonnerent des peines contre ceux qui refuseroient de prêter ce serment. Bibulus n'osa plus se présenter en public : pendant le tems qui restoit à expirer de son Consulat, il demeura enfermé dans sa maison, se contentant de faire afficher pendant la nuit des Edits remplis d'injures & d'invecti-

(1) Voyez l'Histoire de la conspiration des Gracques, par l'Abbé de Saint Réal.

ves contre Céſar & ſes adhérens. Ils s'en mirent peu en peine, la loi fut exécutée ; Céſar choiſit vingt perſonnes pour préſider à la diſtribution des terres, & Pompée voulut bien être du nombre.

Céſar, voyant que tout réuſſiſſoit à ſon gré, propoſa encore une autre loi, pour faire diſtribuer aux plus pauvres Citoyens le reſte des terres de la Campanie. Le Sénat & les Patriciens n'oſerent s'y oppoſer: Caton ſeul, qui étoit Tribun, ſe préſenta pour parler au Peuple contre la loi, & le diſſuader de la recevoir ; il déclara, ſuivant le droit de ſa Charge, qu'il s'y oppoſoit formellement, il reprocha à Céſar ſa violence & ſa tirannie, & l'accabla d'invectives. Céſar, outré de dépit, le fit arrêter par ſes Licteurs, & le fit conduire en priſon ; mais Caton s'y laiſſa mener ſans réſiſtance, & ſans rien rabatre de ſa fermeté : au contraire en marchant, il continuoit de parler contre cette loi, & exhortoit le Peuple à ne pas ſouffrir de tels excès, qui ne tendoient qu'à lui ravir ſa liberté. Les Sénateurs & la plus grande partie du Peuple ſuivirent Caton, & témoignerent aſſez par un morne ſilence, combien ils deſapprouvoient les violences de Céſar & de ſes Collegues. Céſar avoit compté que Caton en appelleroit au Peuple, & qu'il auroit par ce moyen un prétexte de rompre

l'aſſemblée ; mais voyant à ſa contenance fiere & aſſurée qu'il n'en feroit rien, il engagea un des Tribuns du Peuple d'aller tirer Caton des mains des Licteurs ; & voyant trop de mouvemens dans le Peuple, il remit l'aſſemblée à un autre jour : tant la juſtice a de force, & tant elle trouve de ſoutien dans la fermeté d'un homme ſage & vertueux. Caton fut regardé comme le ſeul homme courageux capable de ſoutenir la République.

Cette oppoſition de Caton n'empêcha pas Céſar d'exécuter les autres deſſeins qu'il avoit formés. Il venoit d'épouſer Calpurnia fille de Calpurnius Piſo, il le fit élire Conſul pour l'année ſuivante, malgré l'oppoſition de tous les Patriciens ; enfin ne voyant perſonne dans la République en état de lui réſiſter, appuyé du crédit de Pompée, de Craſſus & de Piſon, il ſe fit décerner pour cinq années les Gouvernemens de la Gaule & de l'Illirie que le Snéat n'oſa lui refuſer, de peur qu'il ne ſe les fît donner par la faveur du Peuple : il fut ſi content de les avoir obtenus, qu'il ne put contenir ſa joie, & dit quelques jours après en plein Sénat, que malgré les efforts, la haine & les gémiſſemens de ſes ennemis, il étoit parvenu à ce qu'il ſouhaitoit, & que de là il inſulteroit à quiconque oſe-

roit s'oppoſer à ſes volontés.

Il eſt aiſé de concevoir les motifs qui avoient déterminé Céſar à ſe procurer avec tant d'ardeur ces Gouvernemens. Toutes les brigues qu'il avoit faites, les violences qu'il avoit exercées, les liaiſons d'intérêt & d'amitié qu'il avoit contractées, les Magiſtratures qu'il avoit poſſédées juſqu'à ſon Conſulat, & le pouvoir qu'il y avoit acquis, n'étoient encore que de foibles dégrés pour le conduire à la ſuprême puiſſance à laquelle il aſpiroit. Il lui falloit une armée à ſa d ſpoſition, pour venir à bout de ſes entrepriſes. Il ne pouvoit ſe la procurer, que par le gouvernement d'une Province, dans laquelle il trouvât des occaſions d'acquérir de la gloire, d'amaſſer des richeſſes, de s'attacher ſes ſoldats par les récompenſes & les largeſſes, & s'en ſervir enſuite pour ſubjuguer ſa Patrie: c'eſt ce qu'il exécuta avec un courage, une prudence & une politique plus qu'humaines. Il fit des actions de la plus grande valeur, il ſubjugua toutes les Gaules & une partie de l'Allemagne, il pénétra dans l'Angleterre, juſqu'alors inconnue aux Romains. Il tira de ces Provinces des ſommes immenſes, il employa les tréſors qu'il amaſſa pendant neuf années, à gagner les Officiers & les Soldats, & à corrompre les Magiſtrats Romains &

les principaux Citoyens, que le luxe & la débauche avoient appauvris : ce qui fit dire depuis que César avoit soumis les Gaulois avec le fer des Romains, & subjugué les Romains avec l'or des Gaulois.

César avoit choisi les Gaules sur toutes les Provinces de l'Empire, comme celle qui pourroit lui donner plus d'occasions d'acquérir de la gloire. L'Italie, l'Espagne & l'Afrique étoient tranquilles. Pour les peuples de l'Asie, ils étoient tellement amollis par le luxe, qu'il n'y avoit plus aucune gloire à triompher d'eux. Tous les peuples connus étoient dans la soumission, à l'exception des Gaulois, qui avoient conservé leur liberté malgré les guerres sanglantes & presque continuelles qu'ils avoient eues depuis plus de trois cens vingt ans ; en un mot, les Romains n'avoient plus que cette Nation pour ennemie dans l'Univers : d'ailleurs César vouloit faire connoître à ses Citoyens qu'il ne lui suffisoit pas d'avoir été élevé, par leur bienveillance & leurs suffrages, aux premieres Charges de la République, mais qu'il prétendoit s'en rendre digne par des conquêtes au moins aussi belles que celles qui avoient rendu illustres, Marius, Sylla, Pompée & les autres grands hommes qui l'avoient précédé.

Nous verrons, par le récit de la

guerre des Gaules, qu'il ne falloit pas moins qu'un auſſi grand homme que Céſar, pour aſſujettir une Nation qui avoit autrefois donné tant d'affaires aux Romains: Nation chez qui la Nobleſſe faiſoit alors, comme elle fait encore aujourd'hui, ſa principale occupation du métier de la guerre, qui avoit autrefois ſaccagé la Ville de Rome, qui avoit fait des conquêtes & de grands établiſſemens, juſques dans l'Aſie, & qui avoit donné lieu à ce proverbe ſi connu, *qu'il n'y avoit point de guerre dans l'Univers où l'on ne vît briller la valeur des Gaulois*. C'eſt le courage de cette Nation & la réſiſtance que Céſar éprouva pendant les neuf années qu'il employa pour l'aſſujettir, qui font toute ſa gloire, & qui l'ont fait regarder comme le plus grand Capitaine qui ait jamais paru. La bataille de Pharſale, il eſt vrai, l'a rendu Maître de l'Empire Romain; mais ce fut l'ouvrage d'une campagne. Il ſuffit d'en lire le récit dans ſes Commentaires, on y verra avec quelle facilité il obtint cette victoire. Auſſi dit-il dans la ſuite, lorſqu'après cette bataille il parcourut en vainqueur tout l'Orient, que Pompée, par les victoires qu'il avoit remportées ſur les Rois de l'Aſie, avoit fort aiſément acquis le ſurnom de Grand, & que s'il avoit eu affaire aux Gaulois, il l'auroit

achetté bien plus cher. Lorſqu'on lira, ſans prévention, les conquêtes d'Alexandre & celles de Pompée, on verra ces grands hommes n'ayant à combattre que des Nations efféminées & ſans courage, & l'on ſentira la différence qu'il y avoit entr'elles & la Nation Gauloiſe. Sans doute que Céſar n'en eut pas triomphé ſi aiſément, ſi elle eût été plus habile au métier de la guerre; ſi elle n'eût pas été diviſée en petites Républiques, & en différens Etats jaloux les uns des autres, qui cherchoient à s'agrandir aux dépens de leurs voiſins, & ſi elle eût été bien unie, comme elle l'eſt depuis ſi long-tems, ſous le gouvernement de ſes Rois. Pendant le tems que Céſar fit la guerre dans les Gaules, il connut ſi bien le caractere de cette Nation, qu'il ſe l'attacha par toutes ſortes de moyens. Honneurs, récompenſes, confiance, tout fut employé pour la gagner; il donna aux habitans de pluſieurs Villes le droit de Citoyens Romains; il fit entrer dans le Sénat les plus illuſtres d'entre les Gaulois, & leur donna des Emplois conſidérables dans ſes armées. Ils faiſoient la principale force de ſa Cavalerie, toute compoſée de Nobleſſe. Ce fut cette Cavalerie qui eut le principal honneur de la conquête de l'Eſpagne, & de la défaite d'Afranius. Il avoit formé des légions toutes

entieres de Gaulois, & il en fut admirablement bien servi dans la guerre civile, & dans les autres qu'il eut à soutenir.

Depuis que la Nation Gauloise eut goûté la douceur & la sagesse du gouvernement de César ; depuis qu'elle eut trouvé un emploi continuel & honorable dans les armées Romaines, où elle pouvoit satisfaire son inclination pour la guerre, elle demeura inviolablement attachée aux Romains, avec lesquels elle étoit pour ainsi dire incorporée, sans qu'elle ait jamais pensé à se révolter : & lorsqu'après la destruction de l'Empire Romain, elle eut été rendue à elle-même, sous le gouvernement des Rois sortis du sein de la Nation, & sous les regnes de Hugues Capet & de ses Successeurs, son Empire n'a jamais été sujet à aucune révolution. Je ne regarde pas comme véritables Rois de la Nation les Princes de la premiere & ceux de la seconde race. Ceux de la premiere se ressentirent toujours de la barbarie & de la férocité du climat où ils avoient pris naissance, ils n'eurent pas le tems d'adoucir & de tempérer la rudesse de leurs mœurs & de leur caractere, par l'heureux mélange de leur sang avec celui des véritables François. Ceux de la seconde race, un peu mieux policés & plus instruits,

n'ont jamais connu les maximes du bon gouvernement ; les loix qu'ils nous ont laiſſées en ſont une preuve convainquante. Il eſt vrai que Charlemagne à été un grand Prince, mais il eſt ſurprenant de le voir paſſer ſa vie à ſubjuguer des Nations barbares, ſans pouvoir leur faire goûter les fruits d'une douce domination. L'Hiſtoire de ſon fils Louis le Débonaire, détrôné par ſes propres enfans, eux-mêmes acharnés à ſe détruire & à déchirer l'Empire d'Occident, nous font voir une conduite ſi différente de celle des Succeſſeurs de Hugues Capet, que ce n'eſt que dans cette auguſte race que nous pouvons reconnoître le véritable ſang & le caractere eſſentiel de notre Nation. Son obéiſſance & ſon attachement pour ſes Souverains, n'ont jamais ſouffert la moindre altération. On ne voit point dans ſes Annales, de ces révolutions funeſtes qui ont renverſé du Trône les Princes légitimes. Les Rois n'ont jamais vu leurs Sujets armés contre eux, acharnés à changer, à détruire ou à diminuer leur autorité pour ſe l'approprier. Auſſi lorſqu'on examine avec attention la longue ſuite des Rois qui ont gouverné cette Nation, on n'en trouvera pas un ſeul qui ait eu des vices ou des mauvaiſes qualités capables d'altérer l'affection que les peuples leur portoient, ni de

détruire l'heureuſe harmonie, qui a toujours regné entre le Souverain & les Sujets. Il eſt vrai que ces Princes n'ont pas tous eu les qualités qui rendent ſi recommandables Hugues Capet, Philippe Auguſte, Saint Louis, Charles le Sage, Louis XII, François premier, Henri IV, Louis XIV & Louis XV, mais ils ont tous, dans leur caractere particulier, concouru à la gloire & à l'agrandiſſement de la Monarchie. Leurs différentes qualités ſe ſont réunies pour rendre leurs peuples heureux; & ceux-là ne ſont pas les moins dignes d'amour & d'admiration, qui, ſemblables à notre auguſte Monarque, ont préféré le titre de Princes pacifiques à celui de Conquérans, après avoir fait connoître qu'ils ſavoient repouſſer les outrages de leurs ennemis.

On doit donc admirer la grandeur du courage de Céſar, qui le détermina à ſubjuguer la Nation Gauloiſe dont la réputation de valeur étoit ſans contredit, au-deſſus de celle de toutes les autres Nations. Il n'ignoroit pas combien la Province Gauloiſe, que les Romains poſſédoient, leur avoit donné de peine à aſſujettir. Il ſavoit que tout récemment les Gaulois avoient tué le Conſul L. Caſſius, & ſon Lieutenant L. Piſon; qu'ils avoient entierement défait leur armée, & fait paſſer ſous le joug

ce qu'ils en avoient épargné. César, autant pour acquérir de la gloire que pour vanger cet affront dont l'ignominie subsistoit encore, avoit projetté de les châtier, & en même tems de les assujettir.

Cette belle partie de l'Europe, que l'on connoissoit alors sous la dénomination générale des Gaules, étoit très considérable. Elle s'étendoit du côté du Midi, le long de la Mer Méditerranée, depuis le Golfe de Genes & celui de Lyon, jusques à Perpignan. Les Pyrenées la séparoient de l'Espagne. L'Océan la bornoit du côté du Couchant le long des Côtes de Gascogne, de Bretagne, de Normandie, de la Picardie & de tous les Païs-bas, jusques à l'embouchure du Rhin. Ce fleuve la séparoit, du côté du Nord, de la Germanie, & les Alpes lui servoient de barriere du côté du Levant. Les Gaulois, attirés par la fertilité de l'Italie, & par la douceur d'un climat plus tempéré, avoient souvent passé les Alpes. Les Romains, ayant voulu s'opposer à l'irruption qu'ils y firent environ l'an 364 de Rome, avoient été battus, leur Ville avoit été prise & brûlée : quoiqu'ils n'eussent pas conservé cette conquête, cependant ils étoient demeurés en possession de cette portion de l'Italie, qui compose aujourd'hui l'Etat de

Genes, le Piémont, le Milanois, Parme, Plaisance, Mantoue, & la plus grande partie de la Lombardie, ils avoient même donné leur nom à cette Contrée, & les Romains l'appelloient la Gaule Cisalpine. Depuis ce tems-là ils avoient toujours été en guerre avec ces Gaulois, mais à la fin ils les avoient subjugués, ils avoient eux-mêmes passé les Alpes, & s'étoient emparés de ce qu'ils appelloient la Gaule Transalpine. Ils comprenoient sous ce nom les Païs que nous nommons aujourd'hui la Provence, le Languedoc, & une partie de l'Aquitaine, de la Savoie & du Dauphiné, sans cependant qu'on puisse déterminer précisément quelles étoient alors les véritables limites de leurs possessions. De ces deux Gaules, Cisalpine & Transalpine, les Romains avoient formé ce qu'ils appelloient une Province Romaine. Ils y envoyoient toutes les années un Préteur ou un Proconsul pour la gouverner. Les autres Provinces de la Gaule étoient indépendantes des Romains. Elles étoient divisées en différentes Républiques, plus ou moins puissantes, qui se gouvernoient suivant les loix & les coutumes dictées par le génie particulier de chaque peuple : nous trouvons même encore dans les Commentaires de César, des traces des usages que nous avons conservés. La com-

munauté de biens entre gens mariés subsistoit dès ce tems-là.

Les Gaulois étoient divisés en trois Nations différentes, que l'on appelloit les Aquitains, les Celtes & les Belges. Les Aquitains habitoient cette partie de la France qui est enfermée entre les Pyrenées, l'Océan & la Garonne. Le Païs des Celtes étoit composé des Provinces qui sont situées depuis la Garonne, jusqu'à la Seine & la Marne, & que nous nommons aujourd'hui le Limousin, le Poitou, le Berri, la Bourgogne, le Lyonnois, la Bretagne, la Normandie, Paris avec l'Isle de France & la Picardie: & les Belges occupoient tout le Païs qui est depuis la Seine & la Marne, jusques sur les bords du Rhin, & confinoient à la Suisse. Ainsi les Romains ne possédoient pas la cinquieme partie des Gaules, lorsque Jules César conçut le dessein de les conquérir.

Il y avoit pourtant dans ces Contrées quelques peuples avec lesquels les Romains avoient contracté des alliances. La République d'Autun, qui étoit une des plus puissantes, & qui affectoit la supériorité, avoit été appellée amie & alliée du peuple Romain: ce qui lui donnoit beaucoup de considération chez les peuples qui étoient ses plus proches voisins, sans cependant que les Romains eussent pris aucune part aux que-

relles particulieres des Gaulois. Mais à l'égard des Belges, qui étoient voiſins du Rhin, ils connoiſſoient peu les Romains. C'étoient les peuples des Gaules les plus belliqueux, ils étoient aguerris par la néceſſité de ſe défendre contre les Germains qui traverſoient ſouvent le Rhin pour faire des courſes chez eux, les Suiſſes ſur-tout paſſoient pour les plus courageux.

Céſar, qui ne cherchoit qu'une occaſion ſpécieuſe pour faire la guerre à tous ces peuples, l'eût bientôt trouvée; elle commença par les Suiſſes, qui, ſe trouvant trop reſſerrés dans leurs Cantons, avoient projetté de s'emparer des Provinces les plus fertiles des Gaules.

Sous le Conſulat de Meſſala & de Piſon, trois ans avant l'arrivée de Céſar dans les Gaules, Orgetorix, l'homme le plus diſtingué d'entre les Suiſſes, par ſa naiſſance & par ſes grands biens, avoit conçu le deſſein de ſe faire Roi de ſa Nation. Dans cette vue, il s'étoit attaché, par ſes libéralités & par ſes ſervices, la plus grande partie de la Nobleſſe, & enſuite il avoit conſeillé aux différens Cantons de la Nation d'abandonner leur Païs pour ſe rendre Maîtres des Gaules, dont la conquête leur étoit aſſurée par leur valeur ſupérieure à celle de tous leurs voiſins. Il leur avoit fait

entendre que la Nation étoit trop peuplée pour pouvoir être plus long-tems resserrée dans des bornes aussi étroites que celles de leur Etat. Que leurs terres, quoique fertiles, suffisoient à peine pour les nourrir. Que ce n'étoit qu'avec un travail dur & laborieux qu'ils subvenoient à leurs besoins les plus pressans, pendant que leurs voisins jouissoient de toûtes sortes de commodité. Les Suisses, entraînés par l'autorité d'Orgetorix, & persuadés par ses discours, résolurent de prendre les mesures nécessaires pour venir à bout de cette entreprise. Ils semerent une grande quantité de grains; ils firent une grosse provision de chariots & de chevaux; ils employerent deux années à faire ces préparatifs, & se disposerent à partir dans la troisieme année.

Avant que d'entrer en campagne, les Suisses avoient fait différentes députations à leurs voisins, pour renouveller les alliances & s'assurer de la continuation de la paix. Orgetorix avoit été chargé de cette commission, mais il s'étoit principalement attaché à mettre, dans ses propres intérêts, les personnes les plus accréditées chez ces Nations voisines. Il avoit persuadé à un Seigneur appellé Casticus, qui étoit très considéré chez les Francs-Comtois, & dont le pere avoit très long-tems tenu la sou-

veraineté de ſon Païs, de ſe faire Roi comme ſon pere. Il avoit conſeillé la même choſe à Dumnorix, le plus puiſſant d'entre les Citoyens de la République d'Autun, & qui étoit fort aimé du peuple. Il lui avoit même donné ſa fille en mariage. Il avoit promis à ces deux hommes de faciliter leurs entrepriſes, par les ſecours qu'il ſeroit en état de leur donner lorſqu'il ſeroit à la tête de ſa Nation, & enfin ils avoient fait enſemble une ligue pour uſurper chacun la domination de leur Païs. Mais il arriva que les Suiſſes, avertis du projet d'Orgetorix, ſe ſaiſirent de lui, le mirent en priſon, & voulurent l'obliger de ſe juſtifier. S'il eût été reconnu pour coupable, les Loix ordonnoient qu'il ſeroit jetté au feu. Le jour qu'il devoit être jugé, ſes parens & ſes amis aſſemblerent un grand nombre de leurs Partiſans; ils voulurent forcer la priſon & le ſauver: mais les Magiſtrats, s'étant rendus les plus forts, diſſiperent ces ſéditieux, & quelques jours après, Orgetorix fut trouvé mort, avec ſoupçon de s'être empoiſonné lui-même.

Quoique cet évenement eût privé les Suiſſes du Chef de l'entrepriſe, cependant il ne les détourna pas d'exécuter leur deſſein. Tous leurs préparatifs étant prêts, & ne voulant plus conſerver l'eſpoir de retour, ils brûlerent douze Vil-

les & quatre cens Villages avec les édifices particuliers, & tout le bled qu'ils ne purent pas emporter ; ils ne prirent des vivres que pour trois mois : ceux de Bâle, de Stulingue & de Lausanne s'étant joints à eux, ils se mirent en route pour se rendre dans les Gaules.

Les Suisses ne pouvoient quitter leur Païs que par deux chemins. Le premier & le plus court étoit de pénétrer dans la Franche-Comté, entre le mont Jura & le fleuve du Rhône, mais cette route étoit presque impraticable par la difficulté d'y conduire des chariots, & parcequ'elle pouvoit être défendue par un très petit nombre de troupes contre l'armée la plus nombreuse, dans une longue chaîne de Montagnes de très difficile accès. Ils prirent l'autre chemin qui étoit par la Savoie. Ils comptoient sur la facilité de traverser le Rhône, qui est guéable en plusieurs endroits, ou de le passer sur le pont que la Ville de Geneve avoit sur ce fleuve, & d'obliger de gré ou de force les habitans de leur livrer passage.

An de Rome 695. De Cesar 42. COSS. L. Calpurnius Pison. Aulus Gabinius.

L'an six cent quatre-vingt quinze de Rome, sous le Consulat de Pison & de Gabinius, les Suisses indiquerent le rendez-vous général de leurs Troupes au 28 Mars, sur le bord du Lac de Geneve. César étoit encore à Rome, lorsqu'il apprit la nouvelle qu'elles commen-

çoient à défiler, & qu'elles se dispoſoient à paſſer par la Savoie, qui dépendoit de ſon gouvernement.

Il partit en diligence pour s'y rendre. Comme il n'y avoit qu'une légion dans cette Province, il leva à la hâte de nouvelles troupes, ſe rendit à Geneve, où il paſſa le Rhône, & fit enſuite rompre le pont. Les Suiſſes, dont toutes les troupes n'étoient pas encore au rendez-vous, avertis de ſon arrivée, lui envoyerent une ambaſſade composée des plus diſtingués de leur Nation, pour le prier de leur accorder le paſſage, promettant de ne faire aucun dégat ſur leur route. Céſar, pour avoir le tems d'aſſembler ſes troupes, leur dit qu'il avoit beſoin de quelques jours pour prendre ſa réſolution, & remit à leur rendre réponſe, au 15 Avril ſuivant. Ils furent obligés d'attendre, parcequ'ils n'étoient pas encore en état de le forcer, toutes leurs troupes n'étant pas arrivées; &, pendant cet intervalle, Céſar occupa la légion qu'il avoit, & les autres troupes de la Province, à conſtruire un mur de ſeize pieds de haut, & à creuſer un foſſé de pareille profondeur, garni de pluſieurs forts, afin d'arrêter plus facilement les Suiſſes s'ils vouloient tenter le paſſage malgré lui. Ces ambaſſadeurs étant revenus au jour que Céſar leur avoit indiqué, il

leur dit, que les Romains n'étoient pas dans l'habitude de donner paſſage par leur Province à des troupes étrangeres, & que s'ils tentoient d'y paſſer par force, il étoit réſolu de s'y oppoſer. Les Suiſſes, ſe voyant déchus de cette eſpérance, firent tous leurs efforts, tant de jour que de nuit, pour paſſer le Rhône, ſoit ſur des batteaux joints enſemble, ſoit par les différens gués qu'ils purent découvrir, mais, arrêtés par les fortifications de Céſar, & repouſſés par les différens corps de troupes qu'il avoit diſpoſés ſur les bords du fleuve, ils furent obligés d'abandonner ce deſſein, & n'eurent d'autre parti à prendre que celui de paſſer par la Franche-Comté: mais le chemin étoit ſi difficile, qu'il étoit impoſſible d'y paſſer ſans l'aveu des habitans. N'ayant pu obtenir leur conſentement, ils envoyerent des Ambaſſadeurs à Dumnorix, le plus puiſſant Citoyen de la République d'Autun, qui avoit beaucoup de crédit chez les Francs-Comtois. Il avoit fait alliance & amitié avec Caſticus, le plus puiſſant d'entr'eux, & ils s'étoient promis de s'aider l'un & l'autre pour ſe rendre chacun Souverain de leur Païs. Dumnorix avoit auſſi beaucoup d'amis chez les Suiſſes, ayant épouſé, comme nous avons dit, une fille d'Orgetorix; ainſi il ſe prêta volontiers à leur demande, & il n'eut

pas de peine à obtenir qu'on leur livrât le paſſage par la Franche-Comté.

César, ayant vu les Suiſſes prendre le chemin de cette Province, appréhenda que ces hommes belliqueux ne ſe jettaſſent ſur les terres de ſon gouvernement pour y faire du dégat. Il donna à Labienus le commandement des troupes qui gardoient le retranchement qu'il avoit fait faire. Il paſſa les Alpes en toute diligence, ſe rendit en Italie, leva précipitamment deux légions qu'il joignit à trois autres qui étoient en quartier d'hiver à Aquilée, d'où il ſe rendit en ſept jours ſur les frontieres du Dauphiné & du Lyonnois, après s'être fait joindre par les troupes de Labienus, qu'il avoit rappellées. Il trouva que les Suiſſes avoient déja pénétré dans la Franche-Comté, & qu'ils étoient entrés ſur les terres de la République d'Autun. Ceux d'Autun, qui ignoroient les intelligences que Dumnorix leur Citoyen avoit avec les Suiſſes, ſe voyant hors d'état de réſiſter à de ſi grandes forces, députerent auſſitôt à César pour le prier de leur donner du ſecours. Ils lui remontrerent qu'ayant toujours été fideles à l'alliance qu'ils avoient contractée avec le peuple Romain, il ſeroit honteux pour lui de ſouffrir qu'on ravageât leur Païs, & que l'on emmenât

leurs femmes & leurs enfans en esclavage en présence d'une armée Romaine. Ceux du Charolois & du Dauphiné accoururent aussi pour lui demander la même grace. César, touché de leurs plaintes, promit de leur donner du secours & d'arrêter les brigandages de leurs ennemis; &, ayant appris que les Suisses se disposoient à passer la Saone, qui sépare la Franche-Comté de la Bourgogne; il les suivit en diligence avec trois légions & les atteignit à la troisieme veille de la nuit. Il trouva que la plus grande partie de leurs troupes étoit déja passée, il attaqua ceux qui étoient restés en-deça de la Riviere, & qui faisoient environ le quart de leur armée: il les surprit dans le temps qu'ils étoient embarrassés de leurs bagages, les mit en fuite & les dissipa: & ne voulant pas donner le tems à ceux qui restoient de pénétrer plus avant dans le Païs, il fit faire un pont sur la Saone, & fit passer toute son armée. Les Suisses, étonnés de la prompte arrivée de César, & de ce qu'il n'avoit employé qu'un jour au passage d'une riviere qu'ils avoient eu bien de la peine à passer en vingt journées, lui envoyerent des Ambassadeurs dont le Chef étoit Divico, qui, quelques années auparavant, commandoit la Nation, lorsqu'ils défirent le Consul

L. Caſſius, & firent paſſer ſon armée ſous le joug (1). Il dit à Céſar que s'il „ vouloit faire la paix avec les Suiſſes, „ ils iroient habiter le Païs qu'il leur „ donneroit, mais que s'il continuoit „ à leur faire la guerre, il eût à ſe reſ- „ ſouvenir de leur ancienne valeur, „ dont les Romains avoient déja fait „ une triſte expérience; qu'il ne devoit „ pas les mépriſer & attribuer à ſon cou- „ rage la défaite d'un de leurs Cantons, „ arrivée parcequ'il avoit été ſurpris „ dans le tems que ceux qui avoient dé- „ ja paſſé la riviere n'avoient pu lui „ donner du ſecours; qu'ils avoient „ appris de leurs ancêtres à compter „ plutôt ſur leur courage que ſur la ruſe „ & l'artifice, & qu'il lui conſeilloit „ d'empêcher que le lieu où ils étoient „ ne fût illuſtré par la défaite de ſon ar- „ mée.

Céſar répondit „ qu'il n'avoit pas en- „ core perdu la mémoire des faits dont „ ils vouloient le faire reſſouvenir; qu'il „ ſupportoit d'autant plus impatiem- „ ment le malheur dont ils parloient, „ que les Romains n'y avoient pas don-

(1) Lorſque l'on faiſoit paſſer une armée ſous le joug, on plantoit en terre deux javelines, on en attachoit une troiſieme en travers au-deſſus des deux autres: on faiſoit paſſer deſſous les Officiers & les Soldats de l'armée vaincue, ſans armes & preſque nuds, au milieu des huées de l'armée victorieuſe, & enſuite on les laiſſoit aller.

» né lieu ; qu'il leur eût été fort aiſé de
» le prévenir, s'ils euſſent cru avoir
» quelque ſurpriſe à craindre de la part
» des Suiſſes ; que quand il voudroit
» oublier les anciennes injures, il en
» avoit de nouvelles à venger ; qu'ils
» avoient tenté de faire irruption dans
» ſon gouvernement ; qu'ils avoient ra-
» vagé les terres de la République d'Au-
» tun, & des autres alliés du peuple
» Romain ; qu'ils ne devoient pas ſe
» glorifier ſi inſolemment de leur vic-
» toire pour avoir été ſi long-tems im-
» punis ; que les Dieux immortels,
» pour rendre leurs vengeances plus
» éclatantes, accordoient ſouvent de
» longues proſpérités à ceux qu'ils vou-
» loient punir : que, cependant pour
» leur faire connoître ſa modération,
» il feroit la paix avec eux, s'ils lui
» donnoient des ôtages pour ſûreté de
» leurs promeſſes, s'ils faiſoient ſatis-
» faction à ceux d'Autun, du Dauphi-
» né & à leurs alliés, & réparoient les
» dommages de la guerre. Divico ré-
pondit, » que les Romains avoient ap-
» pris à leurs dépens & devoient ſa-
» voir que les Suiſſes recevoient des
» otages & n'en donnoient jamais ;
» qu'au ſurplus le courage décideroit
» de la victoire eutr'eux & les Romains :
& il ſe retira.

Le lendemain les Suiſſes décampe-

rent. César détacha après eux sa Cavalerie, dont la plus grande partie étoit composée de celle que ceux d'Autun lui avoient fournie ; mais s'étant engagée trop avant, elle fut contrainte de combattre en un lieu desavantageux, & quoiqu'au nombre de quatre mille chevaux, elle fut mise en déroute, sans cependant avoir fait beaucoup de perte. Les Suisses, enflés de cet avantage qu'ils avoient remporté avec cinq cens chevaux, commencerent à marcher plus hardiment, & faisoient souvent des escarmouches avec l'avant-garde Romaine qui les suivoit. César, qui ne vouloit pas encore livrer bataille, se contentoit seulement d'arrêter leurs courses & de les empêcher de ravager la campagne, il les suivit pendant près de quinze jours, en sorte que les deux armées n'étoient jamais plus éloignées l'une de l'autre, que de cinq ou six mille pas.

César, après avoir passé quelques jours à faire differens mouvemens en présence des ennemis, voulut prendre ses précautions pour se pourvoir de vivres & les distribuer à ses Soldats ; il cessa de suivre les Suisses & prit son chemin pour se rendre à Bibracte, la Ville la plus considérable de la République d'Autun, dont il n'étoit éloigné que de dix-huit mille pas. Les Suisses

en furent auſſitôt avertis, & ſoit qu'ils euſſent imaginé que la crainte faiſoit retirer les Romains, parceque Céſar n'avoit pas jugé à propos de les attaquer dans une occaſion où il le pouvoit aiſément, ſoit que leur deſſein fût de lui couper les vivres, ils revinrent ſur leurs pas, & ſuivirent l'armée Romaine. Céſar, ſe doutant, à leurs mouvemens, qu'ils venoient l'attaquer, s'empara d'une Colline dont il étoit à portée, & détacha contre eux ſa Cavalerie pour arrêter leur premier effort. Pendant ce tems-là, il rangea ſur le milieu de la montagne, les quatre vieilles légions ſur trois lignes, & porta ſur le ſommet les deux légions nouvellement levées, par leſquelles il fit enfermer dans un retranchement tous les bagages. Les Suiſſes, qui l'avoient ſuivi avec tous leurs chariots, raſſemblerent auſſi leurs bagages, & après avoir repouſſé la Cavalerie, ils vinrent attaquer les Romains. Ils firent une eſpece de Phalange (1) & s'avancerent pour enfoncer la premiere ligne. Céſar, ayant renvoyé ſon cheval & ceux de ſes Officiers, afin d'ôter toute eſpérance de fuite, & rendre le péril égal, exhorta ſes Soldats & donna le ſignal du combat. Comme les Romains combattoient d'un lieu élevé, qui donnoit beaucoup

(1) Ou bataillon quarré.

de force à leurs javelots, ils rompirent facilement l'ordre de la Phalange des Ennemis, & les ayant fait reculer, ils fondirent aussitôt sur eux l'épée à la main : enfin le combat ayant duré longtems avec beaucoup d'ardeur, les Suisses commencerent à lâcher pied, & se retirerent toujours en combattant sur une éminence éloignée d'environ mille pas du lieu où ils avoient combattu. Les Romains les y poursuivirent, & comme ils la montoient avec eux, un corps de quinze mille Boyens & Stulingiens, qui y avoit été posté pour servir de corps de réserve, prit les Romains en flanc & les investit. Les Suisses, qui s'étoient retirés sur la montagne, ayant apperçu ce mouvement, revinrent à la charge & recommencerent le combat. Les Romains, obligés de faire face de tous côtés, se partagerent en trois corps. La premiere & la seconde ligne s'opposerent à ceux qu'elles avoient déja repoussés, & la troisieme attaqua le corps de réserve des Suisses. Alors le combat recommença avec beaucoup de vivacité de part & d'autre. Quoiqu'il eût duré depuis midi jusqu'au soir, les Romains n'avoient pas encore vu tourner le dos à l'ennemi ; cependant, après une longue & opiniâtre résistance, les Suisses, ne pouvant plus soutenir les efforts des Romains, prirent la

fuite. Les uns gagnerent le haut de la montagne, & les autres se réfugierent derriere leurs bagages & leurs chariots. On se battit encore en cet endroit jusques bien avant dans la nuit. Les Suisses avoient fait une espece de retranchemens avec leurs chariots, d'où ils lançoient encore contre les Romains une grande quantité de traits, & les blessoient au travers des roues à coups de picques & de hallebardes; enfin la victoire se déclara pour les Romains qui s'emparerent du camp & des bagages. La fille d'Orgetorix fut faite prisonniere avec un de ses enfans. Environ cent trente mille hommes se sauverent à la faveur de la nuit. Ils marcherent sans interruption & sans être poursuivis jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés sur les terres de ceux de Langres: les Romains ne purent les suivre que le troisieme jour, ayant été obligés d'en employer deux à prendre soin de leurs blessés, qui étoient en grand nombre, & à enterrer leurs morts. César écrivit aussitôt à ceux de Langres pour leur défendre, sous peine d'être traités en Ennemis, de fournir des vivres aux Suisses; & après avoir donné trois jours de repos à ses Soldats, il se mit en marche. Comme les Romains s'étoient saisis de tous les chariots & de tous les bagages, les Suisses se trouverent réduits à la derniere

disette.

diſette. Ils envoyerent des Ambaſſadeurs à Céſar pour ſe rendre à ſa diſcrétion. Ceux-ci ſe jetterent à ſes pieds, & le ſupplierent, les larmes aux yeux, de leur accorder la paix. Il leur ordonna de s'en retourner & d'attendre ſes ordres au lieu où ils s'étoient retirés; &, y étant arrivé, il leur accorda la paix à condition de lui donner des ôtages, de rendre toutes leurs armes & de livrer les déſerteurs & les transfuges. Enſuite il leur commanda de retourner dans leur pays. Il leur fit fournir, par les peuples voiſins, les vivres & les bleds néceſſaires pour ſe nourrir & ſemer leurs terres, en attendant une nouvelle récolte; il leur rendit une partie de leurs bagages & de leurs chariots pour les aider à retourner chez eux, & leur ordonna de rebâtir leurs Villes, ne voulant pas que la fertilité des terres, qu'ils avoient abandonnées, pût donner occaſion aux Germains de paſſer le Rhin pour les occuper. On apporta à Céſar des tables qu'on avoit trouvées dans le camp des Suiſſes, ſur leſquelles étoit écrit, en caracteres grecs, le nombre de ceux qui étoient ſortis de leur pays en état de porter les armes, & ſéparément le nombre des vieillards, des femmes & des enfans, le tout ſe montoit à trois cens ſoixante-huit mille perſonnes, & ayant fait faire le dénombre-

ment de ceux qui retournerent chez eux, il ne s'en trouva que cent dix mille.

Après une si glorieuse expédition, les peuples de la Gaule Celtique envoyerent en ambassade à César les principaux d'entre eux, pour le féliciter & lui témoigner la part qu'ils prenoient à sa victoire : ils lui dirent que s'il étoit glorieux pour lui d'avoir vengé les injures faites aux Romains, c'étoit les Gaulois qui en retiroient tout l'avantage, puisque sa valeur les avoit délivrés d'une Nation qui se seroit emparée des plus fertiles Contrées de la Gaule, & auroit rendu le reste tributaire, enfin que les Gaulois lui étoient redevables de leur salut & de leur liberté.

Ensuite les Députés prierent César de leur permettre d'assembler le Conseil général de la Gaule Celtique (1) pour délibérer sur des affaires communes & de la derniere importance, d'où dépendoit le salut & la tranquillité de toute la Nation, l'assurant qu'ils lui feroient part de leurs délibérations, dont la réussite avoit besoin de sa protection & de son autorité.

César leur ayant accordé leur demande, ils indiquerent un jour pour

(1) Il y a cependant apparence que cela ne regardoit que ceux d'Autun, les Francs Comtois & d'autres peuples voisins, & que toute la Gaule Celtique n'y étoit pas intéressée, mais César ne s'explique pas davantage.

leur assemblée, & lorsqu'elle fut finie, on lui députa les mêmes Ambassadeurs qui étoient déja venus le féliciter : ils lui demanderent une audience secrete, & l'ayant obtenue, ils se jetterent tous en pleurant à ses pieds. Divitiacus, Citoyen d'Autun, porta la parole pour les autres.

Il dit qu'avant l'arrivée de César dans la Gaule, elle étoit divisée en deux factions. Que la République d'Autun étoit à la tête de la premiere, & que la seconde étoit composée de ceux de la Franche-Comté & de l'Auvergne. Qu'elles avoient long-tems fait la guerre entre elles pour décider laquelle des deux auroit la principauté. Que les Francs-Comtois & leurs Alliés, ne s'étant pas trouvés les plus forts, avoient appellé les Germains à leur secours. Que ceux-ci, la premiere fois, avoient passé le Rhin avec un corps de quinze mille hommes; qu'ensuite, ayant connu la fertilité du pays & goûté la douceur du climat, il en étoit passé un si grand nombre, en différentes fois, qu'ils étoient au nombre de cent vingt mille. Que ceux d'Autun, & leurs Alliés, leur avoient livré deux combats, dans lesquels ils avoient été si maltraités qu'ils avoient perdu presque toute leur Noblesse, la plus grande partie de leur Sénat & de leur Cavalerie; qu'ils

avoient souffert de si grandes pertes que la République d'Autun, qui, par sa valeur, la protection & l'amitié du peuple Romain, étoit autrefois la plus puissante des Gaules, avoit été forcée par ceux de la Franche-Comté, de donner pour ôtages aux Germains, ses principaux Citoyens; qu'ils l'avoient obligée de faire serment de ne les pas redemander & de n'avoir jamais recours au peuple Romain pour se soustraire à leur domination. Que pour lui qui parloit (1), il étoit le seul qu'on n'avoit pu obliger de faire ce serment & de donner ses enfans en ôtage, ayant mieux aimé abandonner sa patrie pour avoir recours au Sénat & au peuple Romain. Que le sort des victorieux étoit bien plus misérable que celui des vaincus, parceque Arioviste, Roi des Germains, pour récompense du secours qu'il avoit donné aux Francs-Comtois, s'étoit emparé du tiers de leurs terres qui étoient les meilleures & les plus fertiles de toute la Gaule, & que, depuis peu, il leur avoit encore demandé de lui en abandonner un autre tiers pour vingt-quatre mille Germains, auxquels il avoit depuis fait passer le Rhin. Qu'il ne doutoit pas que dans peu d'années tous les Gaulois ne fussent chassés de leur pays, par ces

(1) Divitiacus. Il s'étoit retiré auprès de César. Il étoit dans son armée lorsque César vint dans les Gaules.

barbares, dont les terres n'étoient pas comparables pour leur fertilité à celles de la Gaule. Que depuis la victoire qu'Arioviste avoit remportée sur les Gaulois, il les traitoit avec un orgueil & une hauteur insupportable; qu'il vouloit avoir pour ôtages les enfans de la premiere Noblesse, & qu'il les traitoit cruellement lorsqu'ils n'obéissoient pas au moindre signal de ses ordres. Que c'étoit un barbare féroce & furieux dont les Gaulois ne pouvoient plus souffrir la domination; que si le peuple Romain ne les prenoit sous sa protection, ils seroient obligés d'abandonner leur pays pour aller chercher leur subsistance dans des Régions éloignées de la Germanie. Qu'Arioviste feroit mourir cruellement leurs ôtages s'il apprenoit qu'ils eussent porté leurs plaintes à César, mais qu'ils avoient tant de confiance en son autorité, dans la valeur de son armée victorieuse & dans la protection du peuple Romain, qu'ils ne doutoient pas qu'il ne les mît à couvert des cruautés d'Arioviste, & qu'il n'empêchât les Germains de franchir désormais les bornes du Rhin. Après ce discours tous les Députés, en pleurs, se jetterent aux pieds de César, le suppliant de les secourir dans un si pressant besoin.

César rassura les Ambassadeurs Gaulois, il leur dit qu'il se chargeoit du

ſoin de leurs intérêts; qu'il eſpéroit que ſon autorité & le ſouvenir des ſervices qu'il avoit rendus à Arioviſte l'engageroient à les traiter plus favorablement, & à ceſſer ſes perſécutions: enſuite il les congédia.

Pluſieurs raiſons portoient Céſar à ſecourir la Nation Gauloiſe. Il voyoit que ceux d'Autun, qui avoient été pluſieurs fois déclarés amis & alliés du peuple Romain, étoient réduits ſous l'eſclavage d'Arioviſte, auquel ils payoient un tribut conſidérable, & qui les avoit forcés, ainſi que les Francs-Comtois, de lui donner des ôtages. Céſar regardoit comme une choſe honteuſe au peuple romain de ſouffrir qu'on traitât ainſi ſes alliés; d'ailleurs il étoit à craindre que les Germains, prenant l'habitude de paſſer ſouvent le Rhin, ne devinſſent ſi puiſſans qu'après avoir envahi les Gaules, ils ne vouluſſent pénétrer dans l'Italie à l'exemple des Cimbres & des Teutons, ſur-tout étant maîtres de la Franche-Comté, qui n'étoit ſéparée de la Province Romaine que par le fleuve du Rhône. Il réſolut donc d'y mettre ordre très promptement. Tels furent les motifs qui déterminerent Céſar à cette guerre, comme il nous l'apprend dans ſes Commentaires. Mais il ne nous découvre pas les reſſorts ſecrets de la politique des Ro-

mains. Ils avoient fait alliance avec la République d'Autun, ils en avoient aussi contracté une avec Arioviste qui commandoit les Germains. Il avoit été déclaré Roi, Ami & Allié du peuple Romain, sous le Consulat de César, mais on n'avoit donné aucun secours à l'une ni à l'autre de ces deux Nations. Quoiqu'elles fussent en guerre, on les laissoit combattre & se détruire, ensuite on prenoit la défense du plus foible, & on les assujettissoit toutes deux; c'étoit cette conduite qui avoit rendu les Romains si puissans. Les personnes qui connoissent l'histoire de ce peuple conviendront de la vérité de ce que j'avance.

Quoique César sût qu'Arioviste, enflé de ses succès, étoit parvenu à un si haut point d'orgueil & d'arrogance, qu'il en étoit intraitable, cependant il jugea à propos de lui envoyer des Ambassadeurs, pour l'informer qu'ayant à l'entretenir de plusieurs affaires intéressantes qui regardoient les Germains & le peuple Romain, il le prioit de convenir d'un lieu sûr & commode pour une entrevue. Arioviste répondit, » que » s'il avoit cru avoir besoin de César, » il auroit été le premier à le venir trou- » ver, mais que c'étoit à César à faire » les premieres démarches, puisqu'il » avoit dessein de lui parler; qu'il ne

» croyoit pas pouvoir entrer avec sûreté
» sur les terres de la domination romai-
» ne, s'il n'étoit à la tête de son armée;
» qu'il ne pouvoit pour lors la rassem-
» bler sans beaucoup de peine & de dé-
» pense; qu'au surplus il ne voyoit pas
» quel intérêt César & le peuple Ro-
» main pouvoient prendre à la Gaule,
» qui lui appartenoit à titre de conquê-
» te. » César, ayant reçu cette réponse,
lui renvoya d'autres Députés avec ordre
de lui dire, » que puisqu'il faisoit si
» peu de cas de ses bienfaits & de
» l'honneur que le Sénat lui avoit fait
» de le reconnoître Roi, Ami & Allié
» du peuple Romain, puisqu'il refusoit
» de se trouver à l'entrevue à laquelle
» il étoit invité, afin de s'entretenir
» d'affaires intéressantes pour les deux
» Nations, il lui faisoit savoir ce qu'il
» exigeoit de lui. Qu'il demandoit donc
» qu'Arioviste ne fît plus passer dans
» les Gaules aucune Nation Germani-
» que; qu'il rendît à ceux d'Autun les
» ôtages qu'il les avoit forcés de lui
» donner; & leur fît rendre ceux
» qu'ils avoient donnés aux Francs-
» Comtois; qu'il ne fît plus aucunes
» courses & ne commît aucunes hosti-
» lités sur leurs terres & sur celles de
» leurs Alliés; que c'étoit le moyen de
» conserver l'amitié & la protection du
» peuple Romain: mais que s'il rejet-

» toit des demandes aussi raisonnables, » on sauroit bien vanger les injures qui » seroient faites aux alliés de la Répu- » blique Romaine «. Arioviste répondit aux envoyés de César, » que le » droit du vainqueur étoit d'imposer » aux vaincus les conditions qu'il lui » plaisoit; que les Romains n'en agis- » soient pas autrement envers ceux qu'ils » avoient soumis; qu'il avoit imposé » un tribut aux peuples de la Républi- » que d'Autun, après la victoire qu'il » avoit remportée sur eux; qu'il ne » leur rendroit point leurs ôtages; qu'il » ne leur feroit la guerre ni à eux, ni à » leurs alliés, tant qu'ils exécuteroient » les traités qu'ils avoient faits avec lui, » & paieroient exactement leurs subsi- » des; qu'autrement il s'embarrassoit » fort peu de leur qualité d'amis & » d'alliés du peuple Romain. Arioviste » ajoutoit que personne ne l'avoit atta- » qué sans s'en repentir; qu'ils se ver- » roient, quand il voudroit, à la tête » de leurs armées, & que les Germains, » qui, depuis quatorze ans, n'avoient » habité que sous leurs tentes, étoient » si bien aguerris, qu'ils étoient deve- » nus invincibles.

Dans le même tems que l'on rapportoit cette réponse à César, ceux d'Autun vinrent se plaindre de ce que ceux de Constance, ayant depuis peu passé

dans les Gaules, faiſoient des courſes dans leur pays, ſans qu'Arioviſte ſe mît en peine de les défendre, malgré les ôtages qu'ils lui avoient donnés; & ceux de Treves lui apprirent que les cent Cantons des Sueves étoient campés ſur les bords du Rhin, prêts à le paſſer ſous la conduite de deux freres, appellés Naſua & Cimbérius.

César, vivement touché de ces nouvelles, prit ſur le champ la réſolution de ſe mettre en état de combattre Arioviſte, avant qu'il pût ſe joindre à ces nouvelles troupes. Ayant donc promptement donné ſes ordres pour les vivres, il ſe mit en marche ſur le champ, & le troiſieme jour il apprit qu'Arioviſte s'avançoit à grandes journées vers Beſançon, Ville la plus conſidérable de la Franche-Comté, dans le deſſein de s'en ſaiſir : mais Céſar, ayant marché jour & nuit, le prévint, s'en rendit maître & y mit garniſon. Pendant que Céſar faiſoit ſéjourner ſes troupes auprès de Beſançon, tant pour leur donner du repos, que pour ſe pourvoir de vivres & des autres munitions néceſſaires (1), ſon armée fut ſaiſie d'une terreur panique, occaſionnée par les diſcours des Gaulois, qui fréquentoient le camp. Comme la plûpart d'entr'eux n'étoient

(1) Dans toutes les expéditions de Céſar, on voit que ſa premiere attention eſt de ſe pourvoir de vivres.

pas encore guéris de la frayeur que leur avoient causée les armes des Germains, & la crédulité étant ordinairement compagne de la crainte, ils inspirerent leurs allarmes aux Soldats Romains : ils leur exagererent la force du corps & le courage indomptable de ces barbares. Ils disoient que dans les combats on ne pouvoit soutenir la férocité de leurs regards & la violence de leurs coups, & qu'on ne pouvoit leur résister. La terreur commença par s'emparer des deux légions nouvellement levées, qui, étant moins aguerries, en furent plus susceptibles.

Elle se communiqua ensuite aux autres Soldats; des Centurions elle alla jusqu'aux Tribuns, presque tous les esprits en furent frappés, mais sur-tout ceux des jeunes gens de qualité qui avoient suivi César par amitié ou pour apprendre le métier de la guerre. Comme ils étoient sans expérience, la peur leur grossissoit les objets, plusieurs demanderent la permission de se retirer, sous différens prétextes. D'autres, retenus par la honte, n'osoient demander leur congé, mais la crainte étoit peinte sur leurs visages, ils se tenoient cachés dans leurs tentes où ils déploroient leurs malheurs avec leurs amis. Chacun faisoit son testament. Ceux qui vouloient passer pour moins timides

disoient qu'ils ne craignoient pas l'ennemi, mais la difficulté des chemins, l'immensité des forêts qu'il faudroit traverser pour joindre Arioviste, ou la difficulté de se pourvoir de vivres en pays ennemi. César fut averti de ce désordre par ses principaux Officiers. On lui rapporta même que les Soldats paroissoient disposés à ne pas obéir lorsqu'il ordonneroit de décamper, & qu'ils abandonneroient leurs Enseignes.

Sur cet avis, César assembla un nombreux Conseil de guerre, auquel il admit tous les Officiers de l'armée jusqu'aux derniers Centurions. Il se plaignit vivement de ce qui se passoit dans son camp. » Je voudrois bien sa-» voir, dit-il, de quel droit l'on s'in-» gere de vouloir pénétrer mes vues & » mes desseins : ne savez-vous pas que » sous mon Consulat Arioviste avoit » ardemment desiré, & avoit obtenu, » par ma protection, d'être appellé » Roi, & déclaré ami & allié du peuple » Romain ? L'on décide trop hardi-» ment qu'il abandonnera notre allian-» ce ; pour moi je suis persuadé qu'a-» près avoir examiné murement la » justice & l'équité des propositions » que je lui ai fait faire, il ne rejettera » pas mon amitié ni celle du peuple » Romain. Mais s'il étoit assez insensé » ou assez hardi pour nous faire la guer-

» re, pourquoi déſeſpérez-vous ſitôt
» de votre courage & de mon expérien-
» ce. Du tems de nos peres, Marius
» & ſes Soldats n'ont-ils pas acquis
» beaucoup de gloire par la défaite des
» Cimbres & des Teutons? Les Soldats
» d'Arioviſte ne ſont-ils pas les deſcen-
» dans de ceux dont Marius fit un ſi
» grand carnage? Ne ſont-ce pas ces
» mêmes Germains que les Suiſſes, ſur
» leſquels vous venez de remporter une
» victoire ſi éclatante, ont tant de fois
» vaincus & qu'ils ont repouſſés juſ-
» qu'au-de-la du Rhin, lorſqu'ils ont
» oſé le paſſer pour faire des incurſions
» chez eux? Si c'eſt la victoire qu'Ario-
» viſte a remportée ſur les Gaulois qui
» vous étonne, c'eſt que vous n'êtes
» pas inſtruits que les Gaulois, fatigués
» de la guerre qu'il avoit traînée en lon-
» gueur en ſe tenant renfermé dans des
» marais inacceſſibles, s'étoient diſ-
» perſés, de façon qu'ayant été attaqués
» dans le tems qu'ils étoient diviſés, il
» en étoit aiſément venu à bout, moins
» par la valeur que par la ruſe, & avoit
» plutôt triomphé de l'impatience des
» Gaulois que de leur courage. Croyez-
» vous donc que c'eſt par cette voie
» qu'il triomphera de mon armée? Je
» trouve ceux-là bien arrogans, qui,
» couvrant leur crainte du défaut de
» vivres ou de la difficulté des che-

» mins, déſeſperent de la capacité de
» leur Général, & veulent régler ſa
» conduite. J'aurai ſoin que les vivres
» ne manquent pas. Les Francs-Com-
» tois, ceux d'Autun & leurs alliés
» m'en fourniront abondamment, ſans
» compter que la moiſſon eſt proche
» de ſa maturité. A l'égard des chemins,
» je vous ferai connoître avant deux
» jours qu'ils ne ſont pas impraticables:
» mais, dit-on, les Soldats ne ſeront
» pas obéiſſants & abandonneront leurs
» Enſeignes; ce n'eſt pas ce que je
» crains. Les Généraux, qui ont ſouf-
» fert de pareilles ignominies, ſe les
» étoient attirées. Ils avoient été aban-
» donnés de la fortune à cauſe de leur
» inexpérience & de leur indiſcrétion,
» ou pour avoir aliéné le cœur & l'eſ-
» prit de leurs Soldats par leur avarice
» ou leur dûreté. Pour moi mon in-
» nocence me met à couvert, la fortu-
» ne a aſſez bien ſecondé notre courage
» dans la défaite des Suiſſes, pour n'a-
» voir rien à appréhender de ſon in-
» conſtance. Mon deſſein avoit été de
» reſter encore ici quelques jours,
» mais je décamperai à la quatrieme
» veille de cette nuit, afin de recon-
» noître plus promptement ſi votre
» crainte l'emportera ſur votre devoir.
» S'il arrivoit que quelques-uns de mes
» Soldats ne vouluſſent pas me ſuivre,

„ je ſuis au moins ſûr que ma dixieme „ légion (1) ne m'abandonnera pas, „ & j'en ferai ma cohorte Prétorien- „ ne (2) ". Auſſitôt que ce diſcours eut été répandu parmi les Soldats, toutes leurs craintes furent diſſipées. On vit renaître l'allégreſſe & le deſir d'aller aux ennemis. La dixieme légion députa à Céſar les Tribuns & les Centurions pour le remercier de la bonne opinion qu'il avoit d'elle, & l'aſſurer qu'elle étoit prête à tout ſacrifier pour la gloire & les intérêts de ſon Général. Les autres légions lui firent faire ſatisfaction par leurs Officiers & le firent prier d'être perſuadé qu'elles ſe confioient entierement en ſon courage & en ſa prudence, ſachant bien que leur principal devoir conſiſtoit à recevoir & exécuter ſes ordres ſans vouloir ſe mêler de pénétrer ſes deſſeins. Céſar leur témoigna à tous le contentement qu'il avoit de leurs ſentimens, & après avoir fait reconnoître les chemins par Divitiacus, celui de tous les Gaulois qu'il eſtimoit le plus & auquel il avoit

(1) Céſar affectionnoit particulierement cette dixieme légion, & lui donnoit, en toute occaſion, des marques de l'eſtime qu'il faiſoit de ſon courage & de ſon expérience.

(2) La cohorte Prétorienne étoit une compagnie qu'un Général choiſiſſoit dans ſon armée pour l'accompagner dans les actions d'éclat, & elle lui ſervoit d'une eſpece de garde.

plus de confiance, il partit, comme il en avoit donné l'ordre, à la quatrieme veille de la nuit, & conduisit son armée par des chemins sûrs & découverts, au moyen d'un circuit de quarante mille pas qu'il lui fit faire. Au bout de sept jours d'une marche sans interruption, il apprit qu'il n'étoit éloigné que de quatre mille pas de l'armée ennemie

Soit qu'Arioviste eût fait des réflexions sérieuses sur la victoire que César avoit récemment remportée sur les Suisses, ou qu'il eût considéré la différence qu'il y avoit entre l'armée Romaine & celle des Gaulois qu'il avoit battue, lorsqu'il se vit si près de César, il lui envoya des Ambassadeurs pour lui faire savoir qu'il accepteroit volontiers la conférence qu'il lui avoit demandée, puisqu'il le pouvoit faire sans danger. César y consentit, dans la confiance qu'Arioviste étoit devenu plus raisonnable, puisqu'il recherchoit ce qu'il avoit si hautement méprisé, se flattant que le souvenir des bienfaits qu'Arioviste avoit reçus de lui, & la crainte d'avoir affaire aux Romains l'avoient fait revenir de son arrogance & de son obstination, & il fut convenu qu'on se verroit le cinquieme jour. Pendant cet intervalle, Arioviste fit dire à César qu'il ne se trouveroit à l'entrevue

qu'à condition que les deux Généraux ſeroient eſcortés ſeulement par de la Cavalerie, parcequ'il craignoit qu'on ne lui dreſſât des embuches. Céſar ne voulut pas rompre la conférence pour ſi peu de choſe, mais il ne crut pas devoir confier ſa perſonne à la Cavalerie Gauloiſe, dont il n'étoit pas encore ſûr. Il lui fit mettre pied à terre, & fit monter ſur ſes chevaux les Soldats de ſa dixieme légion, auxquels il avoit une entiere confiance : ce qui fit dire agréablement à un Soldat, que Céſar leur donnoit plus qu'il ne leur avoit promis, puiſqu'au lieu d'en faire ſa cohorte Prétorienne, il en avoit fait des Chevaliers Romains.

Il y avoit, entre les deux camps, une plaine, au milieu de laquelle étoit une éminence aſſez élevée, aſſez ſpacieuſe & dans une égale diſtance des deux armées, ſur laquelle on étoit convenu de ſe rendre. Céſar laiſſa ſa légion environ à deux cens pas de cette éminence, & Arioviſte laiſſa ſa cavalerie dans un pareil éloignement, il avoit encore obtenu que les Généraux reſteroient à cheval, accompagnés chacun de dix perſonnes. Etant arrivés, Céſar parla le premier, » il rappella les bienfaits » qu'Arioviſte avoit reçus du Sénat, » par ſon entremiſe; qu'il avoit été ap- » pellé Roi & Ami du peuple Romain;

» qu'il avoit été comblé de magnifiques
» préſens, & qu'il avoit reçu tous les
» honneurs qu'on ne faiſoit qu'à ceux
» qui avoient rendu de très grands ſer-
» vices à la République. Il lui parla en-
» ſuite de l'ancienneté de l'alliance que
» ceux d'Autun avoient contractée avec
» les Romains ; les honorables décrets
» que le Sénat avoit faits en leur fa-
» veur & qu'ils avoient mérités par tou-
» tes ſortes de ſervices. Il ajouta qu'a-
» vant même qu'ils euſſent fait alliance
» avec le peuple Romain, ils étoient
» le peuple le plus puiſſant & le plus
» reſpecté des Gaules ; que la volonté
» invariable du peuple Romain étoit,
» que non-ſeulement leurs Alliés ne
» ſouffriſſent aucune diminution de leur
» autorité, mais qu'ils augmentaſſent
» toujours en honneurs & en dignités,
» & qu'il ne ſouffriroit pas qu'on pût
» les priver des avantages qu'ils de-
» voient retirer de ſon amitié «. Enſuite il fit à Arioviſte les mêmes demandes qu'il lui avoit déja fait faire par ſes Ambaſſadeurs, ſavoir, qu'il ceſſât de faire la guerre à ceux d'Autun & à leurs Alliés ; qu'il leur rendît leurs ôtages ; que s'il ne pouvoit pas renvoyer dans leur pays les Germains qu'il en avoit fait ſortir, que du moins il eût ſoin d'empêcher que, par la ſuite, d'autres ne paſſaſſent le Rhin.

Arioviste répondit peu de chose aux demandes de César, mais il s'étendit beaucoup sur ses propres louanges. Il dit » que s'il avoit passé le Rhin c'étoit » à la sollicitation des Gaulois ; qu'il » n'avoit quitté son pays que dans l'es- » pérance des grands avantages qu'on » lui avoit promis ; que c'étoient eux » qui lui avoient donné les terres qu'il » possédoit ; qu'il avoit reçu les ôtages » qu'ils lui avoient donnés de bonne » volonté ; qu'il leur faisoit payer le » tribut que les vainqueurs ont droit » d'imposer aux vaincus ; qu'il n'avoit » pas déclaré la guerre aux Gaulois ; » que c'étoient eux qui l'avoient atta- » qué ; que toutes les Nations de la » Gaule s'étoient liguées contre lui, » mais qu'une seule bataille, suivie de » la victoire, les avoit réduites au point » de n'avoir pu se rétablir de leurs per- » tes ; que si elles vouloient encore » éprouver sa valeur, il étoit prêt de » recommencer la guerre ; que l'ami- » tié du peuple Romain devoit lui être » honorable & fructueuse, au lieu de » lui être à charge ; qu'il la refuseroit » si elle ne servoit qu'à soustraire ses » Sujets de son obéissance & le priver » de ses revenus ; que s'il faisoit passer » dans les Gaules des troupes Germai- » nes, c'étoit pour sa sûreté plutôt que » pour attaquer les Gaulois, & qu'il

» étoit entré dans les Gaules avant le
» peuple Romain. Puis, adreſſant la
» parole à Céſar, que me demandez-
» vous? lui dit-il, pourquoi venez-vous
» dans mes Etats? Les Gaules m'appar-
» tiennent, comme la Province Ro-
» maine eſt à vous. S'il ne m'eſt pas per-
» mis d'entrer ſur vos poſſeſſions, vous
» êtes injuſte de venir me troubler dans
» les miennes. Ceux d'Autun, dites-
» vous, ont été déclarés vos amis &
» vos alliés par le Sénat, je ne ſuis pas
» aſſez barbare & aſſez peu inſtruit de
» ce qui ſe paſſe pour ignorer que dans
» la derniere guerre que vous avez eue
» avec les Allobroges, ceux d'Autun
» ne vous ont donné aucun ſecours,
» comme le peuple Romain ne leur en
» a point fourni dans la guerre qu'ils
» ont eue contre moi & les Francs-Com-
» tois. Je dois ſoupçonner que, ſous le
» maſque de l'amitié, vous avez fait
» entrer votre armée dans les Gaules
» pour me détruire. Si vous n'en ſortez
» & ne retirez d'ici vos troupes, au
» lieu de vous regarder comme ami,
» je vous traiterai en ennemi. Je ne
» doute pas que ſi je puis vous vaincre
» & vous ôter la vie, je ferai une ac-
» tion très agréable aux principaux Ro-
» mains, ils m'en ont fait inſtruire par
» leurs envoyés, & je ſuis ſûr d'acqué-
» rir leur amitié par votre perte. Si, au

» contraire, vous voulez vous retirer
» & me laiſſer la libre poſſeſſion de ce
» qui m'appartient dans les Gaules, je
» vous donnerai toutes ſortes de ſe-
» cours, & je vous aiderai à faire les
» conquêtes que vous méditez.

César lui répondit qu'il ne ſe déſiſteroit point de ſon entrepriſe; que la coutume du peuple Romain étoit de ne jamais abandonner des peuples qui s'étoient une fois rendus dignes de ſon alliance; qu'il ne croyoit pas qu'Arioviſte eût plus de droit dans les Gaules que les Romains; que Fabius Maximus ayant vaincu ceux d'Auvergne & de Rouergue dont il avoit triomphé, il n'avoit pas réduit leur pays en Province Romaine, & ne leur avoit impoſé aucun tribut, & qu'enfin il étoit réſolu de faire exécuter les décrets du Sénat, qui avoit ordonné que les Gaulois jouiroient de leur liberté & vivroient ſuivant leurs loix.

Pendant que Céſar parloit on vint l'avertir que la Cavalerie d'Arioviſte avoit quitté ſon poſte, & qu'elle s'avançoit pour attaquer la Cavalerie Romaine, contre laquelle elle jettoit des pierres & lançoit des traits. Céſar rompit bruſquement la conférence, & joignit ſa Cavalerie, à laquelle il défendit de répondre à cette attaque; & quoiqu'il n'eût aucun danger à craindre, étant

accompagné de sa légion choisie, avec laquelle il eût été bien sûr de défaire la Cavalerie d'Arioviste, cependant il ne voulut pas qu'on pût lui imputer d'avoir surpris les ennemis sous prétexte d'une entrevue. Lorsque les Soldats Romains eurent appris avec quelle arrogance Arioviste avoit parlé à leur Général, qu'il lui avoit ordonné de sortir des Gaules, & que sa Cavalerie avoit osé attaquer la Cavalerie Romaine pendant la conférence, l'indignation qu'ils conçurent de cette perfidie augmenta le desir qu'ils avoient de combattre. Deux jours après Arioviste envoya demander à César un autre jour pour le voir & terminer leurs différends, ou de lui envoyer quelqu'un avec qui il pût conférer; mais César ne crut pas devoir déférer à cette demande ni exposer aucun de ses Lieutenans à la perfidie de ce barbare. Il lui envoya seulement Valerius Procillus, Gaulois fort estimé à cause de sa vertu & de sa probité, dont le pere avoit été fait Citoyen Romain pour les services qu'il avoit rendus à la République, & Marius Mettius, autre Gaulois fort connu d'Arioviste, avec lequel il avoit droit d'hospitalité. Mais aussitôt qu'il les apperçut, il leur demanda tout haut, en présence de ses Soldats, ce qu'ils venoient faire dans son camp, & s'ils étoient envoyés pour

épier ſes actions, &, ſans leur donner le tems de répondre, il les fit charger de fers. Le même jour il décampa, & vint ſe poſter à ſix mille pas du camp de Céſar. Le jour d'après il alla ſe camper du côté de la Franche-Comté, dans le deſſein d'arrêter les convois que ceux d'Autun envoyoient à l'armée Romaine. Cependant Céſar faiſoit tous les jours ſortir ſes troupes, rangeoit ſon armée & offroit la bataille à Arioviſte; mais celui-ci tenoit les ſiennes renfermées dans leur camp: il envoyoit ſeulement ſa Cavalerie harceler celle des Romains. Il avoit environ ſix mille Cavaliers, accompagnés chacun d'un Fantaſſin, qu'il avoit choiſi dans les plus robuſtes & les plus adroits de ſon armée. Lorſque les Cavaliers avoient fait leur attaque, s'ils étoient repouſſés, ils rejoignoient leurs Fantaſſins qui les ſoutenoient, & ſi les uns & les autres n'étoient pas les plus forts, ils prenoient tous enſemble la fuite, & ces Fantaſſins étoient ſi agiles que, ſe tenant aux crins des chevaux, ils les égaloient à la courſe. Céſar, voyant qu'Arioviſte ſe tenoit dans ſon camp ſans vouloir deſcendre en bataille, & craignant qu'il ne lui coupât les vivres décampa, & après avoir choiſi une aſſiette propre pour ſon camp, éloignée d'Arioviſte d'environ ſix mille pas, il

y conduisit ses troupes qu'il rangea sur trois lignes de deux légions chacune, dont les deux premieres étoient en bataille pendant que la troisieme étoit occupée à se retrancher. Arioviste envoya environ seize mille hommes avec toute sa Cavalerie, pour empêcher les Romains de travailler à leurs retranchemens, mais César les fit repousser par les deux premieres lignes, sans interrompre le travail de la troisieme, & ses retranchemens étant en état de défense, il présenta le lendemain la bataille à Arioviste qui ne sortit point de son camp. César s'étant informé des prisonniers pourquoi Arioviste refusoit le combat, il apprit que l'usage des Germains étoit de ne donner bataille qu'après avoir consulté les anciennes meres de familles, qui leur servoient de devins & d'augures, & qu'elles avoient prédit qu'Arioviste ne seroit pas victorieux s'il combattoit avant la nouvelle Lune. César prit son parti là-dessus. Dès le lendemain, ayant laissé dans son camp autant de troupes qu'il en falloit pour le garder, il mit son armée en bataille sur trois lignes & s'avança jusqu'au camp des Germains. Alors Arioviste, se voyant forcé de combattre, fit sortir toutes ses troupes & fit fermer la bataille avec ses chariots, sur lesquels étoient les femmes des Germains

qui,

qui, les larmes aux yeux & les cheveux épars, exhortoient les Soldats à faire leur devoir & les conjuroient de ne les pas abandonner à la ſervitude des Romains. Céſar mit ſon Queſteur & ſes principaux Officiers à la tête de chaque légion pour être témoins du courage & de la valeur des Soldats. Il ordonna de commencer l'attaque par l'aîle droite des ennemis qui lui avoit parue la plus foible; &, auſſitôt que le ſignal fut donné, les Romains s'avancerent avec beaucoup de réſolution pour attaquer les Germains. Ceux-ci, de leur côté, ſe préſenterent avec tant de hardieſſe & de célérité, & joignirent les Romains de ſi près, qu'ils ne leur donnerent pas le tems de lancer leurs javelots, en ſorte qu'ils furent obligés de les laiſſer, pour ſe ſervir de leurs épées. Les Germains, ſuivant leur coutume, formerent un bataillon carré & ſoutinrent courageuſement l'attaque des Romains; &, après s'être battus long-tems, l'aîle gauche des Germains fut repouſſée pendant que leur aîle droite preſſoit vivement l'aîle gauche des Romains. Céſar, s'en étant apperçu, ordonna au jeune Craſſus, qui commandoit la Cavalerie, & qui n'étoit pas engagé dans la mêlée, de ſe mettre à la tête de la troiſieme ligne & de la mener aux ennemis. Les Germains ne ſoutinrent pas long-tems cette atta-

que, tout fut mis en déroute, & ils ne rallentirent leur fuite que lorſqu'ils eurent gagné les bords du Rhin. Il ne s'en ſauva que fort peu, ſoit à la nage ou dans des bateaux. Arioviſte eût été pris s'il n'eût pas trouvé une nacelle attachée au rivage. Tous ceux qui ne purent paſſer furent tués ou faits priſonniers par la Cavalerie qui avoit été détachée à la pourſuite des fuyards. Les deux femmes d'Arioviſte, l'une Sueve de Nation, qu'il avoit amenée de ſon pays, & l'autre, Bavaroiſe, ſœur du Roi Vocion, qu'il avoit épouſée en Gaule, périrent dans la fuite, & de deux filles qu'il avoit, l'une fut tuée & l'autre faite priſonniere. La joie que Céſar reſſentit de ſa victoire fut encore augmentée par le plaiſir de ſauver la vie à Valerius Procillus ſon Hôte (1) & ſon ami, le plus honnête homme de la Gaule Narbonnoiſe : on lui ramena auſſi M. Mettius. Le bruit de cette victoire, ayant été porté au-de-là du Rhin, fit deux effets différents, il répandit la terreur parmi les Sueves, qui s'aſſembloient déja ſur ſes bords,

(1) Tout le monde ſait que le mot Hôte, qui eſt un terme bas dans notre Langue, a une ſignification noble dans la Langue latine. Procillus avoit acquis ſa qualité d'Hôte de Céſar pour l'avoir logé dans ſa maiſon, & s'il avoit été à Rome pour ſes affaires, il avoit une eſpece de droit de loger dans la maiſon de Céſar

& ſe diſpoſoient à le paſſer, & ranima le courage des Ubiens, leurs voiſins & leurs ennemis, qui, voyant que les Sueves ſe retiroient en déſordre, les attaquerent & en firent un grand carnage. Céſar, ayant terminé deux guerres ſi importantes dans une ſeule campagne, envoya ſes troupes en quartier dans la Franche-Comté, quoique la ſaiſon ne fût pas encore fort avancée; il en donna le commandement à Labienus, & enſuite il ſe rendit dans la Lombardie, qui faiſoit partie de ſon Gouvernement, pour y paſſer l'hiver, lever de nouvelles troupes, & donner ordre aux affaires de cette Province.



LIVRE TROISIEME.

An de Rome 696.
De Cesar 49.
Coss.
Lentulus Spenthor.
Metellus Nepos.

PENDANT que César paſſoit ſon quartier d'hiver en Lombardie, il apprit, par le bruit public & par les lettres de Labienus ſon Lieutenant, qu'il y avoit eu, pendant ſon abſence, une grande fermentation dans les eſprits des Gaulois ; qu'il ſe faiſoit de grands mouvemens chez ceux de la Gaule Belgique. C'étoit, comme on l'a dit, la troiſieme partie des Gaules. Les différens peuples qui la compoſoient, avoient fait des alliances entr'eux : ils s'étoient mutuellement donné des ôtages, & ils aſſembloient des troupes. Tous ces mouvemens étoient cauſés par les différentes vues de ceux qui avoient le plus d'autorité dans les Villes capitales de chaque Province. Les uns craignoient que les Romains, après avoir aſſujetti les deux autres parties de la Gaule (1), ne vouluſſent auſſi les ſubjuguer ; d'autres étoient portés à la guerre par leur caractere léger, changeant & amateur de la nouveauté ; d'autres enfin, qui cherchoient à s'emparer du Gouvernement de leur pays & à ſe rendre les

(1) L'Aquitaine & la Celtique.

maîtres, craignoient de n'y pouvoir réussir si les Romains devenoient trop puissans. César, excité par ces bruits, leva, dans la Lombardie, deux nouvelles légions, & au commencement du Printems, les envoya dans les Gaules sous la conduite de Q. Pedius son Lieutenant, & il joignit lui-même son armée aussitôt qu'il y eut des fourages dans la campagne. Il apprit que déja les Belges avoient assemblé leurs troupes, & que leur armée étoit au rendez-vous. Il résolut de les aller chercher sans perdre de tems, & en quinze jours de marche il se rendit sur les frontieres des Belges. Comme il étoit arrivé contre l'attente de tout le monde, ceux de la Province de Rheims (1), qui sont les plus voisins des Belges, lui députerent Iccius & Athenobrigius, les deux premiers Citoyens de leur Ville, pour le prier de les prendre sous sa protection & sous celle du peuple Romain, & lui représenter qu'ils n'avoient aucune part à la révolte des Belges, qu'ils ne s'étoient point alliés avec eux, qu'ils étoient prêts à lui donner des ôtages, à le recevoir dans leurs Villes, à lui fournir de vivres & à lui obéir en tout ce qu'il leur commanderoit. Ils lui ap-

(1) Cette Nation fut toujours très attachée à César, & elle ne prit jamais de parti dans les guerres qu'il eut à soutenir dans les Gaules.

prirent que tous les autres Belges étoient en armes ; qu'ils avoient fait passer le Rhin à un corps de Germains pour se joindre à eux ; qu'ils avoient forcé d'entrer dans leur ligue ceux de Soissons amis & alliés de ceux de Rheims qui vivoient sous les mêmes loix & avoient les mêmes Magistrats. César s'étant informé plus exactement quels étoient les peuples qui s'étoient ligués ensemble, quelle étoit la puissance de leurs Villes, & quelle quantité de troupes chacune avoit fournie, il apprit que les Belges descendoient d'anciens Germains, qui, ayant passé le Rhin, s'étoient établis dans cette contrée, attirés par la fertilité de la terre dont ils avoient chassé les anciens habitans ; qu'ils étoient les seuls de la Gaule qui eussent empêché les Cimbres & les Teutons de pénétrer dans leur pays ; que ceux de Beauvais (1) surpassoient tous les autres Belges en courage, en autorité, en puissance, & par le nombre des Soldats ; qu'ils en pouvoient armer cent mille ; qu'ils avoient demandé le commandement de toute l'armée, & offert de fournir soixante mille hommes choisis ; mais que les Belges, d'un commun consentement, avoient déféré le commande-

(1) Les Parisiens étoient alliés & faisoient partie de ceux de Bauvais.

ment à Galba, Roi de Soiſſons, à cauſe de la réputation de ſageſſe, de juſtice & de prudence qu'il s'étoit acquiſe; qu'il commandoit à douze Villes & avoit promis de fournir cinquante mille hommes; que ceux de Cambrai en avoient promis un pareil nombre, ceux d'Arras quinze mille, ceux de Calais & du Vermandois autant, ceux de Namur vingt-neuf mille, & qu'il pouvoit y avoir environ quarante mille Germains. Céſar, après avoir reçu favorablement ceux de Rheims, ſe fit donner pour ôtages les enfans des principaux d'entre eux. Enſuite il dit à Divitiacus, dont nous avons déja parlé, qui étoit le premier & le plus puiſſant de la République d'Autun, qu'il étoit de grande importance pour ſa patrie & pour le peuple Romain, d'empêcher qu'il ne fût obligé de combattre ſeul contre une ſi grande multitude d'ennemis; que, pour cet effet, il étoit néceſſaire, pour faire diverſion, de faire entrer les troupes de ceux d'Autun ſur les terres de ceux de Beauvais, & d'y faire le ravage. Dans le même tems Céſar apprit, par ſes Coureurs, que les Belges étoient en marche en corps d'armée, & venoient au-devant de lui; il fit promptement paſſer la riviere d'Aiſne à ſon armée, & campa ſur le bord. Comme il y avoit un pont ſur

cette riviere, César fit élever un Fort sur la rive opposée à son camp, & y mit, pour le garder, un détachement de six cohortes sous les ordres de Titurius Sabinus, l'un de ses Lieutenans. Le camp de César étoit éloigné d'environ huit mille pas d'une Ville appellée Bibrax (1), appartenante à ceux de Rheims. Les Belges s'en étant approchés, crurent la pouvoir emporter d'emblée, & l'attaquerent avec toutes leurs forces. Leur usage étoit d'entourer une Ville avec toutes leurs troupes, & de lancer en même tems, contre ceux qui défendoient les murs, une prodigieuse quantité de dards & de pierres, & lorsqu'ils avoient forcé les assiégés de se retirer, ils montoient rapidement à l'assaut, couverts de leurs boucliers, & s'efforçoient de briser les portes & de saper les murs : ce qu'ils faisoient aisément, parcequ'il étoit difficile de résister à une si grande multitude d'assiégeans. Cependant ceux de la Ville se défendirent jusqu'à la nuit avec tant de courage, que les Belges furent obligés de se retirer. Iccius commandoit dans la Ville; c'étoit un des principaux Citoyens de la République de Rheims par sa noblesse & par l'autorité que ses grandes qualités lui avoient acquise, &

(1) On croit que c'est Fismes en Champagne, dans le Diocèse de Rheims.

c'étoit lui qui avoit été député à César pour faire la paix. Il envoya en diligence avertir César que s'il ne lui donnoit un prompt secours, il ne pourroit pas soutenir une seconde attaque. César fit partir, au milieu de la nuit, sous la conduite de ceux qui étoient venus de la part d'Iccius, sa Cavalerie Numide, ses archers de Crete & ses Frondeurs des Isles Baléares; ce secours augmenta le courage des assiégés, & ôta aux ennemis l'espérance de prendre la Ville. Les Belges, irrités d'avoir manqué leur entreprise, se répandirent sur les terres de ceux de Rheims, brûlerent les Villages, ravagerent tous le pays & vinrent ensuite se camper à deux mille pas du camp des Romains.

César avoit pris le parti de ne pas combattre, tant à cause de la prodigieuse multitude d'ennemis, que pour la haute opinion que l'on avoit de leur courage; il se contentoit seulement, pour éprouver celui de ses Soldats, & les accoutumer à la maniere de combattre des Gaulois, de faire escarmoucher tous les jours sa Cavalerie mêlée d'Infanterie, &, lorsqu'il vit que ses Soldats n'étoient pas inférieurs aux Gaulois, il résolut de les combattre à la premiere occasion qui se présenteroit. Il étoit campé sur une colline assez élevée qui s'abaissoit en pente douce, &

qui contenoit un terrein ſuffiſant pour ranger ſon armée en bataille. Il fit tirer, de chaque côté de cette colline, un foſſé d'environ ſix cens pas de long, &, à la tête de chaque foſſé, il fit conſtruire un grand Fort, garni de machines propres à lancer des traits, afin d'empêcher les Belges, dont les troupes étoient beaucoup plus nombreuſes que les ſiennes, de les venir prendre en flanc pendant le combat, & enſuite, ayant laiſſé dans ſon camp ſes deux nouvelles légions pour le défendre en cas d'attaque, il rangea les ſix autres en bataille ſur le penchant de la colline.

César, voyant que les Belges, quoique les plus forts, n'oſoient venir l'attaquer, parcequ'il y avoit, entre les deux armées, un marais dont le paſſage étoit difficile, ſe contenta d'envoyer eſcarmoucher ſa Cavalerie : elle eut tout l'avantage, & il fit rentrer ſes légions dans leur camp. D'autre part, les Belges, voyant qu'ils ne pouvoient s'expoſer ſans perte au combat, attendu la poſition avantageuſe de Céſar, ſe retirerent vers la Riviere d'Aiſne, qui ſervoit de retranchement à leur camp. Ils firent tous leurs efforts pour la paſſer à des gués qu'ils avoient trouvés, dans le deſſein d'attaquer le Fort que Céſar avoit fait élever ſur le pont, de s'en rendre maîtres, &d'arrêter les convois

qu'il tiroit du pays de Rheims. César, en ayant été averti par Sabinus, qui commandoit dans le Fort, fit passer aussitôt sa Cavalerie, ses Numides, ses Frondeurs & ses Archers qui attaquerent les Belges dans l'instant de leur passage. Ceux-ci se battirent avec beaucoup de courage, mais ils en furent enfin repoussés, & ceux qui étoient déja passés, ayant été enveloppés par la Cavalerie, furent tous tués ou pris.

Les Belges, rebutés de n'avoir pu prendre la Ville de Bibrax, ni passer la riviere, désespérant d'attirer les Romains en un lieu désavantageux, & commençant à manquer de vivres, assemblerent leur Conseil, dans lequel il fut décidé que chacun se retireroit chez soi; que l'on feroit plus facilement la guerre sur son propre terrein, & que l'on auroit plus de facilité à se pourvoir de vivres, qui commençoient à manquer à une si grande armée. Mais ce qui les détermina plus fortement à prendre ce parti, c'est qu'on ne put engager ceux de Beauvais, dont les troupes étoient les plus nombreuses, de demeurer à l'armée, parceque celles de la République d'Autun, conduites par Divitiacus, ravageoient tout leur pays. A-peine la résolution avoit été prise, que les Belges leverent leur camp à la seconde veille de la nuit, avec beau-

coup de bruit & de tumulte, ſans en attendre le commandement & ſans garder aucun ordre; chacun prenoit le chemin qu'il croyoit le plus court pour arriver chez ſoi plus promptement, en ſorte que leur départ reſſembloit à une véritable fuite. Céſar en fut auſſitôt averti par ſes Coureurs, &, d'abord ne ſachant pas la cauſe de leur retraite & craignant quelque ſurpriſe, il retint ſes troupes dans les retranchemens. Mais, au point du jour, ayant été inſtruit de la vérité, il envoya toute ſa Cavalerie commandée par Pedius & Coſta ſes Lieutenans, pour rallentir la marche des Gaulois, & la fit ſuivre par trois légions ſous la conduite de Labienus. Ils eurent bientôt atteint & mis en fuite l'arriere-garde & la pourſuivirent avec tant de vigueur, qu'ils l'obligerent de ſe jetter dans le gros de l'armée; elle ſoutint d'abord avec beaucoup de courage l'attaque des Romains, mais, n'étant pas ſoutenue par ceux qui avoient pris les devans, qui n'étoient retenus ni par la néceſſité de ſe défendre, ni par les ordres de leurs Chefs, tout prit la fuite, en ſorte que, ſans aucun danger, les Romains les pourſuivirent juſques à la fin du jour, en firent un grand carnage, & ſe rendirent au camp chargés de butin.

Une défaite ſi conſidérable, arrivée

ſans perte de la part des Romains, fait connoître la différence de ces deux armées. Celle des Gaulois étoit composée de divers peuples qui avoient chacun leur intérêt particulier; qui ſe conduiſoient ſans ſubordination, ſans prudence & ſans avoir donné ordre aux vivres, de maniere qu'une armée ſi nombreuſe ne pouvoit manquer d'être affamée en peu de tems.

Il falloit que celui qui la conduiſoit eût bien peu de pouvoir ou de prévoyance, puiſqu'il n'avoit pas ſeulement penſé à la faire ſubſiſter, & qu'il ne pût empêcher ceux de Beauvais, au nombre de ſoixante mille hommes, de ſe retirer. Dans l'armée de Céſar, au contraire, tout marchoit d'un pas égal, tout obéiſſoit exactement aux ordres d'un Général, qui avoit pour premier principe de pourvoir ſon armée de vivres & de munitions, qui ſavoit ſe retrancher avantageuſement devant un ennemi beaucoup plus fort que lui, & qui attendoit que la fortune ou l'inexpérience des Gaulois, ſecondant ſa prudence & ſa valeur, lui offriſſent quelqu'occaſion favorable de triompher.

Céſar étoit homme à profiter avantageuſement de ſa victoire, auſſi dès le lendemain, ſans donner le tems à ſes ennemis de ſe reconnoître, il conduiſit ſon armée ſur les terres de ceux de

Soissons, & après une assez longue marche, il se présenta devant leur Ville capitale. Il crut pouvoir l'emporter d'emblée, parcequ'on lui avoit rapporté qu'elle étoit sans garnison, & qu'il y avoit peu de gens pour la défendre. Il fut arrêté par la hauteur des murs & la profondeur des fossés, & fut obligé de l'assiéger dans les formes; d'ailleurs une partie des habitans de cette Ville, qui s'étoit sauvée de la défaite, y étoit entrée pendant la nuit, résolue de se défendre: mais César ayant fait ses approches & dressé ses batteries, les assiégés, étonnés de la grandeur des ouvrages qui leur sont inconnus, de la promptitude avec laquelle les tours, les mantelets & les autres machines des Romains sont élevées, offrent de se rendre, &, à la priere de ceux de Rheims, César les reçoit à composition, il leur pardonne après leur avoit fait donner des ôtages, &, entr'autres, les enfans de leur Roi.

Ensuite César conduisit son armée sur les terres de ceux de Beauvais, résolu de les assiéger dans leur Ville où ils avoient retiré tous leurs meilleurs effets. Il n'en étoit éloigné que de cinq mille pas, lorsque les habitans lui députerent les principaux d'entr'eux pour lui dire qu'ils étoient prêts de se rendre, & le conjurer de leur donner la paix:

il les renvoya ſans leur donner de réponſe ; il s'approcha de la Ville & ordonna à ſes troupes de ſe retrancher. Il trouva ſur les murs les femmes & les enfans tout éplorés , qui lui crioient miſéricorde. Divitiacus , qui , depuis la retraite des Belges , s'étoit rendu auprès de Céſar , intercéda pour les aſſiégés. Il lui repréſenta que ceux de Beauvais avoient été de tout tems amis & alliés de ceux d'Autun ; que c'étoit à la ſollicitation de quelques-uns des principaux habitans , qu'ils avoient déclaré la guerre à Céſar , en leur faiſant accroire que les Romains vouloient les réduire ſous la ſervitude ; mais que les auteurs de cette guerre , voyant dans quels malheurs ils avoient entraîné leurs Concitoyens , avoient pris la fuite & s'étoient retirés en Angleterre ; il ſupplia Céſar de traiter ces habitans avec ſa clémence & ſa douceur ordinaires , & lui dit que s'il leur accordoit cette grace , il augmenteroit l'autorité de ceux d'Autun auprès des autres Nations de la Gaule Belgique , & feroit connoître quelle conſidération il avoit pour ceux qui s'attachoient à lui. Céſar leur pardonna à la ſollicitation de Divitiacus , & pour faire plaiſir à ceux d'Autun. Mais , comme c'étoit la plus grande Ville , la plus peuplée , & celle qui avoit plus d'autorité parmi les Bel-

ges, il en exigea six cens ôtages & se fit livrer toutes les armes. Ceux d'Amiens, voyant les Romains, victorieux de toutes parts, si près de leurs frontieres, n'oserent se mettre en défense, & se rendirent dès que César parut.

Après ces expéditions, il résolut de marcher contre les Nerviens (1). S'étant informé des mœurs de cette Nation, il apprit que c'étoient des hommes belliqueux & sauvages, qui ne souffroient pas que les Marchands étrangers vinssent trafiquer chez eux, ni qu'on leur apportât du vin & les autres choses qui ne servent qu'à amollir le courage; qu'il blâmoient & accusoient les autres Belges de s'être soumis aux Romains, & d'avoir abandonné la vertu de leurs ancêtres; qu'ils étoient résolus de n'envoyer aucuns Ambassadeurs, & de n'accepter aucunes conditions de paix.

César, après avoir séjourné trois jours sur leurs frontieres, fut instruit, par les prisonniers, qu'il étoit éloigné d'environ dix mille pas du fleuve de la Sambre, au-delà duquel les Nerviens s'étoient campés & attendoient l'armée Romaine; qu'ils avoient été joints par ceux d'Arras & de Vermandois, auxquels ils avoient persuadé de tenter la

(1) On croit que ce sont les peuples des environs de Cambrai.

même fortune ; qu'ils attendoient encore la jonction de ceux de Namur, & qu'ils avoient renfermé leurs vieillards, leurs femmes & leurs enfans dans des marais inacceſſibles. Sur ces nouvelles Céſar s'approcha de la Sambre, & envoya ſes Coureurs & ſes principaux Centurions choiſir un lieu propre pour aſſeoir ſon camp. Comme il y avoit, dans ſon armée, pluſieurs Gaulois, il y en eut quelques-uns (comme on l'apprit enſuite par le rapport des priſonniers) qui, ayant examiné l'ordre que Céſar obſervoit dans ſa marche, ſe retirerent pendant la nuit, & allerent inſtruire les Nerviens que les légions, chacune ſuivie de ſes bagages, marchoient ſéparées les unes des autres ; qu'il ne ſeroit pas difficile d'attaquer la premiere lorſqu'elle arriveroit ; qu'on la déferoit aiſément, parcequ'elle ne pourroit être ſecourue par les autres qui ſeroient trop éloignées, & que, par ce moyen, on viendroit aiſément à bout du reſte. Ce conſeil paroiſſoit d'autant plus plauſible, que le pays étoit tout entrecouppé de haies vives. Les Nerviens, dont toutes les forces conſiſtoient en Infanterie, s'étoient attachés, de toute ancienneté, à rendre ces haies extrêmement fortes & épaiſſes, pour ſe défendre plus aiſément contre la Cavalerie : ce qui rendoit encore la

marche de l'armée Romaine plus difficile, & en interrompoit l'ordre.

Le lieu que César avoit choisi pour camper, étoit une colline dont la pente douce descendoit jusque sur le bord de la Sambre. De l'autre côté de cette riviere étoit une autre colline à peu-près égale, dont la partie inférieure étoit toute découverte, mais dont le sommet étoit couvert d'un bois si épais que la vue n'y pouvoit pénétrer. Les Nerviens y avoient caché leurs troupes. On appercevoit seulement quelques pelotons de Cavalerie sur les bords de la riviere, qui étoit facile à passer en cet endroit, n'ayant pas trois pieds de profondeur. César, ayant envoyé devant sa Cavalerie, suivoit avec ses légions, mais il avoit changé l'ordre de sa marche, qui étoit différent de celui que les transfuges avoient indiqué aux Nerviens; car, se voyant proche de l'ennemi, il avoit rassemblé six légions en un Corps, les bagages venoient ensuite, escortés par deux nouvelles légions qui fermoient la marche. En arrivant, il fit passer la riviere à sa Cavalerie, accompagnée des gens de traits. Ils attaquerent celle des ennemis, qui, à mesure qu'elle étoit pressée, lâchoit pied, se retiroit dans les bois & revenoit ensuite à la charge. Les Romains en venoient aisément à bout, mais ils

n'osoient la poursuivre plus loin que le terrein découvert, de peur de quelque embuscade cachée dans les bois. Cependant les six légions de César arriverent & commencerent à fortifier leur camp, mais lorsque les Nerviens, qui étoient cachés dans les bois, apperçurent les premiers bagages, ce qui étoit le signal dont ils étoient convenus pour l'attaque, ils sortirent des bois, tomberent sur la Cavalerie Romaine, la mirent en fuite, passerent la riviere, franchirent ses bords avec une promptitude incroyable, monterent la colline où les Romains se retranchoient, & les attaquerent hardiment de toutes parts. César se trouva fort embarrassé. Il falloit lever l'étendart pour donner le signal du combat, retirer les Soldats du travail, faire revenir ceux qui s'étoient écartés pour aller chercher du bois, ranger les troupes en bataille, tout cela ne se pouvoit faire dans la confusion où l'on étoit, ayant déja les ennemis sur les bras; mais deux choses remédierent à ces difficultés. Les Soldats, instruits & aguerris par les précédens combats, n'avoient pas besoin qu'on leur indiquât ce qu'ils avoient à faire, ils se rangeoient eux-mêmes. D'ailleurs, César avoit défendu, aux Commandans de chaque légion, de se retirer avant que le camp fût entiere-

ment fortifié ; ne pouvant recevoir ſes ordres, ils agiſſoient ſuivant ce que la prudence ou la conjoncture préſente pouvoit leur preſcrire. Céſar, après avoir pourvu au plus preſſé, courut exhorter ſes Soldats. Il rencontra la dixieme légion, à laquelle il ne dit autre choſe, ſinon de ſe ſouvenir de ſon ancienne vertu, & de ſoutenir, avec ſon courage ordinaire, l'attaque des ennemis ; &, comme elle étoit à la portée du javelot, il lui donna le ſignal du combat. Enſuite, ayant tourné d'un autre côté pour encourager ſes Soldats, il trouva qu'ils étoient déja aux mains. Les ennemis avoient fait ſi bruſquement leur attaque, que les Romains avoient à-peine eu le tems de prendre leurs caſques & d'ôter les couvertures de leurs boucliers (1). A meſure qu'ils arrivoient du travail, ils ſe rangeoient ſous les premiers étendarts qu'ils rencontroient, de peur de perdre le tems du combat à chercher leurs Enſeignes. L'armée fut rangée, plutôt ſuivant la néceſſité du tems, la pente de la montagne & la nature du lieu où elle ſe trouva, que ſelon les regles de l'art militaire. Les légions ſéparées, combat-

(1) Les Romains avoient un très grand ſoin de leurs armes : hors du combat, leurs caſques & leurs boucliers étoient couverts pour empêcher la pluie de les gâter.

toient en plusieurs endroits. La quantité de haies qui coupoient le terrein, & leur épaisseur empêchoient de voir ce qui se passoit, d'envoyer du secours à ceux qui pouvoient en avoir besoin, & de donner les ordres nécessaires. Ces différens obstacles produisirent aussi différens évenemens. Les Soldats de la neuvieme & de la dixieme légion, qui s'étoient trouvés à l'aîle gauche commandés par Labienus, attaquerent ceux d'Arras qu'ils avoient en tête; & comme ceux-ci étoient fatigués & hors d'haleine d'avoir monté la colline, & de la longue course qu'ils avoient faite, ils furent bientôt mis en fuite. Labienus les poursuivit jusqu'au fleuve, le passa avec eux & les mena toujours battant jusques à leur camp, où ceux qui le gardoient, ayant l'avantage du terrein, recommancerent le combat, mais, n'étant pas en assez grand nombre pour résister long-tems, Labienus acheva de les défaire, força leur camp & s'en empara. Ceux de Vermandois, qui avoient attaqué la huitieme & la onzieme légion dans un lieu désavantageux, furent aussi mis en fuite. Mais ces quatre légions, s'étant trop emportées à la poursuite des fuyards, avoient laissé la tête & le côté gauche du camp sans défense. Il ne restoit plus, du côté droit, que la septieme & la douzieme légion

pour le défendre. Ceux de Cambrai, ſous la conduite de Boduognatus, les attaquerent avec beaucoup d'ordre & de courage. Comme ils étoient en très grand nombre, une partie prit les deux légions en tête & en flanc, & l'autre courut s'emparer du camp. En même tems la Cavalerie Romaine & l'Infanterie légere, qui avoient été miſes en fuite lors du premier choc, ayant voulu regagner le camp, & trouvant que les ennemis en étoient les maîtres, prirent de nouveau la fuite, & furent ſuivies par les Valets de l'armée, qui étoient ſortis dans l'eſpérance du pillage. La Cavalerie de Treves, qui étoit la meilleure de toutes les Gaules, & qui avoit été envoyée au ſervice de Céſar, voyant le camp plein d'ennemis, ſes deux légions extrêmement preſſées, ſa Cavalerie & ſes troupes légeres qui fuyoient de toutes parts, crut que l'armée étoit entierement défaite, elle s'en retourna, & porta, dans ſon pays, la nouvelle que les Romains avoient été mis en déroute, & que leur camp avoit été pillé.

Pendant ce tems-là, Céſar, après avoir donné ſes ordres à l'aîle gauche, s'étoit porté ſur la droite, où il trouva la douzieme légion ſi vivement preſſée par ceux de Cambrai, qu'elle avoit réuni ſes drapeaux dans le centre pour les

défendre. Les Soldats étoient tellement ſerrés, qu'ils ſe nuiſoient les uns aux autres, tous les Centurions de la quatrieme cohorte avoient été tués, l'Etendart étoit pris, le porte Enſeigne étoit mort, la plus grande partie des Centurions des autres cohortes étoient tués ou bleſſés, le premier Capitaine Sextus Baculus, percé de coups, pouvoit à peine ſe ſoutenir, & le reſte des Soldats étoit prêt à prendre la fuite. Céſar, les voyant en cette extrêmité, & n'ayant aucun corps de réſerve pour fournir du ſecours, arrache le bouclier du premier Soldat qu'il rencontre, parcequ'il n'avoit pas apporté le ſien. Sans s'étonner, il ſe jette au premier rang, y fait apporter les Enſeignes, appelle les Centurions par leurs noms, exhorte les Soldats, fait élargir les rangs pour leur donner plus de facilité de lancer leurs javelots, & ſe ſervir de leurs épées. Sa préſence & ſes ordres ranimerent le courage du Soldat, chacun veut faire voir ſa valeur aux yeux de ſon Général. Céſar, voyant le combat rétabli en cet endroit, court à la ſeptieme légion qui combattoit à quelque diſtance de la douzieme, & qui étoit fort preſſée. Il ordonne aux Tribuns de la faire joindre, en ſorte que les Soldats des deux légions puiſſent ſe porter mutuellement du ſecours, alors

ne craignant plus d'être enveloppés ; ils se battent avec une nouvelle ardeur. Dans le même tems, les deux légions, qui avoient escorté le bagage, ayant appris que l'on étoit aux mains, doublerent le pas, & furent apperçues par les ennemis sur le haut de la montagne. Labienus, qui, du camp ennemi dont il s'étoit emparé, avoit vu ce qui se passoit, envoya aussitôt la dixieme légion au secours de César. Elle apprit en chemin, par la fuite de la Cavalerie & des Valets, le danger dans lequel se trouvoient le camp, les légions & leur Général ; elle accourut en diligence, & sa présence, apporta un si grand changement que ceux d'entre les Romains qui étoient blessés, se relevant & s'appuyant sur leurs boucliers, rentroient en lice. La Cavalerie, voulant réparer la honte de sa fuite, combattoit aussi de toutes parts. Cependant, quoique la victoire commençât à pancher du côté des Romains, personne ne fuyoit encore du côté des Gaulois : ils combattoient, dans cette extrêmité, avec tant de courage, qu'aussitôt qu'un Soldat étoit tué un autre prenoit sa place, mais ils furent enfin forcés de lâcher pied & de prendre la fuite. César ne peut s'empêcher d'admirer le courage de ces braves gens. Ils avoient, dit-il, osé passer un fleuve très large, franchir

des

des rives escarpées, & grimper sur une montagne pour combattre en un lieu désavantageux, où ils furent sur le point de défaire son armée & de piller son camp.

Cette action fut la plus périlleuse de toutes celles que les Romains eurent à soutenir dans les Gaules, & ils eurent l'obligation de cette victoire à leur courage, à leur expérience en l'art militaire, à la prudence & à la valeur de César, qui, seul, rétablit le combat.

La Nation des Nerviens fut presque détruite par cette victoire. Les vieillards, qui avoient été renfermés dans des marais inaccessibles avec les femmes & les enfans, ne voyant plus d'obstacles pour les vainqueurs, ni de ressources pour les vaincus, envoyerent des Députés à César pour le supplier de conserver ce qui restoit de leur Nation. Afin d'exciter sa miséricorde, & de lui faire connoître la grandeur de leurs pertes, ils lui dirent que de six cens Sénateurs, ils étoient réduits à trois cens, & que de soixante mille combattans, il s'en étoit à-peine sauvé cinq mille de la bataille. César les traita avec sa clémence ordinaire, leur ordonna d'aller habiter leurs Villes, & défendit à leurs voisins de leur faire aucun tort, ni de profiter de leur malheur.

Ceux de Namur s'étoient assemblés

pour se joindre aux Nerviens & leur donner du secours, mais, ayant appris cette victoire, ils se retirerent en leur pays. Cependant ils ne furent point effrayés d'une défaite si considérable. Ils abandonnerent leurs Villes & leurs Châteaux, & se retirerent avec leurs effets les plus précieux & leurs meilleures troupes, dans leur Capitale, extrêmement fortifiée par l'art & par la nature. Elle étoit environnée de tous côtés par des rochers escarpés & inaccessibles, à l'exception d'un chemin en pente douce, d'environ deux cens pas de large, qu'ils avoient fortifié d'un double mur extrêmement haut. Cette Nation descendoit des Cimbres & des Teutons, qui, ayant quitté leur pays dans le dessein de pénétrer jusqu'en Italie, avoient laissé un corps de six mille hommes en deça du Rhin pour garder les bagages qu'ils n'avoient pu emporter; mais l'armée de ces deux Nations ayant été entierement défaite par les Romains sous la conduite de Marius, ceux qui étoient restés sur les bords du Rhin, après avoir eu de continuelles guerres avec leurs voisins, en avoient obtenu cette Ville & les environs pour leur habitation, où ils s'étoient extrêmement multipliés.

César, ayant résolu de se rendre maître de cette Place, y conduisit son

armée, & en forma le siége. A son approche les assiégés faisoient de fréquentes sorties, ils étoient tous les jours aux mains avec les assiégeans, mais ils furent bientôt renfermés dans la Ville par une circonvallation de douze pieds de profondeur & de quinze mille pas de circuit, fortifiée d'un grand nombre de Tours & de Châteaux. Lorsqu'ils virent les mantelets dressés, les plates-formes élevées, & que l'on construisoit dans l'éloignement une Tour de bois d'une hauteur & d'une grosseur considérables, ils se mocquerent des Romains, & leur demanderent par dérision dans quel lieu ils vouloient conduire cette machine, quelles forces ils emploieroient, de quelles mains prétendoient se servir de petits hommes comme eux, pour conduire sous leurs murs une masse si lourde & si énorme? mais, ayant vu marcher cette Tour & s'approcher de leurs remparts toute chargée de Soldats armés, étonnés d'un ouvrage si extraordinaire, ils envoyerent à César des Ambassadeurs pour lui demander la paix, & lui dire qu'ils ne croyoient pas que les Romains, sans une assistance particuliere des Dieux, pussent remuer une si lourde masse avec tant de promptitude & de facilité; qu'ils étoient prêts de se rendre à lui; qu'ils ne lui demandoient qu'une seule grace,

s'il vouloit uſer avec eux de la clémence & de la douceur avec laquelle il avoit traité les autres peuples, qui étoit de ne les pas dépouiller de leurs armes ; que tous leurs voiſins, envieux de leur courage, étoient leurs ennemis déclarés, & qu'ils ne pourroient plus ſe défendre contre eux s'ils étoient déſarmés ; qu'ils aimoient mieux tout ſouffrir de la part des Romains, que de ſe voir expoſés à mourir ſous le joug de ceux auxquels ils avoient coutume de commander. Céſar leur répondit que quoiqu'ils n'euſſent pas mérité qu'il les traitât avec ſa modération ordinaire, cependant il vouloit bien conſerver leur Ville ; que s'ils s'étoient rendus avant d'avoir ſouffert l'approche de ſes machines, il les auroit traités comme les autres, mais qu'il n'y avoit point de capitulation à eſpérer ſans rendre toutes leurs armes ; qu'il feroit pour eux ce qu'il avoit fait pour les Nerviens ; qu'il défendroit à leurs voiſins de faire aucune inſulte à une Nation qui s'étoit miſe ſous la protection du peuple Romain. Ces envoyés ayant rapporté cette réponſe aux Magiſtrats, ils firent dire à Céſar qu'ils étoient prêts à lui obéir ; ils jetterent, du haut des murs, dans un foſſé qui étoit devant la Ville, une ſi prodigieuſe quantité de toutes ſortes d'armes, qu'il s'en falloit peu que les

monceaux n'égalaſſent la hauteur du mur, quoiqu'ils en euſſent bien conſervé le tiers, comme on s'en apperçut par la ſuite; &, ayant ouvert les portes de la Ville en ſigne de paix, ils laiſſerent entrer une partie des Soldats Romains. Sur le ſoir, Céſar fit fermer les portes & ordonna à ſes Soldats de ſortir de la Ville, de peur que, pendant la nuit, on ne fît quelque inſulte aux habitans. Mais ceux-ci, s'étant imaginés que, ſous la foi du traité, les Romains auroient abandonné leurs lignes, ou du moins les garderoient plus négligemment, firent, ſur le minuit, une ſortie avec les armes qu'ils avoient retenues, & des boucliers qu'ils avoient ſecretement faits avec de l'oſier couvert de cuir, & ils attaquerent les retranchemens par les endroits qu'ils crurent les plus foibles. On en donna auſſitôt avis, par ordre de Céſar, avec des feux allumés: les Soldats coururent de toutes parts à la défenſe, les aſſiégés ſe battirent en déſeſpérés, comme des gens qui ne pouvoient trouver de ſalut que dans leur courage. Les Romains ſe défendant du haut de leurs Tours & de leurs retranchemens, & les aſſiégés n'étant pas dans un poſte avantageux, ceux-ci furent repouſſés après avoir perdu environ quatre mille hommes. Le lendemain, comme per-

sonne ne se présentoit pour la défense ; César fit briser les portes , & introduisit ses Soldats dans la Ville. Elle fut mise au pillage , & les habitans , qui échapperent à la colere du Soldat , au nombre de cinquante-trois mille , furent vendus.

Dans le même tems , César fut informé que C. Crassus qu'il avoit envoyé dans la Bretagne , avoit soumis ceux de Vannes , & toutes les Villes maritimes de cette Province. Toutes ces expéditions donnerent une si grande réputation aux armes de César , que plusieurs Nations qui habitoient au-delà du Rhin , lui envoyerent des Ambassadeurs pour se ranger sous son obéïssance. Il les remit au printems suivant ; parcequ'il étoit pressé de retourner en Italie ; & ayant mis ses Légions en quartier d'hyver dans les Provinces où elles venoient de faire la guerre , il se rendit en Lombardie.

César n'étoit pas si fort occupé des affaires de la guerre , qu'il ne portât une partie de son attention sur ce qui se passoit à Rome. Comme il étoit défendu à ceux qui commandoient dans les Provinces de sortir de leurs Gouvernemens , il venoit passer ses quartiers d'hyver dans la Lombardie , où il étoit assez proche de Rome pour être instruit de tout. Son principal intérêt étoit de

conserver son Gouvernement : comme il l'avoit obtenu pour cinq ans, contre toutes les regles, par la faveur du Peuple, & pour ainsi dire malgré le Sénat, qui n'avoit osé le refuser, il appréhendoit que ses ennemis ne lui fissent donner un successeur, qui profiteroit de ses travaux & de sa gloire. Son dessein n'étoit pas de retourner à Rome pour y vivre en simple particulier ; il avoit devant les yeux l'exemple récent de Pompée, qui étant revenu à Rome chargé des dépouilles de l'Orient, après les victoires éclatantes qu'il y avoit remportées, après avoir commandé en souverain dans plusieurs Provinces de l'Empire, étoit presque tombé dans le mépris, par l'envie & la jalousie des autres Citoyens : car tel est le défaut des Républiques, chacun veut à son tour avoir part aux honneurs ; ceux qui y prétendent, sans s'embarrasser s'ils ont assez de mérite pour y arriver & s'y soutenir, cherchent à supplanter leurs rivaux. La conduite que César avoit tenue jusqu'alors, faisoit bien connoître que son ambition ne seroit satisfaite que par la souveraine puissance ; il n'y pouvoit parvenir qu'en gardant son Gouvernement & son armée, aussi mit-il tout en usage pour les conserver, tandis que d'autres Citoyens faisoient aussi leurs efforts pour l'en priver.

Dès le commencement de l'hyver, César avoit envoyé à Rome plusieurs de ses Officiers & de ses Soldats, qui faisoient un détail pompeux des victoires qu'il avoit remportées dans les Gaules; ils exaltoient la valeur des Gaulois, pour donner plus de lustre à la conduite de César & au courage de ses troupes. Ces récits enflammoient l'ardeur de la jeune Noblesse Romaine; elle s'empressoit de toutes parts pour se ranger sous ses ordres, il la combloit de caresses, & lui donnoit des emplois dans son armée; par ce moyen, il mettoit dans ses intérêts les parens & les amis de ces jeunes gens, & tout le monde faisoit son éloge. Comme les soldats qu'il avoit envoyés en Italie, parloient avantageusement de sa libéralité, ils attiroient avec eux les vétérans qui étoient sans emploi; on les voyoit accourir dans les Gaules, conduits par l'espoir du butin & des récompenses.

César avoit établi son quartier d'hyver dans la Ville de Luques qui étoit la derniere de son Gouvernement & la plus proche de Rome. Pendant qu'il y fut, ses amis de Rome vinrent le féliciter & se réjouir avec lui de ses victoires, il les recevoit magnifiquement. Comme il avoit amassé beaucoup de richesses, il les répandoit avec profu-

ſion (1). Il prêta de groſſes ſommes ſans intérêts à la plus grande partie des Sénateurs. Il aidoit de ſon crédit & de ſon argent les Citoyens qui briguoient les Magiſtratures, & il étoit ſûr, que lorſqu'ils y parviendroient par ſon moyen, ils lui ſeroient dévoués & le ſoutiendroient contre les cabales de ſes ennemis. Il étoit la reſſource de tous ceux qui étoient obérés; mais lorſque leurs affaires étoient trop dérangées, il leur diſoit qu'il n'y avoit qu'une guerre civile qui pût les rétablir. Il ſe trouva cet hyver, pendant ſa réſidence à Luques, plus de deux cens Sénateurs; les principaux Magiſtrats s'y étoient rendus de Rome avec les marques de leurs

(1) Il n'étoit pas difficile aux Généraux Romains de s'enrichir dans leurs Gouvernemens. Non-ſeulement le Tréſor public faiſoit toutes les depenſes de la guerre, mais il leur fourniſſoit encore tout ce qui leur étoit néceſſaire pour leur entretien. Ils étoient les maîtres d'impoſer les ſubſides, & d'en diſpoſer à leur volonté, ſauf à en rendre compte après leur adminiſtration. Céſar, qui ne paroiſſoit pas diſpoſé à quitter ſitôt ſon Gouvernement, s'étoit emparé de tous les revenus. Il commandoit à ce que nous appellons aujourd'hui la Lombardie, Gènes & Milan, la Savoie, tout le Royaume de France, tous les Pays-bas juſqu'au Rhin; quand il n'en auroit tiré que cent millions de notre monnoie par an, qui ne font certainement pas le cinquieme de ce que paient aujourd'hui tous ces Etats, il avoit de quoi faire des libéralités. D'ailleurs il étoit d'uſage, chez les Romains, de faire vendre le butin & les priſonniers, dont le prix ſe portoit au Tréſor public, &, lorſque les Généraux étoient d'accord avec leur Queſteur ou Tréſorier, ils ne rapportoient que ce qu'ils jugeoient à propos.

dignités ; on y vit à la fois paroître en public jusqu'à cent vingt Licteurs portant des faisceaux ; César étoit seul l'objet des complaisances & des attentions de ces Citoyens, & il jouissoit dès-lors, pour ainsi dire, du plaisir de la souveraineté.

Crassus & Pompée se rendirent aussi à Luques ; ils prirent avec César les mesures nécessaires pour soutenir leur autorité & leur crédit. Comme ils étoient sûrs des Consuls désignés pour l'année suivante, il fut résolu dans un Conseil tenu entr'eux, que Crassus & Pompée demanderoient le Consulat à la prochaine élection, qu'ils feroient proroger à César son Gouvernement pour cinq années, que Pompée se feroit donner ceux de l'Espagne & de l'Afrique, & Crassus celui de l'Asie ; qu'ils feroient donner l'exclusion pour les autres Magistratures à ceux qui ne seroient pas dans leurs intérêts, & se rendroient, par ce moyen, seuls Maîtres du Gouvernement.

Il n'y avoit alors à Rome aucun Citoyen assez distingué & assez puissant, ou qui eût assez de crédit, pour s'opposer à leurs volontés. Catulus étoit mort. Bibulus, pendant son Consulat avec César, s'étoit attiré tant de mépris, qu'il étoit sans considération. La vertu de Caton, trop austere & trop rigide,

lui avoit fait plus d'ennemis que d'amis, & lui avoit acquis plus d'admiration que d'autorité. Clodius étoit un furieux & un imprudent, que la ſeule paſſion & la fureur gouvernoient; quoiqu'il eût d'ailleurs de l'eſprit, de l'éloquence & du courage, avec beaucoup de richeſſes, il ne s'en ſervoit que pour s'attacher la canaille de Rome. Il s'étoit déclaré l'ennemi de Céſar & de Pompée, qui lui oppoſerent Cicéron & Milon ſes plus mortels ennemis. Enfin la faction oppoſée à Pompée, à Céſar & à Craſſus étoit telle qu'ils la mépriſoient ſans la craindre. Il n'y avoit que Cicéron qui auroit pu leur cauſer de l'embarras. Il étoit revenu l'année précédente de ſon exil par le crédit de Céſar & de Pompée. A ſon retour il avoit été reçu par tous les ordres de l'Etat, avec tant d'honneur & de diſtinction, que l'on ne pouvoit pas douter de l'affection que tous les Citoyens lui portoient. Les Triumvirs faiſoient de nouveaux efforts pour avoir ſon approbation, mais il ſe conduiſit ſi ſagement, que, ſans trop ſe livrer à eux, il acquit leur amitié, du moins en apparence. Il étoit trop éclairé pour ne pas appercevoir où tendoient leurs démarches, mais il avoit en même tems ſenti qu'il étoit trop foible pour heurter leur autorité & s'oppoſer à leurs

desseins. Cependant rien ne put altérer les sentimens d'honneur & de probité qui avoient toujours été la regle de sa conduite : il sut les concilier avec ses intérêts, sans compromettre sa vertu. César le traitoit avec toute sorte de distinction & d'amitié. Si l'on pouvoit compter sur la sincérité des sentimens qui sont répandus dans leurs lettres, on croiroit qu'ils étoient les meilleurs amis du monde. Dans une lettre que César écrit à Cicéron, il lui marque : „ A „ l'égard d'Orsius votre ami, que vous „ m'avez recommandé, je le ferai „ Roi dans la Gaule, ou Lieutenant „ de Lepta, envoyez-m'en donc encore quelques autres à qui je puisse „ rendre service, à votre considération ". Cicéron avoit envoyé son frere Quintus pour servir de Lieutenant à César, qui lui donna le commandement d'une légion. Il le traitoit avec beaucoup d'amitié, afin de retenir Cicéron dans ses intérêts.

Ans de Rome 697.
De Cesar 44.
Coss.
Lentulus Marcellinus.
L. Marcius Philippus.

Comme César s'étoit flatté que les Gaules seroient tranquilles cette année, ayant si glorieusement chassé les Germains au-de-là du Rhin, & soumis les Belges, il se rendit dans l'Illirie, qui faisoit partie de son Gouvernement, pour connoître l'état de cette Province. Pendant qu'il étoit occupé à rendre la justice, & à donner les ordres nécessaires,

il apprit, au commencement du printems, que les Bretons s'étoient révoltés : voici quelle en fut l'occaſion. La ſeptieme légion étoit en quartier d'hiver dans l'Anjou, ſous les ordres du jeune Craſſus (1). Comme il y avoit eu cette année une diſette de grains, cauſée par la ſéchereſſe, il avoit envoyé ſes principaux Officiers dans les Villes prochaines pour en acheter, & ſur-tout à Vannes. Cette Ville étoit alors la plus conſidérable de la Bretagne. Elle tiroit ſa puiſſance du Commerce qu'elle étoit en poſſeſſion de faire ſeule avec l'Angleterre & les autres Nations étrangeres, &, comme elle étoit maîtreſſe de tous les Ports de la Province, elle avoit aſſujetti les peuples voiſins, qui lui payoient un tribut. Elle retint Silius & Velanius que Craſſus y avoit envoyés, dans l'eſpérance qu'en échange de ces deux Tribuns, il lui rendroit les ôtages qu'elle avoit donnés. Les autres Villes, à l'exemple de celle de Vannes, en firent autant, dans le deſſein de recouvrer leur liberté, & de ſe ſouſtraire à la domination des Romains. Enſuite elles envoyerent dire à Craſſus qu'on ne lui rendroit ſes Officiers que lorſqu'il renverroit leurs ôtages. Sur ces nouvelles, Céſar, qui étoit en Illirie,

(1) C'étoit le fils du Triumvir.

envoya ordre à Craſſus, en attendant ſon arrivée, de faire conſtruire des Galeres ſur la riviere de Loire, de ſe pourvoir de Matelots & de toutes les choſes néceſſaires pour équipper une flotte, & auſſitôt que la ſaiſon put le permettre, il ſe rendit lui-même en Bretagne. Ceux de Vannes & leurs alliés, ayant appris ſon arrivée, & craignant d'être rigoureuſement punis pour avoir violé le droit des gens, ſe diſpoſerent à une vigoureuſe défenſe, & firent conſtruire une grande quantité de Vaiſſeaux. Ils ſe confioient ſur la ſituation de leurs Places, dont les abords étoient très difficiles, parceque les environs en étoient inondés pendant les hautes marées. Ils ſavoient que les Romains manquoient d'armée navale pour naviger ſur l'Océan, qui étoit une Mer inconnue pour eux, & ſur laquelle ils n'avoient aucune expérience. Ils ſe flattoient que la diſette des grains les empêcheroit de ſubſiſter, & qu'ils ſeroient obligés de quitter la Province. Céſar avoit pluſieurs raiſons qui le déterminoient à cette guerre, le deſir de vanger l'inſulte faite à ſes envoyés & à des Chevaliers Romains, qui avoient été arrêtés contre le droit des gens, & la crainte que cet exemple ne fît révolter les Gaulois, qui joindroient à l'inclination naturelle qu'ils avoient pour la

guerre, l'amour de la liberté. Il résolut donc, avant que la révolte s'étendît plus loin, de distribuer ses troupes en différentes Provinces. Il envoya Labienus, accompagné d'un gros corps de Cavalerie & d'Infanterie, au pays de Treves, avec ordre de passer par le pays de ceux de Rheims & des autres Belges, pour les contenir dans le devoir & empêcher les Germains de passer le Rhin, parceque le bruit s'étoit répendu qu'on les sollicitoit d'entrer dans les Gaules. Il envoya le jeune Crassus dans l'Aquitaine, avec treize cohortes & beaucoup de Cavalerie, & il fit passer Titurius Sabinus dans la Normandie avec trois légions, pour empêcher cette Province de se révolter. Il donna au jeune Brutus le commandement de la flotte, composée de Galeres & de Vaisseaux Gaulois, qu'il avoit fait construire sur la Loire, avec ordre de se rendre, par l'embouchure de cette riviere, sur les côtes de Vannes. Pour lui, il s'y rendit par terre avec le reste de son armée. Il ne trouva aucunes troupes en campagne. Il apprit que les Bretons s'étoient retirés dans les Villes ou sur leurs Vaisseaux, dont ils avoient une très grande quantité : ainsi il se vit dans la nécessité de faire des siéges, qui étoient tous d'une extrême difficulté, car les Villes de cette Province étoient

ſituées ſur les Promontoires les plus avancés dans la Mer. L'abord, par terre, en étoit preſque impraticable, à cauſe du flux & reflux qui arrivoit deux fois en un jour, & lorſqu'avec beaucoup de peine & de travail, on étoit venu à bout de faire les approches, les habitans, craignant que la Ville aſſiégée ne fût emportée, l'abandonnoient, tranſportoient ſur leurs Vaiſſeaux tous leurs effets, & ſe ſauvoient dans les Villes voiſines, ſans qu'il fût poſſible à Céſar de les arrêter, n'ayant pas de flotte.

Céſar, après avoir pris pluſieurs Villes, vit bien qu'il ſe conſumoit par un travail inutile, c'eſt pourquoi il réſolut d'attendre ſa flotte. Auſſitôt qu'elle fut arrivée, il y fit monter une partie de ſes troupes, & l'envoya au-devant de celle des ennemis. Elle parut bientôt compoſée de deux cens voiles en état de combattre. Le jeune Brutus, qui commandoit celle de Céſar, & les autres Capitaines ſe trouvoient fort embarraſſés. Les Vaiſſeaux des Bretons étoient ſi hauts de poupe & de proue, que les Tours que les Romains avoient élevées ſur leurs Galeres n'étoient pas aſſez hautes pour combattre de niveau : les traits qu'ils lançoient d'en bas ne pouvoient nuire à leurs ennemis, qui, étant plus élevés, lançoient leurs ja-

velots avec plus de force. D'ailleurs, lorſque les Galeres Romaines, qui faiſoient la principale force de l'armée de Céſar, frappoient de leurs éperons les Vaiſſeaux ennemis, elles ne pouvoient les endommager, parcequ'ils étoient conſtruits de bois de chêne fort épais, propre à réſiſter à la groſſe Mer. Mais ce qui ſervit le plus aux Romains, c'eſt qu'ils avoient préparé des faulx bien tranchantes, attachées à de longues perches : à force de rames ils joignoient de fort près les Vaiſſeaux ennemis, coupoient leurs cordages & rendoient leurs voiles inutiles; alors les Galeres alloient à l'abordage, & s'emparoient des Vaiſſeaux. Les Soldats s'y portoient avec d'autant plus d'ardeur & de courage, que l'action ſe paſſoit à la vue de Céſar & du reſte de l'armée, qui s'étoient rendus ſur le rivage pour être témoin de ce qui ſe paſſoit. Les Bretons, après avoir perdu pluſieurs de leurs Vaiſſeaux, voyant qu'ils ne pouvoient réſiſter à la valeur des Romains, voulurent prendre la fuite, mais le vent ayant ceſſé de ſouffler, leurs Vaiſſeaux, trop lourds & trop péſans, ne pouvant ſe remuer, furent bientôt pris par les Galeres des Romains. Il s'en ſauva très peu à la faveur de la nuit qui termina le combat. Cette victoire, dont le jeune Brutus eut toute la gloi-

re, mit fin à la guerre des Bretons, parceque toute la jeunesse & tous ceux d'un âge plus avancé, qui étoient de quelque considération, s'étoient retirés sur les Vaisseaux. Tous ayant été tués ou pris, ceux qui restoient, étant hors d'état de défendre leurs Villes, furent obligés de se rendre. César, pour donner aux autres Nations l'exemple du respect pour les Ambassadeurs & le droit des gens, résolut de punir séverement les Bretons; il fit mourir tous leurs Sénateurs; il fit vendre le reste des habitans, & mit la Province hors d'état de se révolter de long-tems.

Pendant que César étoit occupé à cette guerre de Bretagne, Sabinus, qu'il avoit envoyé en Normandie avec trois légions, avoit trouvé toute cette Province en armes, sous le commandement de Viridovix. Quelques jours auparavant, ceux du Mans, de Lisieux & d'Evreux s'étoient joints à lui, après avoir égorgé leurs Sénateurs, parcequ'ils s'opposoient à la guerre. Outre les troupes de la Province, il avoit attiré à son parti les voleurs & les vagabonds de toute la Gaule, & tous ceux à qui le desir de faire la guerre & l'espérance du butin avoient fait quitter le travail & l'agriculture. Sabinus, en arrivant, s'étoit campé dans un lieu très commode & très avantageux, où

il tenoit ſes Soldats ſans leur permettre de s'écarter. Viridovix, campé à deux mille pas de lui, mettoit tous les jours ſes troupes en bataille, & offroit le combat aux Romains. Sabinus le refuſa ſi long-tems, qu'il ſe fit mépriſer au point que Viridovix réſolut de l'attaquer dans ſon camp. Il étoit poſé ſur une éminence d'une pente douce & aiſée, d'environ mille pas de hauteur. Les Gaulois y courent avec beaucoup d'ardeur & de promptitude, afin de donner moins de tems aux Romains pour ſe préparer à la défenſe, & ils arrivent tout hors d'haleine. Sabinus, qui avoit vu leurs mouvemens, avoit fait prendre les armes à ſes Soldats; &, après les avoir exhortés à faire leur devoir, il leur donne le ſignal qu'ils attendoient avec impatience, & leur fait faire irruption ſur les ennemis par toutes les portes du camp. Les Gaulois, qui ne s'attendoient pas à cette attaque, embarraſſés des faſcines qu'ils portoient, & fatigués du chemin qu'ils avoient fait, ne peuvent ſoutenir le premier choc de l'armée Romaine, qui avoit l'avantage du lieu; ils ſont renverſés & mis en fuite en très peu de tems; il en périt un très grand nombre; & la Cavalerie, s'étant miſe à la pourſuite des fuyards, diſſipa le reſte. Le camp fut pris & abandonné aux Soldats, & cette vic-

toire rendit Sabinus maître de la Normandie. César & Sabinus reçurent en même tems la nouvelle de la victoire que chacun d'eux avoit remportée. César apprit encore que Labienus, qu'il avoit envoyé à Treves avec une armée, avoit défait un Corps de Germains qui tentoit de pénétrer dans les Gaules; & que le jeune Crassus, qui commandoit en Aquitaine, avoit aussi remporté une victoire signalée; qu'il avoit forcé le camp des ennemis, & s'étoit rendu maître de toute la Province; que les Soldats qu'il avoit sous ses ordres, animés par la nouvelle des victoires de Brutus & de Sabinus, s'étoient conduits avec un courage héroïque, voulant faire voir que leur Général, quoiqu'absent, étoit toujours l'ame de leurs actions, & qu'il leur suffisoit, pour les conduire, d'un jeune Chef, qui, à la vérité, n'avoit pas encore vingt-quatre ans, mais que César avoit choisi pour les commander.

Ainsi le jeune Brutus, qui avoit commandé l'armée navale, Sabinus, Labienus & le jeune Crassus, Lieutenans de César, exécuterent ses ordres avec tant de courage, & seconderent si bien sa prudence, qu'ils partagerent avec lui la gloire de cette campagne. Les grands hommes sont semblables au Soleil qui anime tout ce qu'il éclaire. Ils

communiquent, à ceux qui les approchent, leurs vertus & leurs grandes qualités; un geste, un regard, un mot les pénétre, & les éleve au-dessus d'eux-mêmes. Tel on a vu Louis XIV, environné de tout ce qu'il y avoit de plus grand dans toutes sortes d'états, Généraux, Ministres, Magistrats, Officiers, Soldats, tous concouroient à la gloire de ce grand Monarque, c'étoit lui, pour ainsi dire, qui les avoit créés : comme il avoit le jugement & le discernement exquis, il savoit connoître les sujets qu'il employoit, & les mettoit chacun dans les places qu'ils devoient occuper, aussi rendirent-ils son regne un des plus glorieux de la Monarchie.

Ce qui s'étoit passé à Rome cette année, étoit assez peu intéressant pour César; il n'y eut que l'élection des Consuls pour l'année suivante, qui fût fort tumultueuse; il importoit beaucoup à César qu'ils fussent de ses amis, ou de ses créatures. Domitius Ahenobarbus, l'un de ses plus déterminés ennemis, se trouvoit au rang des compétiteurs : aidé de la caballe de ceux qui étoient opposés à César, il faisoit les plus grands efforts & les plus fortes brigues pour parvenir au Consulat; se croyant trop sûr du succès, il avoit osé se vanter qu'étant Consul, il réussiroit mieux qu'il n'avoit fait étant Préteur,

à faire casser les Actes du Consulat de César, & à le faire rappeller de son Gouvernement. César étoit convenu avec Crassus & Pompée dans leur derniere entrevue, qu'ils demanderoient le Consulat pour eux : ils ne seroient peut-être pas venus à bout de l'obtenir, s'ils n'eussent employé la violence. Ils remplirent la place de gens armés, & ils intimiderent si fort ceux qui leur étoient opposés, que la brigue de Domitius se trouva trop foible, il fut exclu : Crassus & Pompée furent tous deux désignés Consuls pour l'année suivante, ce qui mit César, non-seulement en état de ne rien appréhender, mais encore de porter ses vues plus haut, & d'obtenir ce qu'il desiroit le plus, c'est-à-dire, la continuation de son Gouvernement. Appuyé de l'autorité de Pompée & de Crassus, il envoya faire au Sénat trois propositions, l'une de lui envoyer de l'argent pour payer son armée, l'autre de lui accorder le pouvoir de choisir dix Lieutenans pour la conduite de la guerre, & la troisieme, que son Gouvernement des Gaules fût prolongé pour cinq ans. Il fit répréſenter qu'il étoit juste qu'en faisant des guerres si difficiles, & livrant tant de combats pour la gloire du Peuple Romain, il fût récompensé, & qu'un successeur ne vînt pas lui enlever la gloire & le fruit

de ſes travaux. L'on fut extremement ſurpris de ces demandes : ſes ennemis s'y oppoſerent de toutes leurs forces ; ils diſoient que c'étoit pouſſer trop loin l'audace ; qu'on devoit ſe reſſouvenir qu'il avoit obtenu ce Gouvernement contre les loix , par la faveur du Peuple , malgré les intentions & l'autorité du Sénat , & qu'il falloit lui nommer un ſucceſſeur. Cependant malgré tous leurs efforts , ſes partiſans obtinrent ce qu'il demandoit Il n'en ſeroit peut-être pas venu à bout ſans l'éloquence de Cicéron , qui ſe chargea d'en faire paſſer le Decret. Sans doute , que gagné par les généreux procédés de Céſar, qui traitoit ſi noblement avec lui & avec ſes amis , il voulut lui en témoigner ſa reconnoiſſance. D'ailleurs il y fut engagé par Pompée , & à ſa priere il prit avec chaleur les intérêts de Céſar : voici comme il s'expliqua dans le diſcours qu'il fit au Sénat touchant les Provinces Conſulaires , après avoir fait l'éloge de Céſar & de la conduite qu'il avoit tenue dans la guerre des Gaules. » Laiſ-
» ſons donc , dit-il , les Gaules ſous la
» défenſe de ce Général , à qui ſa va-
» leur , ſa fidélité , ſon heureuſe étoile,
» les ont ſoumiſes : car , ſi comblé,
» comme il eſt , des plus précieux
» dons de la fortune , il ne vouloit
» plus s'expoſer aux inconſtances de

» cette Déesse, s'il étoit impatient de
» son retour, pour jouir au plutôt de
» sa Patrie, de ses Dieux Pénates, des
» honneurs qu'il sait qu'on lui prépare
» dans Rome, s'il désiroit avec em-
» pressement d'être conduit en vain-
» queur couronné de lauriers jusqu'au
» Capitole, vous ne seriez pas moins
» obligés de vouloir qu'il mît la der-
» niere main à l'ouvrage glorieux qu'il
» paroît avoir presque achevé, &c «.
Ainsi César obtint la prolongation de son Gouvernement; on lui envoya de l'argent, & on le laissa maître de choisir dix Lieutenans pour servir sous ses ordres.

AN DE ROME 698.
DE CESAR 45.
COSS.
CN. POMPEIUS II.
LICINIUS CRASSUS II.

César, satisfait d'avoir obtenu tout ce qu'il avoit demandé, commença la quatrieme année de son gouvernement sous le Consulat de Crassus & de Pompée. Soutenu par le crédit de ces deux hommes, il ne pensa qu'à augmenter son autorité par la continuation de ses conquêtes. Il attendoit en Lombardie le retour du printems pour se rendre dans les Gaules, où il ne prévoyoit pas avoir beaucoup d'affaires, après la punition qu'il avoit faite des Bretons, & les victoires que ses Lieutenans avoient remportées; mais ce n'étoit pas en si peu de tems, qu'une Nation aussi belliqueuse que celle des Gaulois, pouvoit s'accoutumer à porter un joug étranger.

Il étoit encore en Italie lorſqu'il apprit que les Uſipetes & les Tenchteriens, Nations Germaniques, chaſſés de leurs poſſeſſions par les Sueves, après avoir erré pendant trois années en différens endroits de l'Allemagne, étoient venus ſur le Rhin; que les Peuples de la Gueldre & du Brabant, qui en habitoient les deux rives, avoient abandonné celle d'au-delà du Rhin, & s'étoient retirés en-deçà de ce fleuve, dans la réſolution d'empêcher les Allemans de paſſer; que ceux-ci ſe voyant hors d'état de forcer le paſſage, faute de vaiſſeaux, ni de paſſer ſecrettement, avoient feint de retourner chez eux; qu'ils avoient en effet marché pendant trois jours, & que revenant en diligence ſur leurs pas, ils avoient ſurpris ceux de la Gueldre & du Brabant, les avoient taillés en pieces, s'étoient ſervis de leurs vaiſſeaux pour paſſer le Rhin, & s'étoient emparés de leurs terres où ils avoient paſſé l'hiver. Céſar crut devoir les empêcher de pouſſer plus loin leurs incurſions, & d'achever les conquêtes qu'ils méditoient: il avoit encore appris que pluſieurs Peuples de la Gaule avoient envoyé des Députés aux Germains, pour les inviter d'entrer plus avant dans le pays, qu'ils avoient promis de leur fournir tout ce qui leur ſeroit néceſſaire, s'ils vouloient ſe joindre à eux pour

les défendre contre les Romains, & que dans cette eſpérance, les Germains en attendant le printems, avoient déja fait des courſes dans la Gaule.

César s'étant rendu à ſon armée, crut devoir diſſimuler la conduite & les intelligences des Gaulois, il fit aſſembler les principaux d'entr'eux, leur fit beaucoup de careſſes, les exhorta à demeurer fideles aux Romains, & les engagea à lui fournir de la Cavalerie. Après avoir donné ſes ordres pour les vivres, & avoir fait choix de la Cavalerie qu'il vouloit emmener, il marcha contre les Germains. Il n'étoit qu'à quelques journées de leur camp, lorſqu'ils lui envoyerent des Députés pour lui dire qu'ils n'avoient pas deſſein de déclarer la guerre au Peuple Romain, mais qu'ils étoient dans la réſolution de ſe défendre ſi on les attaquoit; qu'ayant été chaſſés de leur pays, ils avoient été invités par les Gaulois d'occuper celui qu'ils poſſédoient, que ſi Céſar vouloit les regarder comme amis, leur donner des terres, ou leur laiſſer poſſeder tranquillement celles qu'ils avoient conquiſes, ils pourroient lui rendre de grands ſervices; qu'il n'y avoit dans le monde aucune Nation dont leur courage ne les pût faire triompher, excepté les Sueves, que les Dieux immortels eux-mêmes ne pouvoient égaler. Cé-

ſar leur répondit, qu'ils n'avoient aucune marque d'amitié à eſperer de lui, tant qu'ils demeureroient dans les Gaules; qu'il n'y avoit point de terres dont on pût diſpoſer pour une ſi grande multitude, ſans en chaſſer les légitimes poſſeſſeurs, & encore moins en faveur d'une Nation qui n'avoit pas ſu conſerver les ſiennes; que cependant ils pourroient avoir la liberté de s'établir ſur les frontieres des Ubiens, qu'il feroit enſorte d'en obtenir la permiſſion de leurs Ambaſſadeurs qui s'étoient rendus auprès de lui, pour ſe plaindre des injures que les Sueves leur avoient faites. Ces Députés demanderent trois jours à Céſar pour délibérer ſur le parti que la Nation avoit à prendre, & le prierent de ne point faire avancer ſes troupes pendant ce tems-là. Mais Céſar les refuſa, parcequ'il ſavoit qu'ils avoient envoyé la plus grande partie de leur Cavalerie au-delà de la Meuſe pour faire des courſes chez leurs voiſins, & s'y pourvoir de vivres. Il continua ſa route; & n'étant plus qu'à douze mille pas des ennemis, il rencontra leurs Députés qui étoient revenus le ſupplier de ne pas paſſer plus avant: ne l'ayant pû obtenir, ils demanderent qu'il envoyât du moins ordre à ſa Cavalerie, qui avoit pris les devants, de ne faire aucun acte d'hoſtilité, & de leur accorder encore

trois jours pour convenir avec les Ubiens ſur les propoſitions qu'ils avoient à leur faire. Céſar leur répondit qu'il n'avanceroit cette journée que de quatre mille pas, pour ſe procurer la commodité de l'eau. Il leur ordonna de revenir le lendemain avec les principaux de leur Nation, & fit défenſes à ceux qui commandoient ſa Cavalerie, d'attaquer les Germains. Cependant le même jour huit cens Chevaux Allemans, ayant apperçu la Cavalerie de Céſar qui étoit compoſée de cinq mille hommes, l'attaquerent avec beaucoup de hardieſſe dans le tems qu'elle s'y attendoit le moins; & trouvant de la réſiſtance, ils mirent pied à terre ſuivant leur coutume, s'attacherent principalement à tuer les chevaux des Romains, les mirent en fuite & les étonnerent ſi fort, qu'ils ne s'arrêterent que lorſqu'ils furent à la vue du gros de l'armée. Céſar ne crut pas devoir écouter davantage des gens, qui, pendant qu'ils demandoient la paix, lui avoient déclaré la guerre les premiers. Il jugea que ce ſeroit une inſigne folie d'attendre, pour les attaquer, qu'ils euſſent joint toutes leurs troupes, & que leur Cavalerie fût de retour. D'ailleurs la connoiſſance qu'il avoit des intelligences que les Gaulois avoient eues avec ſes ennemis, le peu de réſiſtance que ſa Cavalerie,

qui étoit presque toute Gauloise, avoit faite, & le desavantage qu'elle avoit eu, lui faisant appréhender de les voir changer de parti, il prit la résolution de combattre les Germains. Les principaux Chefs & les Vieillards de cette Nation étant venus le lendemain trouver César dans son camp, pour s'excuser de ce qui étoit arrivé la veille, malgré la treve qu'il leur avoit accordée, ils firent leurs efforts pour l'engager à la prolonger encore de quelque tems; mais, après leur avoir reproché leur perfidie, il les fit arrêter; & ayant mis aussitôt son armée en ordre de bataille sur trois lignes, il marcha aux ennemis. Ayant fait environ douze mille pas, il arriva à leur camp avant qu'ils pussent savoir quel étoit son dessein. Les Germains, surpris d'une si prompte arrivée, ne savoient à quoi se déterminer; leurs Chefs étant absents, tout étoit dans le désordre & la confusion. Ils étoient incertains s'ils devoient courir aux armes, aller au-devant de l'ennemi, défendre leur camp, ou prendre la fuite. Les Romains, instruits de leur frayeur par les différens mouvemens qu'ils appercevoient dans le camp, y font irruption de toutes parts, excités par le desir de se vanger de la perfidie dont on avoit usé la veille. Quelques Germains, qui avoient eu le tems

de prendre les armes, ſe défendoient à couvert de leurs chariots, pour donner le tems à leurs femmes & à leurs enfans de ſe ſauver, mais la réſiſtance fut courte. Tout prit la fuite, Céſar envoya ſa Cavalerie après eux, elle les pourſuivit juſqu'au confluent de la Meuſe & du Rhin, elle en tua la plus grande partie, & le reſte, s'étant précipité dans ces fleuves, y périt de crainte, de laſſitude, & abſorbé par la rapidité des eaux. Après cette expédition, les Romains ſe rendirent à leur camp ſans aucune perte. Ainſi Céſar termina avec autant de bonheur que de facilité une guerre qui pouvoit avoir de très dangereuſes ſuites. Les Germains perdirent en cette occaſion cent quatre-vingt mille hommes, qui auroient fort embaraſſé Céſar, s'ils s'étoient joints aux Peuples de la Gaule Belgique, comme ils en avoient été ſollicités (1).

Quelque tems après, Céſar prit la réſolution de paſſer le Rhin: il vouloit contenir les Germains, & arrêter la facilité avec laquelle ils ſe laiſſoient ſi ſouvent perſuader de paſſer dans les Gaules; il voulut leur apprendre à craindre pour leur propre pays, lorſqu'ils

(1) Il y a apparence que dans ce nombre ſont compris leurs vieillards, leurs femmes & leurs enfans, dont le plus grand nombre fut fait priſonnier, outre qu'il en périt beaucoup dans les eaux.

verroient que les Romains osoient & pouvoient également passer ce fleuve : d'autres raisons l'y avoient encore déterminé. La plus grande partie de la Cavalerie que les Usipetes & les Tenchteriens avoient envoyée au-delà de la Meuse, ne s'étoit pas trouvée au combat que César leur avoit livré. Cette Cavalerie, ayant appris la défaite de ses compatriotes, avoit repassé le Rhin, & s'étoit retirée chez les Sigambres qui l'avoient reçue : César leur avoit envoyé des Ambassadeurs, pour leur ordonner de la lui livrer, parcequ'elle faisoit partie des ennemis qu'il avoit vaincus. Les Sigambres avoient répondu que le Rhin devoit servir de bornes à l'Empire Romain, & à la colere de César, que s'il croyoit qu'il fût injuste aux Germains de le passer pour pénétrer dans les Gaules, pourquoi prétendoit-il avoir quelque droit sur ceux qui habitoient au-delà du fleuve ? qu'ils étoient résolus d'accorder leur protection à des malheureux qui l'avoient implorée. D'un autre côté les Ubiens, qui étoient les seuls des Nations d'au-delà du Rhin qui avoient envoyé des Ambassadeurs à César, lui avoient donné des ôtages, & avoient fait amitié avec lui, le supplioient avec de grandes instances de leur donner du secours contre les Sueves, qui leur faisoient toutes sortes

d'outrages, ou que s'il en étoit empêché par ses occupations pour le service de sa République, il fît seulement passer le Rhin à une partie de ses troupes, dont la présence en imposeroit à leurs ennemis; que depuis la défaite d'Arioviste & la derniere victoire de César, la gloire des armes Romaines étoit dans une si haute réputation jusques chez les Nations de l'Allemagne les plus reculées, que la seule protection du Peuple Romain mettroit les Ubiens en sûreté contre toutes les entreprises de leurs ennemis. Ils offroient même à César une grande quantité de vaisseaux pour transporter ses troupes.

César avoit bien résolu de passer le Rhin, mais il crut qu'il n'y avoit pas assez de sûreté pour son armée de la faire passer sur des vaisseaux, & qu'il n'étoit pas de la dignité du Peuple Romain de passer ce fleuve, autrement que sur un pont, malgré la difficulté de le construire, à cause de la largeur, de la profondeur & de la rapidité de ses eaux. Cependant il en vint à bout en dix jours, à compter de celui auquel les matériaux avoient été préparés & apportés sur les bords. Il fit passer son armée après avoir mis une forte garde sur les deux extrêmités du pont. Aussitôt qu'il fut campé au-delà du Rhin, la plupart des Villes lui envoyerent des Ambassadeurs, pour

lui demander la paix & ſon amitié. Il les reçut avec toutes ſortes de careſſes, & leur fit donner des ôtages. Pendant que Céſar faiſoit conſtruire ce pont, les Sigambres, accompagnés de la Cavalerie des Uſipetes & des Tenchteriens, avoient emporté tous leurs effets, abandonné leurs Villes, & s'étoient retirés & cachés dans les forêts. Céſar ayant ſéjourné quelques jours ſur leurs terres, après avoir fait brûler tous les édifices & tous leurs Villages, & fait couper leurs moiſſons, ſe retira ſur les terres des Ubiens, où il apprit que les Sueves, informés des préparatifs qu'il faiſoit pour paſſer le Rhin, avoient auſſi abandonné leurs Villes, emmené leurs femmes & leurs enfans, & s'étoient retirés dans le centre de leur pays, réſolus de combattre les Romains, s'ils venoient les y attaquer; mais Céſar, ayant exécuté ſon deſſein, qui étoit de jetter la terreur parmi les Germains, de ſe vanger des Sicambres, & délivrer les Ubiens de la tyrannie des Sueves, croyant avoir aſſez fait pour l'intérêt & la gloire du Peuple Romain, après avoir paſſé dix huit jours au-delà du Rhin, repaſſa ce fleuve, fit rompre le pont, & rentra dans ſes Gaules.

Quoique l'été s'avançât, Céſar réſolut encore d'exécuter le projet qu'il avoit formé de faire une deſcente en Angle-

terre, d'où les Gaulois avoient tiré des ſecours dans les guerres qu'ils avoient eues contre les Romains; il comptoit qu'au cas qu'il n'eût point aſſez de tems pour terminer entierement cette guerre, il en tireroit du moins l'avantage d'apprendre quels étoient les hommes qui habitoient cette iſle, de connoître le païs, les rades, les ports & les lieux où l'on pouvoit aborder, toutes choſes inconnues aux Gaulois, excepté aux marchands qui ne connoiſſoient même que fort imparfaitement les régions maritimes oppoſées à la Gaule; auſſi les ayant conſultés, ils ne purent lui apprendre quelle étoit la grandeur de l'iſle, par combien de Nations elle étoit habitée, quelle étoit leur facon de faire la guerre, quelles étoient leurs coutumes & leurs uſages; s'ils avoient beaucoup de ports, ſi ces ports étoient ſûrs, quelle quantité & quelle grandeur de vaiſſeaux ils pouvoient contenir. Pour cet effet, il ſe rendit avec toute ſon armée à Boulogne (1), d'où le trajet étoit le plus court pour paſſer en Angleterre. Il fit raſſembler des côtes voiſines le plus de vaiſſeaux qu'il fut poſſible, il les joignit à la flotte dont il s'étoit ſervi l'été précédent dans la guerre de Bretagne. Le bruit de cet armement s'étant répandu en Angleterre,

(1) Céſar nomme cette Ville *Portus Iccius*.

plusieurs Villes, déja instruites par la renommée, des conquêtes que César avoit faites dans les Gaules, lui envoyerent des Ambassadeurs pour lui promettre de lui donner des ôtages & d'obéir au Peuple Romain. César les reçut avec amitié, & après les avoir exhortés à persévérer dans leurs sentimens, & leur avoir fait des présens, il les renvoya chez eux, les faisant accompagner par Comius, Citoyen d'Arras. C'étoit un homme sage, vertueux & prudent, dont César avoit éprouvé la fidélité & l'attachement pour sa personne, & qu'il avoit fait Roi d'Arras, après en avoir soumis la Nation. Comme il avoit beaucoup d'amis & de crédit dans cette isle, il lui ordonna de visiter les Villes, de les inviter à se soumettre au Peuple Romain, & de leur annoncer sa prochaine arrivée.

César avoit formé une flotte d'environ quatre-vingt voiles, qu'il crut suffisante pour transporter les deux Légions qu'il vouloit emmener, avec dix-huit gros vaisseaux, sur lesquels il embarqua sa Cavalerie. Il distribua le reste de ses troupes sous la conduite de Sabinus & de Cotta sur les terres de ceux qui ne lui avoient pas envoyé d'Ambassadeurs, & laissa Pub. Sulpitius avec un corps suffisant pour la garde du port d'où il sortoit.

César mit à la voile avec un vent favorable sur la troisieme veille de la nuit, & arriva sur la quatrieme heure du jour à la vue de l'Angleterre. Il trouva la côte, où il vouloit descendre, remplie de troupes ennemies rangées en bataille. Cette plage étoit si resserrée en cet endroit par les collines qui la dominoient, & dont elle étoit environnée, qu'on ne pouvoit y faire de descente, sans être exposé à tous les traits qui seroient lancés de ces hauteurs; ne trouvant pas cet endroit favorable, il se tint sur ses ancres jusqu'à l'arrivée du reste de sa flotte. Ensuite il donna le signal pour lever les ancres; aidé par le vent & la marée, il alla débarquer à huit mille pas de l'endroit où il étoit: mais les Anglois, ayant vu qu'il prenoit cette route, envoyerent en diligence de ce côté-là leur Cavalerie & les chariots dont ils ont accoutumé de se servir dans les combats, & les suivirent avec leur Infanterie.

César fit avancer des barques armées de machines à lancer des traits, dont l'usage étoit inconnu sur ces mers, il les remplit de soldats, & les fit approcher du rivage à force de rames, il y joignit toutes ses chaloupes, & fit jetter quantité de fleches & de dards, qui arrêterent l'ardeur des ennemis, & donnerent le tems aux Soldats Romains de

faire plus facilement leur descente ; enfin lorsqu'ils eurent gagné , quoiqu'avec beaucoup de peine , un terrein assez solide pour combatre de pied ferme , ils attaquerent les Anglois & les mirent en fuite ; mais ils ne purent les poursuivre bien loin , faute de Cavalerie , parceque les dix-huit vaisseaux qui la portoient , s'étoient égarés de leur route.

Les Anglois , s'étant ralliés après leur déroute , envoyerent des Ambassadeurs à César , pour lui demander la paix & lui obéir. Ils ramenerent avec eux Comius Roi d'Arras , que César leur avoit député quelques jours auparavant , ils l'avoient arrêté à la descente de son vaisseau , & l'avoient mis en prison. Ils prierent César de leur pardonner leur imprudence qu'ils rejettoient sur les Communes , dont ils n'avoient pas été les maîtres.

César , leur ayant fait des reproches de lui avoir déclaré la guerre , après avoir été les premiers à lui demander la paix , leur pardonna & leur commanda de lui donner des ôtages ; ils en fournirent une partie sur-le-champ , & lui demanderent quelques tems pour livrer les autres , sous prétexte qu'il falloit les aller chercher dans les Villes éloignées ; ils licencierent leurs troupes , & les principaux d'entre eux vin-

rent ſe recommander à Céſar & lui demander ſa protection. Quatre jours après, les Vaiſſeaux qui portoient la Cavalerie & qui n'avoient pu joindre le gros de la flotte, parurent à la vue de la Côte ſur laquelle Céſar étoit campé, mais il s'éleva dans le même tems une ſi furieuſe tempête, qu'ils ne purent jamais gagner le Port. Ils furent rejettés en pleine Mer, & obligés de regagner le Continent de la Gaule. La nuit ſuivante, la même tempête, jointe à la marée qui avoit augmenté conſidérablement à cauſe de la pleine Lune, continua avec tant de violence, qu'elle briſa une partie des Vaiſſeaux Romains; ils perdirent leurs ancres, leurs cordages & tous leurs agrès, & Céſar ſe trouva hors d'état de tranſporter ſon armée. Cet accident jetta les Soldats dans la conſternation. Ils manquoient de toutes les choſes néceſſaires pour remettre en état de ſervice les Vaiſſeaux que la tempête avoit endommagés; d'ailleurs, Céſar, ayant compté de ramener ſes troupes en quartier d'hiver dans les Gaules, n'avoit fait aucunes proviſions de vivres. Les Anglois, qui étoient demeurés au camp de Céſar en attendant l'exécution des conditions qu'il leur avoit preſcrites, réſolurent de profiter du déſaſtre des Romains. Voyant qu'ils étoient ſans Cavalerie,

ſans vivres, ſans Vaiſſeaux; que leur armée n'étoit pas ſi conſidérable qu'ils l'avoient imaginé, & qu'ils n'avoient point apporté de gros bagages, ils réſolurent de ne point fournir de vivres, de traîner la guerre en longueur juſqu'à l'hiver, de les mettre hors d'état de ſortir de leur Iſle, & de faire perdre, par ce moyen aux Etrangers, l'envie d'y venir déſormais apporter la guerre.

Quoique Céſar ne fût pas encore informé du deſſein des Anglois, cependant il en conçut quelque ſoupçon, parceque, ſous différens prétextes, ils ne ſe preſſoient pas de fournir les ôtages qu'il avoit demandés; il prit, à tout évenement, les meſures néceſſaires pour ſortir de cet embarras. Il fit tranſporter dans ſon camp la plus grande quantité de vivres dont il put faire proviſion. Il fit détruire ceux de ſes Vaiſſeaux qui étoient les plus endommagés, & employer les débris à radouber & rétablir les autres. Il envoya chercher, dans le Continent, les ouvriers & les agrès néceſſaires, &, n'ayant perdu à ce déſaſtre que douze Vaiſſeaux, il fit mettre le reſte de ſa flotte en état de ſervir.

Cependant les Anglois avoient répandu de toutes parts que les Romains étoient en ſi petit nombre qu'il ſeroit très facile de les détruire & de les chaſ-

ser de leur camp; que la fortune offroit aux Anglois un moyen facile de s'en délivrer pour toujours, & de faire un riche butin. Ils assemblerent une très grande quantité de Cavalerie & d'Infanterie, avec laquelle ils vinrent assaillir le camp des Romains.

Quoique César eût reconnu, dans les combats précédens, la supériorité de ses troupes sur celles de ses ennemis, cependant, comme il n'avoit point de Cavalerie à leur opposer, il ne pouvoit pas en les repoussant, leur causer beaucoup de dommage. Ils évitoient le danger par la promptitude de leur fuite. Comius, Roi d'Arras, avoit amené avec lui trente Chevaux, & il s'en trouva encore un certain nombre dans le camp; César les fit monter par des Soldats Romains, il livra bataille aux Anglois, &, les ayant presqu'aussitôt mis en déroute, les légions les poursuivirent aussi long-tems que leurs forces le purent permettre, & la Cavalerie s'étant mise à la poursuite des fuyards, il y en eut un très grand nombre de tués. Les troupes se répandirent ensuite dans la campagne, &, après avoir brûlé tous les Edifices, elles se rendirent au camp avec un riche butin & grand nombre de troupeaux.

Les Anglois, voyant qu'ils ne pouvoient résister aux Romains, renvoye-

rent des Ambaſſadeurs à Céſar pour traiter de la paix : il la leur accorda, & leur ordonna de lui amener à Boulogne le double des ôtages qu'il leur avoit déja demandés. Enſuite, s'étant élevé un vent favorable, il fit embarquer ſes troupes & arriva à Boulogne ſans avoir perdu aucun de ſes Vaiſſeaux.

Cette année, qui étoit celle du ſecond Conſulat de Craſſus & de Pompée, n'avoit produit à Rome aucun évenement digne d'être rapporté. Pompée, en attendant que le Théâtre qu'il faiſoit conſtruire fût achevé, paſſa une partie de ſon Conſulat à ſe promener avec ſa femme dans les plus belles maiſons de plaiſance de l'Italie. Autant aimé de Julie, qu'il avoit de paſſion pour elle, il ne cherchoit qu'à lui procurer toutes ſortes de divertiſſemens & de plaiſirs, & il ne les quitta que pour venir à Rome faire la dédicace de ſon Théâtre. Il avoit fait conſtruire à ſes propres frais ce grand Edifice, qu'il avoit orné avec une magnificence digne d'un Roi, & qui étoit aſſez vaſte pour contenir quarante mille Spectateurs. Il y avoit joint une Salle d'aſſemblée pour le Sénat, & une autre Salle pour les jugemens & les affaires publiques. Toutes les parties de ce bel ouvrage étoient ornées de Statues & de Peintures des meilleurs Maîtres. Cette Fête fut célé-

brée par les plus beaux ſpectacles qu'on eût encore vus à Rome. Tout ce que la Poéſie & la Muſique purent offrir de brillans & d'agréables amuſemens parut ſur les Théâtres. Le Cirque fut rempli pendant cinq jours de toutes ſortes d'exercices & de combats en tout genre, Athletes, Gladiateurs, courſes de chevaux, chaſſes, repréſentations de batailles, combats de bêtes féroces, rien ne fut épargné. Il y eut juſqu'à cinq cens lions de tués & vingt éléphans; & toute cette dépenſe, qui ſurpaſſeroit aujourd'hui le pouvoir des Rois, ſe faiſoit aux dépens d'un ſeul particulier.

Ce Conſulat de Craſſus & de Pompée avoit porté la puiſſance des Triumvirs à ſon plus haut dégré. Céſar étoit en poſſeſſion du Gouvernement des Gaules, qu'il étoit bien réſolu de conſerver malgré les efforts de ſes ennemis. Pompée s'étoit fait donner ceux de l'Eſpagne & de l'Afrique, & Craſſus celui de la Sirie, avec le commandement de la guerre contre les Parthes & le pouvoir de lever autant de troupes qu'il en auroit beſoin. Ainſi ces trois hommes ſe trouvoient les Maîtres de toutes les forces & des armées de la République, & par leur union, ils étoient en état de faire la loi à tous les Citoyens. Mais le plus brillant des

Triumvirs étoit César. Il étoit l'ame de ce Triumvirat, dont il conduisoit toutes les démarches. Il gouvernoit souverainement toutes les Gaules, l'Illirie & la plus grande partie de la Lombardie; il acquéroit une gloire immortelle dans ces Provinces par les conquêtes qu'il y faisoit; il y amassoit des richesses immenses; il se faisoit adorer de ses troupes par ses largesses continuelles; il avoit sous ses ordres dix Lieutenans choisis entre les plus illustres Citoyens, auxquels il procuroit des occasions d'acquérir de la gloire & de la fortune, &, par ce moyen, il se voyoit en état d'exécuter les projets de grandeur & de puissance qu'il avoit formés, pendant que Pompée, content de jouir tranquillement à Rome du pouvoir & de la considération qu'il s'étoit acquis, se livroit à l'indolence, & laissoit ses Provinces sous la conduite de ses Lieutenans, & pendant que Crassus entreprenoit une guerre que son peu d'expérience & son avarice le mettoit hors d'état de conduire glorieusement.

César s'étoit rendu, suivant son usage, sur la fin de l'année précédente, en Lombardie pour y passer son quartier d'hiver, il y étoit encore au commencement de cette année, lorsque les nouveaux Consuls Lucius Domitius & Appius Claudius prirent possession de

AN. DE ROME 699.
DE CESAR 46.
COSS.
LUCIUS DOMITIUS.
APPIUS CLAUDIUS PULCHER.

leur dignité. Il avoit été obligé de se rendre en Illirie à cause de quelques mouvemens qui s'y étoient élevés, mais les ayant appaisés en peu de tems, & après avoir mis ordre aux affaires de cette Province, il se rendit de bonne heure à son armée des Gaules. Il trouva tous ses quartiers en bon état, & vit, avec beaucoup de satisfaction, que l'on avoit exécuté les ordres qu'il avoit donnés avant que de partir. On avoit construit environ six cens Vaisseaux de transport de la forme qu'il avoit prescrite, avec vingt-huit Vaisseaux de haut bord; il les fit mettre en état de service, & les fit conduire au Port de Boulogne, d'où le trajet est le plus court & le plus commode pour passer en Angleterre. Pendant qu'on faisoit ces préparatifs, il partit avec six légions & huit cens chevaux pour se rendre sur les frontieres de ceux de Treves, qu'il soupçonnoit de solliciter les Germains de passer le Rhin. Cette Nation étoit une des plus puissantes, sur-tout en Cavalerie; leur Ville principale étoit située sur le bord du Rhin.

Induciomare & Cingetorix, deux de ses plus distingués Citoyens s'en disputoient la Principauté. Aussitôt que César fut arrivé, Cingetorix se rendit dans son camp, il l'assura que lui, & tous ceux de son parti, seroient toujours

prêts à obéir à ſes ordres, & ne ſe détacheroient jamais de l'alliance du Peuple Romain.

Inducionare au contraire ſe préparoit à la guerre; il avoit levé des troupes, & avoit envoyé dans la forêt des Ardennes, qui s'étend depuis le Rhin juſques ſur les frontieres de Rheims, ceux qui étoient hors d'état de porter les armes, pour y cacher leurs effets & leurs beſtiaux. Mais lorſqu'il ſut que les principaux Citoyens de Treves, attirés par l'exemple & l'amitié de Cingetorix, & par la crainte de l'armée Romaine, étoient allés trouver Céſar, afin d'appaiſer par ſon autorité les diſſenſions qui regnoient entr'eux, il appréhenda d'être abandonné de tout le monde. Il envoya des Ambaſſadeurs à Céſar pour lui remontrer, que ce qui l'avoit empêché de ſe rendre auprès de lui, étoit le deſſein qu'il avoit eu de contenir la Ville dans le devoir, parcequ'il avoit apprehendé que toute la Nobleſſe s'étant retirée, la populace ne fît quelque démarche imprudente; qu'il étoit prêt à remettre la Ville au pouvoir de Céſar, de l'aller trouver dans ſon camp, & de confier à ſa générosité, ſa fortune & celle de tous ſes Citoyens. Quoique Céſar connût bien les motifs qui faiſoient ainſi parler Inducionare, & le forçoient de changer de réſolu-

tion, néanmoins dans la crainte où il étoit de passer l'été à faire la guerre à ceux de Treves, lorsque tout étoit prêt pour son expédition d'Angleterre, il fit dire à Induciomare de le venir trouver avec des ôtages, du nombre desquels étoient son fils & ses plus proches parens. Induciomare les ayant amenés, César le reçut avec beaucoup de témoignages d'amitié, & l'exhorta à demeurer fidele aux Romains ; & cependant ordonna en particulier aux principaux de la Nation, d'être étroitement unis à Cingetorix, ce qu'il fit, tant pour lui rendre la justice qu'il méritoit, que parcequ'il lui importoit beaucoup d'augmenter l'autorité d'un homme, qui pouvoit contribuer à contenir sa Nation dans l'obéissantce.

César, après avoir pacifié ceux de Treves, se rendit avec ses Légions au port de Boulogne, il trouva sa flotte en bon état, bien pourvue des choses nécessaires & prête à mettre à la voile. Il avoit quatre mille hommes de Cavalerie, composée des principaux de la Noblesse des Villes de la Gaule, auxquels, à l'exception d'un petit nombre dont il avoit éprouvé la fidelité, il avoit résolu de faire passer la mer avec lui, pour lui servir d'ôtages, appréhendant qu'en son absence, ils n'excitassent quelques mouvemens. Un des premiers

étoit Dumnorix Citoyen d'Autun, dont on a déja parlé à l'occasion de la défaite des Suisses. César le connoissoit pour un homme turbulent, amateur de la nouveauté, qui avoit acquis beaucoup de considération dans son pays & dans les Gaules, qui aspiroit à se rendre le Maître de sa Nation, & qui avoit d'ailleurs du courage & de l'expérience. Il s'étoit vanté en plein Conseil que César lui destinoit la Principauté d'Autun, ce qui lui avoit aliéné l'esprit de ses Citoyens, & avoit excité leur jalousie. Il avoit instamment prié César, sous différens prétextes, de le laisser en Gaule, & voyant qu'il n'en pouvoit obtenir la permission, il sollicita vivement les autres Gaulois de faire ensemble tous leurs efforts pour s'exempter de partir. Il cherchoit par ses discours à les irriter contre César, & à leur inspirer de la terreur pour ce voyage. Il leur représentoit que ce n'étoit pas sans raison que César vouloit priver la Gaule de toute sa Noblesse; que son dessein étoit de la faire périr lorsqu'elle seroit arrivée en Angleterre, ce qu'il n'avoit osé faire à la vue de toute la Nation. César, averti de ces menées, avoit pris des mesures pour arrêter ces projets, il n'avoit pas voulu le punir, par considération pour les Citoyens d'Autun qu'il affectionnoit beaucoup, & se contentoit de faire épier

toutes ſes actions; enfin le tems ſe trouvant favorable pour mettre à la voile, il ordonna l'embarquement de ſes troupes. Pendant que tout le monde étoit occupé, Dumnorix s'échappa ſecretement avec la Cavalerie d'Autun qu'il commandoit. Si-tôt que Céſar en fut inſtruit, il envoya après lui partie de ſa Cavalerie, avec ordre de le ramener abſolument, ou de lui ôter la vie s'il ne vouloit pas revenir, & s'il faiſoit quelque réſiſtance, perſuadé qu'un homme qui mépriſoit ſi hautement ſes ordres en ſa préſence, ſeroit encore moins circonſpect en ſon abſence. Celui qui commandoit la Cavalerie de Céſar, ayant atteint Dumnorix, & lui ayant ordonné de revenir au camp; celui-ci au lieu de lui obéir, ſe mit en défenſe, en criant qu'il étoit né libre, Citoyen d'une Ville libre, & que c'étoit violer le droit des gens, que de le forcer d'obéir à Céſar, dont il ne dépendoit pas; mais la Cavalerie l'ayant enveloppé, il fut tué après avoir fait quelque réſiſtance, & ceux qui l'accompagnoient, retournerent au camp. Après cela Céſar laiſſa Sabinus dans le continent avec trois Légions & deux mille chevaux, lui donna ordre de garder les ports, de faire des proviſions de vivres, d'avoir l'œil à tout ce qui ſe paſſeroit dans la Gaule, & de ſe conduire

ſelon que le tems, les occaſions & ſa prudence lui ſuggereroient.

Le vent s'étant trouvé favorable, Céſar mit à la voile au coucher du Soleil, accompagné de cinq Légions & deux mille chevaux. Le vent ayant changé au milieu de la nuit, il ne put tenir la route qu'il s'étoit propoſée, & au point du jour, il reconnut qu'il avoit laiſſé l'Angleterre ſur la gauche; mais le vent s'étant rendu plus favorable, il gagna la terre, & à force de rames il aborda ſur une côte que l'été précedent il avoit remarquée comme la plus commode pour une deſcente, & il débarqua en plein jour, ſans avoir été inquiété par les ennemis. Céſar apprit que les Anglois avoient d'abord aſſemblé toutes leurs troupes pour s'oppoſer à ſon débarquement, mais qu'ils avoient enſuite abandonné le rivage, & s'étoient retirés derriere les hauteurs voiſines, effrayés par la grandeur de ſa flotte: car elle étoit compoſée de huit cens vaiſſeaux, y compris ceux qui portoient les vivres, & ceux qui appartenoient à ſes Lieutenans ou à d'autres particuliers.

Céſar, après avoir débarqué ſes troupes, ayant choiſi un lieu propre pour aſſeoir ſon camp, & donné quelque repos à ſes Soldats, laiſſa dix Cohortes & trois cens Cavaliers pour la garde des

vaiſſeaux, ſous les ordres de Q. Atrius ſon Lieutenant, & partit à la troiſieme veille de la nuit, pour aller chercher les ennemis. Il avoit fait environ douze mille pas, lorſqu'il les apperçut : ils l'attaquerent ſuivant leur uſage avec toute leur Cavalerie & leurs chariots ; mais ayant été facilement repouſſés par la Cavalerie Romaine, ils allerent ſe cacher dans les bois, & ſe retirerent dans un lieu extrêmement fortifié par l'art & par la nature, & qui paroiſſoit leur avoir déja ſervi dans leurs guerres particulieres. Ils s'écartoient rarement de leurs bois, & ſe contentoient ſeulement d'empêcher les Romains de pénétrer dans leurs fortifications : mais Céſar, réſolu de les y forcer, envoya les ſoldats de la ſeptieme Légion, qui ayant comblé les foſſés avec des faſcines, & étant montés couverts de leurs boucliers ſur les retranchemens, attaquerent les Anglois avec tant de vivacité, qu'ils franchirent leurs ramparts, & les en chaſſerent. Céſar empêcha ſes ſoldats de les pourſuivre plus loin, parcequ'il ne connoiſſoit pas le terrein, & vouloit employer le reſte du jour à fortifier ſon camp ; le lendemain, ayant partagé ſes troupes en trois corps, il les envoya à la pourſuite des ennemis. Cependant les Anglois, d'un commun accord, avoient donné le commande-

ment général de leurs troupes à Caſſivellaunus, Roi d'une partie de l'Angleterre, dont les poſſeſſions éloignées de la Mer d'environ quatre mille pas, étoient ſéparées des Régions maritimes par la riviere de la Tamiſe. Il avoit toujours été en guerre avec ſes voiſins, mais, à l'arrivée des Romains, le danger commun les avoit réunis ſous ſes ordres. La Cavalerie & les Chariots Anglois harceloient ſouvent l'armée Romaine dans ſa marche, mais ils étoient toujours repouſſés. Un jour que les Romains étoient occupés à fortifier leur camp, les Anglois, étant ſortis des forêts voiſines, accoururent avec toutes leurs forces, & tomberent avec beaucoup de hardieſſe ſur les cohortes commandées pour s'oppoſer aux ennemis en cas d'attaque imprévue, pendant que les Soldats étoient au travail. Céſar envoya deux autres cohortes pour les ſoutenir, mais celles-ci n'ayant pas ſuffi pour repouſſer les ennemis, il fut obligé d'en envoyer encore de nouvelles. Comme cette action s'étoit paſſée en préſence de toute l'armée, Céſar reconnut que ſon Infanterie, à cauſe de la peſanteur de ſes armes, ne pouvoit pourſuivre long-tems les ennemis ſans beaucoup ſe fatiguer; qu'ils ſe garantiſſoient de ſes coups par la légereté de leur fuite, & que ſa Cavalerie ne com-

battoit qu'avec beaucoup de dangers ; parceque les Anglois fuyoient à dessein de la séparer de l'Infanterie ; alors, revenant à la charge, ils descendoient de leurs chariots & combattoient à pied : ce qui leur donnoit beaucoup d'avantage, en sorte qu'il étoit obligé de tenir sa Cavalerie & son Infanterie à portée de se donner du secours mutuellement. Le lendemain César ayant envoyé trois légions au fourage avec sa Cavalerie, les ennemis, en très grand nombre, vinrent tomber de toutes parts sur les fourageurs & sur les légions. Les Romains, soutenus par la Cavalerie, les reçurent courageusement, les mirent en désordre, les poursuivirent même si vivement, qu'ils ne leur donnerent pas le loisir de s'arrêter pour se rallier ou descendre de leurs chariots, & ils en tuerent la plus grande partie. Cette défaite fut si considérable, que d'autres Nations, qui venoient à leur secours, se dissiperent & retournerent dans leur pays. Depuis ce tems-là les Anglois n'attaquerent plus les Romains, qu'avec des troupes peu nombreuses dans le dessein seulement de les fatiguer & de traîner la guerre en longueur. Mais César résolut de la porter dans les Etats de Cassivellaunus. Il se rendit à cet effet avec son armée sur les bords de la Tamise. Lorsqu'il y fut ar-

rivé, il en trouva le paſſage fort difficile. Il n'y avoit qu'un ſeul gué dans lequel les Soldats avoient de l'eau juſqu'aux épaules ; les troupes ennemies étoient rangées en bataille ſur la rive oppoſée qu'ils avoient fortifiée avec un grand nombre de pieux pointus, plantés, tant ſur les bords que dans la riviere, où ils étoient cachés par la ſurface de l'eau, comme Céſar l'apprit par les transfuges & les priſonniers. Malgré cela, il fit avancer ſa Cavalerie, & la fit ſuivre par ſes légions. Les Soldats paſſerent avec tant d'ardeur & d'impétuoſité, quoiqu'ils fuſſent au milieu des eaux, que les ennemis, ne pouvant ſoutenir leur attaque, prirent la fuite & abandonnerent le rivage.

Caſſivellaunus, voyant que ſes troupes ne pouvoient réſiſter à tant de valeur jointe à une ſi grande expérience en l'art militaire, prit le parti de les congédier toutes, & il ne garda que quatre mille chariots avec leſquels il harceloit continuellement les Romains. Il ſe retiroit dans les bois & dans les endroits embarraſſés & de difficile accès. Il précédoit toujours les Romains dans les lieux où il prévoyoit qu'ils devoient paſſer ; il en faiſoit retirer les hommes, les beſtiaux, les grains, & les cachoit dans les forêts ; &, lorſque la Cavalerie Romaine ſe répandoit trop libre-

ment dans la campagne pour fourager, il la faiſoit attaquer de tous côtés par ſes chariots, qui débouchoient des forêts par des routes & des ſentiers qui lui étoient connus : il avoit alors toujours l'avantage ſur elle; il l'empêchoit de s'écarter du gros de l'armée, en ſorte que Céſar ne pouvoit nuire aux ennemis, que par le ravage de leurs terres & l'incendie de leurs édifices, qu'il faiſoit faire par ſes légions.

Pendant ce tems-là, les habitans de la Ville de Trinobantes (1), Nation la plus puiſſante de toutes ces contrées, envoyerent des Ambaſſadeurs à Céſar pour l'informer de la diſpoſition où ils étoient de ſe rendre à lui, d'obéir à ſes ordres, & pour le prier de les défendre des injures & des vexations de Caſſivellaunus. Il leur ordonna de lui livrer des ôtages & de fournir des vivres à ſon armée. Il leur envoya, pour les gouverner, le jeune Mandubratius, dont le pere Immanuentius avoit été Roi de cette Province, & que Caſſivellaunus avoit fait mourir après s'être emparé de ſes Etats. Le fils s'étoit garanti de la mort par la fuite; il étoit venu trouver Céſar dans les Gaules, & il s'étoit attaché à lui. Les Trinobantes ayant obéi ponctuellement, Céſar empêcha ſes Soldats

(1) On croit que c'étoit la Ville principale des Provinces d'Eſſex & de Mideleſex.

de commettre aucuns désordres sur leurs terres : ce qui engagea les autres Nations voisines à lui envoyer aussi des Ambassadeurs. Elles apprirent en même-tems à César qu'il n'étoit pas éloigné d'une Ville appartenante à Cassivellaunus, extrêmement fortifiée, entourée de marais presqu'inaccessibles, dans laquelle il avoit retiré une grande partie de ses Sujets avec leurs principales richesses. Les Anglois donnoient alors le nom de Villes à des lieux de difficile accès, où ils se retiroient pour éviter les incursions de leurs ennemis, surtout celles de la Cavalerie & des Chariots. César, y ayant conduit ses légions, trouva la place en état de faire une vigoureuse défense, si les assiégés eussent été plus expérimentés à soutenir des siéges, & n'eussent pas eu affaire aux Romains. Il la fit attaquer de tous côtés : les ennemis soutinrent quelque tems l'effort de ses troupes, mais à la fin ils furent obligés de céder & de prendre la fuite. Il y périt beaucoup d'Anglois ; les Romains y firent un butin considérable d'hommes, de bestiaux & de richesses.

Cassivellaunus, ayant appris dans le même tems, que quatre Rois de la Province de Kent, qu'il avoit engagés à prendre les armes, pour attaquer en l'absence de César le camp dans le-

quel il avoit enfermé ses vaisseaux, avoient été défaits, voyant son païs ruiné, & ses Villes en la puissance de l'ennemi, accablé de tant de pertes, il engagea Comius Roi d'Arras, d'interceder pour lui auprès du vainqueur.

César, qui appréhendoit de nouveaux mouvemens dans les Gaules, craignant d'être obligé de passer le reste de l'été à faire la guerre aux Anglois, accorda la paix à Cassivellaunus, lui fit donner des ôtages, & lui défendit d'inquiéter en aucune façon Mandubratius & les Trinobantes. Ayant ensuite imposé un tribut aux Nations qu'il avoit soumises, il ramena ses troupes, il fit embarquer son armée avec les prisonniers, les ôtages & le butin, & il arriva heureuse- à Boulogne.

Quoique ces deux expéditions d'Angleterre eussent acquis beaucoup de gloire à César, pour avoir été le premier des Romains qui eût pénetré dans cette Isle qui leur étoit tout-à-fait inconnue; cependant plusieurs Historiens l'ont taxé d'avoir en même-tems cherché l'occasion de satisfaire sa cupidité. Cette Isle étoit dès-lors en possession de faire un grand commerce, & avoit la réputation de posseder beaucoup de richesses. Les Historiens ne sont pas entrés dans le détail de celles que César y enleva, il s'est bien gardé lui-même d'en

parler dans ſes commentaires, ainſi que de celles qu'il avoit remportées des Gaules ; cependant il ne ſeroit pas difficile de les faire connoître, par l'uſage qu'il en fit dans la ſuite. Suetone nous apprend que Céſar étoit en partie guidé dans cette expédition par l'eſpérance d'y trouver des perles & des pierres précieuſes, dont il avoit toujours recherché la poſſeſſion avec beaucoup d'ardeur, & que lorſqu'il étoit en Angleterre, il les peſoit lui-même pour en connoître la valeur & le prix ; d'ailleurs, il ſe comporta en Angleterre comme il faiſoit dans les Gaules, il s'emparoit des tributs & des ſubſides qu'il faiſoit payer à ces Peuples, ſans les faire porter au tréſor, comme il étoit d'uſage ; ainſi il n'étoit pas étonnant qu'il acquît des richeſſes immenſes.

Auſſi-tôt que Céſar fut arrivé dans les Gaules, il en aſſembla les Etats à Amiens, & après avoir reglé toutes les affaires, il mit ſes troupes en quartier d'hyver. Comme la récolte des grains n'avoit pas été abondante cette année, il réſolut de changer la diſtribution ordinaire de ſes quartiers : il éloigna ſes Légions les unes des autres, afin qu'elles fuſſent moins à charge aux Villes, & qu'elles puſſent ſubſiſter plus facilement. Il en mit une dans le territoire de Tournay, ſous la conduite de

Caïus Fabius : une autre dans le païs de ceux de Cambrai, ſous les ordres de Quintus Cicéron : la troiſieme en Picardie, aux ordres de Lucius Roſcius : il donna le commandement de la quatrieme à Labienus, ſur les confins de ceux de Treves ; il en mit trois dans la Gaule Celtique, ſous les ordres de Craſſus, de Trebonius, & de Plancus ; & celle qu'il avoit levée l'année précedente en Italie, fut envoyée avec cinq Cohortes, ſous le commandement de Sabinus & de Cotta, entre la Meuſe & le Rhin dans le Païs de Liege, dont une partie étoit ſous la domination d'Ambiorix & de Cativulce. Céſar ayant été informé par ſes Lieutenans que les Légions étoient arrivées aux lieux de leur deſtination, & que leurs camps étoient fortifiés & pourvus des choſes néceſſaires, parcourut les différentes Villes des Gaules, afin d'avoir l'œil ſur ce qui ſe paſſeroit.

Quinze jours après ſon départ d'Amiens, Ambiorix & Cativulce, dont les Etats étoient voiſins du quartier de Sabinus & de Cotta, prirent les armes : quoiqu'ils fuſſent venus ſur leurs frontieres au-devant des Légions, & qu'en qualité d'Alliés, ils leur euſſent fourni les vivres & les autres choſes néceſſaires pour paſſer l'hiver ; cependant excités par les ſollicitations d'Inducioma-

re de Treves, dont on a déja parlé, ils leverent des troupes & vinrent attaquer brusquement le camp de Sabinus & de Cotta. Les Romains se mirent en défense, & ayant fait sortir un corps de Cavalerie Espagnole qui étoit en quartier avec eux, les Gaulois furent repoussés. Ambiorix, voyant que le camp étoit trop bien fortifié pour être forcé, eut recours à l'artifice. Il fit crier par quelques soldats, que si l'on vouloit lui députer quelqu'un, il avoit des propositions à faire pour l'utilité des deux Nations. On lui envoya Caïus Arpinius, Chevalier Romain, & Caius Junius, Espagnol, que César avoit député plusieurs fois à Ambiorix. Il leur dit » qu'ils devoient avoir d'autant plus de » confiance en ce qu'il avoit à leur pro- » poser, que personne n'ignoroit les » grandes obligations qu'il avoit à Cé- » sar, pour l'avoir délivré du tribut » qu'il payoit à ceux de Namur, pour » lui avoir fait rendre son fils & les au- » tres ôtages qu'ils l'avoient forcé de » leur livrer, & pour l'avoir rendu le » premier de sa Nation. Que ce n'étoit » pas de son propre mouvement qu'il » avoit attaqué le camp des Romains, » mais qu'il y avoit été forcé par ses » Citoyens : que son pouvoir étoit si » borné, qu'ils en avoient souvent au- » tant sur lui, qu'il en pouvoit avoir

» ſur eux. Que s'ils s'étoient détermi-
» nés à faire la guerre aux Romains,
» c'étoit parcequ'ils n'avoient pû ré-
» ſiſter au ſoulevement général des
» Gaulois. Qu'il n'ignoroit point que
» ſa Nation n'étoit pas aſſez puiſſante
» pour réſiſter ſeule aux armes Romai-
» nes ; mais que la réſolution étoit pri-
» ſe d'attaquer toutes les Légions en
» même-tems, afin de les empêcher
» de ſe prêter mutuellement du ſecours.
» Qu'il avoit été forcé de ſe joindre
» aux autres Gaulois, ſur-tout dans une
» conjoncture où ils avoient tous con-
» çu le deſſein de recouvrer leur liber-
» té ; que voulant témoigner à Céſar
» la reconnoiſſance qu'il lui devoit, il
» conjuroit Sabinus ſon ami & ſon hô-
» te, de penſer à ſa ſûreté & à celle de
» ſes ſoldats. Qu'un grand nombre de
» Germains avoit paſſé le Rhin, & de-
» voit le joindre dans deux jours ; que
» le meilleur parti qu'il pouvoit pren-
» dre, avant que les Nations voiſines
» en fuſſent averties, étoit de faire
» ſortir les ſoldats de leurs quartiers,
» & d'aller ſe joindre à Quintus Cicé-
» ron, ou à Labienus, qui n'étoient
» éloignés que d'environ cinquante mil-
» le pas ; qu'il leur promettoit, & faiſoit
» ſerment de leur livrer paſſage ſur ſes
» terres ; que par ce moyen, il s'aqui-
» toit des obligations qu'il avoit à Cé-

» ſar, & de ce qu'il devoit à ſes Ci-
» toyens «.

Les Envoyés ayant rapporté ce diſcours aux Commandans, ils ſe trouverent fort embaraſſés. Le Conſeil s'étant aſſemblé, Cotta avec les principaux Tribuns & les premiers Centurions, étoient d'avis de ne point ſortir du quartier, ſans l'ordre de Céſar; ils diſoient que le camp étoit ſi bien fortifié, qu'ils pourroient ſe défendre contre les troupes des Gaulois, quelques nombreuſes qu'elles puſſent être; qu'ils avoient des vivres en abondance, & qu'avant qu'ils puſſent être forcés, ils ſeroient ſecourus par Céſar, ou par les Légions voiſines, & qu'enfin il n'y avoit rien de plus honteux que de prendre conſeil de ſon ennemi.

Sabinus au contraire diſoit, qu'il ne ſeroit plus tems de remédier au danger, lorſqu'on ſeroit attaqué par toutes les troupes des Germains & des Gaulois; qu'il croyoit Céſar parti pour l'Italie, qu'il faudroit ſoutenir un long ſiége dans un camp où les vivres venant à manquer, ils ſeroient réduits à la derniere extrêmité. Les deux Commandans ſe trouvant partagés de ſentimens, les altercations durerent juſques bien avant dans la nuit; enfin Cotta ſe rendit au ſentiment de Sabinus: on ordonna le départ pour la pointe du jour. Les

ſoldats, qui décampent dans la perſuaſion que l'on ſuit le conſeil, non pas d'un ennemi, mais d'un homme affectionné, tel qu'on croyoit Ambiorix, marchent avec négligence, comme s'ils n'avoient rien à craindre. Mais les Gaulois qui avoient conjecturé, que les Romains ſe diſpoſoient à ſortir de leur camp par les mouvemens qu'ils y avoient apperçus, ſe partagent en deux corps, vont ſe mettre en embuſcade dans les bois voiſins, & attendent à deux mille pas de diſtance l'arrivée des Légions. Si tôt que la plus grande partie fut deſcendue dans une vallée par laquelle il falloit néceſſairement paſſer, les Gaulois fondent ſur elles des deux côtés de la montagne, dont l'élévation leur donne tout l'avantage du terrein. Les Romains, attaqués de toutes parts dans les défilés, ne peuvent ſe raſſembler pour faire face; embaraſſés de leurs bagages, ils ne peuvent réſiſter aux efforts des ennemis, Ambiorix fait maſſacrer Sabinus, après lui avoir donné ſa foi pour l'attirer à une conférence; Cotta ſe fait tuer à la tête de ſes ſoldats, qui ſe voyant ſans Commandans, prennent la fuite & ſe diſſipent. Ceux qui s'échapperent en très petit nombre, après avoir erré dans les bois avec beaucoup de peines & de fatigues, gagnerent le camp de Labienus,

& lui porterent la nouvelle de cette défaite, dans laquelle les Romains perdirent plus de ſeize mille hommes.

Ambiorix, enflé de cette victoire, part auſſitôt avec ſa Cavalerie, ordonne à l'Infanterie de le ſuivre en diligence, & ſe rend dans la Province de Namur & le lendemain dans le Hainault. Il exhorte ces peuples à ſaiſir l'occaſion de ſe délivrer pour toujours de la domination Romaine. Il leur apprend qu'il a défait & tué deux Lieutenans de Céſar, qu'il vient d'exterminer leur armée. Il perſuade à ceux de Cambrai, qu'il ne leur ſera pas difficile d'opprimer la Légion qui eſt en quartier chez eux, ſous les ordres de Quintus Cicéron, de lui faire le même traitement, & il offre de les accompagner avec ſes troupes victorieuſes. Toutes ces Nations ſe ſoulevent, aſſemblent leurs troupes, & accourent de toutes parts pour attaquer le camp de Cicéron, qui n'étoit pas encore informé de la défaite de Sabinus & de Cotta. Quelques ſoldats qui étoient ſortis pour aller couper du bois, ſont ſurpris par la Cavalerie d'Ambiorix, & ſont taillés en pieces. L'Infanterie Gauloiſe, arrivée quelque tems après, ſe met en devoir de forcer les retranchemens des Romains. Cicéron fait armer ſes ſoldats en diligence, ils montent ſur les remparts,

ils soutiennent l'attaque des ennemis ; ils les repoussent, & se défendent, quoiqu'avec beaucoup de peine jusqu'à la nuit, contre des gens qui avoient mis tout leur espoir dans la surprise, & qui fondoient leur liberté sur cette victoire. Cicéron depêche aussitôt, sous promesses de grandes récompenses, des exprès à César, pour lui porter cette nouvelle. Cependant, les Romains s'occupent toute la nuit à perfectionner leurs retranchemens, & à fortifier leur camp. Ils élevent avec une promptitude incroyable cent vingt tours de bois, & dressent grand nombre de machines à lancer des traits.

Les personnes qui ignorent comment les Romains faisoient la guerre, doivent être surprises qu'une seule Légion, qui, avec sa Cavalerie & ses troupes auxiliaires, composoit tout au plus quatorze ou quinze mille hommes, pût résister dans un camp à plus de cinquante mille.

Les Romains ne mettoient jamais leurs troupes en quartier d'hiver dans les Villes. Lorsque le tems d'y entrer étoit arrivé, ils choisissoient un lieu propre pour asseoir leur camp, ils le fortifioient de profonds & larges fossés, ils y élevoient des remparts & des redoutes, ils y portoient des provisions de bois tout préparés pour élever des tours,

& dreſſer des machines propres à l'attaque & à la défenſe. Ils y faiſoient proviſion de vivres pour tout l'hiver, & ils augmentoient encore leurs fortifications avec plus de ſoin, lorſqu'ils étoient dans un pays où ils avoient des révoltes à craindre. Au lieu de tentes, ils faiſoient des huttes de bois couvertes de paille, ou de matiere qu'ils avoient en plus grande abondance : ils paſſoient ainſi l'hiver dans ces camps ; leurs Commandans y étoient toujours à leur tête, & ne les abandonnoient jamais. Lorſque les travaux militaires étoient ceſſés, ils paſſoient le tems à exercer les ſoldats, pour les rendre plus agiles, & plus adroits à manier leurs armes. Ainſi, il n'eſt pas étonnant qu'une pareille Milice, courageuſe d'ailleurs, ſe défendît aiſément, contre de nombreuſes troupes levées précipitamment, & qui n'avoient aucune connoiſſance de l'Art militaire.

Les Gaulois reviennent le lendemain avec de plus grandes forces, rempliſſent les foſſés avec des faſcines, montent à l'aſſaut ; mais les Romains les reçoivent avec courage, ſe défendent avec plus de facilité que le jour précédent, & les repouſſent. Les attaques ſe renouvellent preſque tous les jours, les Romains n'ont aucun repos, ils travaillent la nuit à réparer les dégats faits pen-

dant le jour, ils préparent une grande quantité de traits, exhaussent leurs tours, & se défendent avec tant de valeur, qu'ils forcent les Gaulois de leur donner quelque relache.

Les principaux Nerviens qui avoient eu quelque habitude avec Cicéron, & qui lui étoient connus, lui demanderent une conférence; l'ayant acceptée, ils lui tinrent les mêmes discours qu'Ambiorix avoit précédemment tenus à Sabinus. » Ils lui dirent que toutes les » Gaules étoient en armes, que les » Germains avoient passé le Rhin, que » tous les quartiers d'hiver de César » étoient assiégés, ils lui apprirent la » défaite & la mort de Sabinus & de » Cotta, ils lui présentent Ambiorix » qui les avoit vaincus, ils lui remon- » trent qu'il est dans l'erreur, s'il se » flatte d'être secouru par les autres » Légions, embarassées à se défendre » elles-mêmes; que cependant, par » considération pour Cicéron & pour » le Peuple Romain, ils permettent à » ses soldats de se retirer sans crainte, » dans les lieux où ils croiront se met- » tre le plus en sûreté; mais qu'ils veu- » lent seulement faire perdre aux Ro- » mains l'habitude de prendre tous les » ans des quartiers d'hiver dans les » Gaules. « Cicéron leur répondit; » que l'usage du Peuple Romain, n'é-

» toit pas de recevoir des avis & des
» conditions de paix d'un ennemi ar-
» mé ; que s'ils vouloient mettre bas
» les armes & employer sa médiation
» auprès de César, il esperoit obtenir
» pour eux, de sa justice & de sa clé-
» mence, des conditions équitables «.
Les Nerviens déchus de l'espérance de tromper Cicéron, convertissent leur siege en blocus. Ils environnent son camp d'une circonvallation de quinze pieds de profondeur, avec un parapet de onze pieds de haut. Comme ils n'avoient apporté aucuns outils propres à remuer la terre, ils coupoient le gazon avec leurs épées, & portoient la terre dans les pans de leurs robes & dans leurs casques ; ils étoient en si grand nombre, qu'en moins de douze heures ils formerent une circonvallation de quinze mille pas de tour, & comme dans leurs attaques rien ne les incommodoit plus que les traits lancés du haut des tours, d'où les Romains tiroient à couvert, les Gaulois en éleverent de semblables pour les leur opposer.

Ce siege avoit déja duré six jours, lorsqu'au septieme s'étant élevé un grand vent, les Gaulois jetterent dans le camp des Romains une grande quantité de petits boulets d'argile rougis au feu, & de dards armés d'étoupes en-

flammées, qui tombant ſur les hutes des ſoldats couvertes de chaume, mirent le feu par-tout; & s'avançant avec de grands cris, comme s'ils euſſent déja obtenu la victoire, ils ſe préſenterent à l'aſſaut; mais les Soldats Romains ſe défendirent avec tant de préſence d'eſprit, que malgré la quantité de fleches dont ils étoient aſſaillis, & la perte de leurs bagages qui ſe conſumoient par le feu, ils combattirent avec tant de courage, ſans même regarder derriere eux, qu'ils repouſſerent les ennemis. Le nombre des morts & des bleſſés du côté des Gaulois fut d'autant plus grand, que s'étant jettés en foule & ſans ordre dans les foſſés pour les franchir avec leurs échelles, ceux des premiers rangs, lorſqu'ils étoient bleſſés, ne pouvoient plus ſe retirer, & il y en eût beaucoup d'étouffés & de foulés aux pieds.

Pendant cette attaque, les Gaulois avoient fait avancer juſques ſur le bord du foſſé, une tour de bois ſemblable à celle des Romains (1), mais beaucoup plus grande & plus conſidérable, qui excédoit de beaucoup la hauteur des retranchemens, & qui leur ſervoit à jetter des traits ſur les aſſiégés. Alors les Centurions de la troiſieme Cohorte qui

(1) Comme il y avoit pluſieurs Gaulois qui avoient ſervi ſous les Romains, ils avoient appris la façon de conſtruire ces Tours.

étoient à la défenſe de la porte du camp, en ouvrirent les barrieres, ſe retirerent en dedans avec leurs ſoldats, faiſant ſigne aux Gaulois d'avancer, mais aucun d'eux n'ayant oſé s'y hazarder, les Centurions & leurs Soldats revinrent à leur poſte, attaquerent la tour, en chaſſerent les Gaulois, y mirent le feu & la conſumerent.

Il y avoit dans cette Cohorte deux braves Centurions appellés Pulfio & Varenus, qui touchoient aux premiers grades. Ils étoient en de continuelles diſputes ſur la préférence que chacun prétendoit obtenir par la valeur qui devoit les élever au rang de Tribuns. Pendant qu'on combattoit aux retranchemens; Pulfio dit à Varenus, qu'attens-tu pour donner des preuves de ton courage? Peux-tu trouver une plus belle occaſion? il faut que ce jour décide notre querelle. Auſſitôt il ſort des retranchemens, il ſe jette au plus fort de la mêlée, & Varenus le ſuit. Pulfio lance ſon javelot avec tant de force contre le premier Gaulois qu'il rencontre, qu'il le tue ſur la place; ſes compagnons le couvrent de leurs boucliers, & en même-tems lancent leurs traits ſur Pulfio, ſon bouclier eſt percé, le fer du javelot attaché dans ſon baudrier, l'empêche de tirer ſon épée, & déja les ennemis l'environnent. Varenus ac-

court, attaque les Gaulois, dégage son camarade, & lui donne le tems de se remettre. Les Gaulois, qui croient Pulsio blessé, se tournent contre Varenus, il les reçoit bravement, tue d'un coup d'épée le plus avancé, & fait tourner le dos aux autres : comme il les poursuivoit avec trop d'ardeur, il trouve un lieu bas qui le fait tomber ; les Gaulois reviennent sur lui, mais Pulsio, qui voit son compagnon près de succomber, vole à son secours, arrête les Gaulois, les écarte, & tous deux ensemble, après en avoir tué plusieurs sans être eux-mêmes blessés, rentrent dans le camp, aux acclamations de leurs Soldats, qui avoient été témoins de leur courage. Ainsi, dit César dans ses Commentaires, la fortune servit si bien l'émulation de ces deux rivaux, qu'ils se conserverent la vie l'un à l'autre, & qu'il ne fut pas possible de décider lequel des deux devoit avoir la préférence.

Cependant le siége devenoit de jour en jour plus difficile à soutenir ; la plus grande partie des Soldats étoient blessés ; il ne pouvoit passer aucuns Messagers pour porter à César les lettres de Cicéron ; ils étoient tous arrêtés & égorgés par les Gaulois à la vue des assiégés.

Il y avoit, dans le camp de Cicéron,

un Nervien, homme de considération, & son Hôte, appellé Vertico, qui s'étoit venu rendre à lui dès les premiers jours du siége, & lui avoit donné des preuves de son attachement. Il avoit un esclave Gaulois auquel il promit la liberté & une récompense s'il vouloit porter une lettre à César. Cet esclave passe au travers du camp ennemi sans être soupçonné, & faisant la plus grande diligence, il exécute sa commission. César n'étoit pas encore parti pour l'Italie; il étoit resté à Amiens dans la crainte de quelques soulevemens. Dès qu'il apprend, par la lettre de Cicéron, le danger où il étoit, il dépêche sur-le-champ à son Trésorier M. Crassus, éloigné d'environ quinze mille pas, lui donne ordre de partir en diligence avec la Légion qu'il commandoit, & de le venir joindre. Il mande à C. Fabius de se rendre sur les frontieres de ceux d'Arras avec ses troupes, & il écrit à Labienus de le venir trouver s'il peut le faire sans danger. Il ramasse de son côté environ six cens chevaux. Sur la neuvieme heure (1) il apprend l'arrivée de Crassus, par ses Coureurs; il le laisse en garnison avec une Légion dans Amiens, où il avoit déposé ses

(1) La neuvieme heure, suivant la maniere de compter des Romains, répondoit environ à trois heures après midi.

gros bagages, les ôtages des Villes, les lettres publiques & une grande provision de grains, & il part aussitôt. Après avoir fait le lendemain environ vingt mille pas, il fut joint par Fabius. Il reçut en chemin des lettres de Labienus, qui lui marquoit qu'il ne pouvoit, sans un danger évident, faire sortir ses Soldats; qu'il appréhendoit d'être assailli en chemin, & de ne pouvoir soutenir l'attaque des ennemis, sur-tout dans une marche précipitée; que ceux de Treves étoient campés à trois mille pas de son camp avec de nombreuses troupes de Cavalerie & d'Infanterie. Il lui mandoit en même-tems le détail de la défaite de Sabinus & de Cotta. César approuva sa conduite, & quoiqu'il se vît réduit à deux Légions, au lieu de trois sur lesquelles il avoit compté, cependant il se rendit en diligence sur les confins du Hainault, où il apprit par les prisonniers, l'extrêmité à laquelle Cicéron étoit réduit. Il lui avoit sur-le-champ renvoyé son Messager avec une lettre écrite en grec, afin que si elle étoit interceptée les ennemis ne pussent pas pénétrer son dessein; il lui avoit ordonné, s'il ne pouvoit pas rentrer facilement, d'attacher sa lettre à une fleche & de la jetter dans le camp. César marquoit à Cicéron qu'il étoit parti avec ses Légions, & que dans peu il seroit

roit à ſon ſecours. Le Meſſager ayant tiré ſa fleche, elle s'attacha à une Tour & ne fut apperçue que le troiſieme jour par un Soldat qui la porta à Cicéron ; il la lut auſſitôt aux Soldats, dont l'eſpérance & la joie furent ranimées par cette nouvelle.

Cependant Céſar arrivoit à grandes journées ; il avoit envoyé ſa Cavalerie ravager le pays, & mettre le feu partout ſur ſon paſſage. Cicéron connut, par la fumée des édifices qui brûloient, que Céſar approchoit ; & les Gaulois, ayant appris ſon arrivée, abandonnerent le ſiége & marcherent au-devant de lui avec toutes leurs troupes. Cicéron lui en donna auſſitôt avis, & lui marqua le nombre des troupes ennemies. Céſar, ayant reçu la lettre de Cicéron ſur le minuit, marcha avec plus de précaution ; il décampa à la pointe du jour, &, ayant fait environ quatre mille pas, il apperçut les Coureurs des ennemis ; il ne voulut pas s'expoſer à combattre contre une multitude ſi conſidérable. Sachant que Cicéron étoit dégagé, il ſe tint ſur la défenſive ; il choiſit un lieu commode & avantageux pour aſſeoir ſon camp, & ſe fortifia. Comme il avoit deſſein de faire prendre le change à ſes ennemis ſur l'état de ſes troupes, il avoit rétréci ſon camp le plus qu'il lui avoit été poſſible. Il pa-

roissoit avoir peu d'étendue, parcequ'on n'avoit pas amené de bagages, & que les Soldats n'avoient apporté que leurs armes. Les Gaulois, qui attendoient encore d'autres troupes, demeurerent tranquilles : cependant leur Cavalerie, s'étant approchée du camp, attaqua celle de César, qu'il avoit envoyée à la découverte : il lui avoit ordonné, si elle étoit attaquée, de faire peu de résistance, de fuir & de se retirer avec précipitation dans les retranchemens. Sa Cavalerie ayant exécuté ses ordres, il fit aussitôt boucher les portes du camp, relever les parapets & augmenter les fortifications. Comme ces ouvrages, qui se faisoient avec précipitation, donnoient à connoître la crainte des Romains, les Gaulois, qui s'en apperçurent, en devinrent plus hardis ; ils passerent une vallée qui étoit entre les deux camps, & se posterent en un lieu désavantageux. Ayant vu qu'à leur approche César avoit fait rentrer dans son camp les gardes extérieures, ils s'avancerent jusqu'aux retranchemens, & y jetterent une grande quantité de dards & de fleches. Ils firent crier à haute voix, que s'il y avoit quelqu'un, soit Romain, soit Gaulois, qui voulût se retirer, il en auroit la liberté jusqu'à la troisieme heure du jour ; enfin ils en vinrent à un si grand mépris pour les

Romains, qu'ils apporterent des faſcines pour combler les foſſés, & ils attaquerent les retranchemens. Auſſitôt Céſar ayant fait faire irruption par toutes les portes & fait ſortir ſa Cavalerie, les Gaulois furent tellement ſurpris qu'ils prirent la fuite ſur-le-champ, & jetterent leurs armes. Les Romains les pourſuivirent ſans relache, en firent un grand carnage, les diſſiperent, & s'emparerent de leur camp. Il s'en ſauva beaucoup dans les bois & dans les marais, où Céſar ne voulut pas les pourſuivre de peur de ſurpriſe.

L'irruption étoit un ſtratagême de guerre dont les Romains ſavoient faire uſage dans certaines conjonctures. Ils s'en ſervoient principalement, lorſqu'on leur oppoſoit des troupes nombreuſes, & qu'il eût été trop dangereux de combattre en bataille rangée : leurs camps étant toujours extrêmement fortifiés, comme on vient de voir celui de Q. Cicéron, ils n'appréhendoient pas d'y être forcés. Ces irruptions, dont nous avons pluſieurs exemples, coutoient peu de ſang aux vainqueurs; cependant elles étoient fort meurtrieres pour les vaincus. Les Romains temporiſoient, ils affectoient de montrer de la crainte; & lorſque le mépris qu'ils avoient inſpiré pour eux, rendoit l'ennemi négligent, alors ils ſavoient profiter de

tous leurs avantages. Dans l'occasion dont nous venons de parler, César avec environ vingt-deux mille hommes d'Infanterie, & douze cens homme de Cavalerie, défit une armée de plus de soixante mille hommes; & sans avoir fait aucune perte, il se rendit le même jour au camp de Cicéron.

Ayant passé sa Légion en revue, il n'en trouva pas la dixieme partie sans blessures, ce qui fit juger de la grandeur du péril qu'elle avoit couru & du courage avec lequel elle s'étoit défendue. Il donna de grandes louanges à Cicéron & à toute la Légion, il distribua des marques d'honneur & des récompenses aux Tribuns, aux Centurions & aux Soldats, qui, sur le rapport de Cicéron & de leurs camarades, s'étoient le plus distingués. Il donna à Pulfio & à Varenus à chacun une couronne civique (1), & il dédommagea les soldats de leurs bagages, que l'incendie avoit consumés. Ensuite s'étant fait instruire du détail de la défaite de Sabinus & de Cotta, il en fit part à ses soldats, il les exhorta à supporter courageusement la perte de leurs Concitoyens, arrivée par l'imprudence & la dissension de leurs Chefs, puisque ceux

(1) Cette marque d'honneur étoit très honorable & ne se donnoit qu'à ceux qui avoient sauvé la vie à un Citoyen.

qui l'écoutoient, par leur courage, aidé de la faveur des Dieux immortels, en avoient tiré une juſte vengeance. Il ajouta, que leur douleur ne devoit pas être de plus longue durée, que la joie de leurs ennemis, pour une victoire arrachée par la fraude, & par la ſurpriſe; mais dont ils avoient ſi-tôt & ſi cherement payé les fruits, par la deſtruction de leur armée.

Telle étoit la façon dont les Généraux Romains en uſoient avec leurs ſoldats. Céſar ſur-tout, juſte eſtimateur du mérite de chacun, ſavoit les louer, les récompenſer dans la proſpérité, & les conſoler dans l'adverſité; comme auſſi il ſavoit les punir, lorſqu'ils manquoient à leur devoir. Rien n'étoit plus capable d'exciter leur émulation, & de relever leur courage.

La nouvelle de la victoire de Céſar ſe répandit avec une incroyable célérité. Ceux de Rheims, attachés au parti de Céſar, & qui étoient éloignés de cinquante mille pas du camp de Cicéron où Céſar étoit arrivé ſur les quatre heures du ſoir, en furent avertis avant minuit. Ils en firent part ſur-le-champ à Labienus qui étoit dans leur voiſinage, & ils vinrent l'en féliciter. Ceux de Treves commandés par Induciomare, devoient l'attaquer le lendemain; mais ſur cette nouvelle, ils décamperent &

se retirerent chez eux. Après cette expédition, César renvoya ses troupes dans leurs quartiers, résolu de passer l'hiver dans les Gaules, pour être plus à porté d'arrêter les mouvemens que la défaite de Sabinus & de Cotta pourroit y exciter.

Cette année qui étoit la cinquieme du gouvernement de César, avoit produit à Rome deux évenemens qui le conduisoient à l'accomplissement de ses desseins. Le premier fut la mort de sa fille Julie, arrivée à Rome en mettant au jour un enfant qui ne lui survêcut pas; & l'autre fut la défaite entiere d'une armée Romaine, occasionnée par l'avarice & le peu d'expérience de Crassus: il y fut tué avec Publius son fils, jeune homme de grande espérance.

La mort de Julie rompit les liens de l'amitié qui regnoit entre César & Pompée. Comme elle avoit un esprit supérieur, elle entretenoit l'union entre ces deux grands hommes. Elle avoit su gagner par sa vertu, ses graces & sa beauté, toute la tendresse de son mari. Dans un âge assez avancé, il savoit encore plaire, & son mérite personnel avoit captivé le cœur de Julie au point qu'il en étoit adoré. Pompée fut très sensible à cette perte, sans en sentir les conséquences, & César, qui avoit retiré de cette union tout le fruit qu'il s'en

étoit promis, en fut plutôt consolé, il n'interrompit ses fonctions de Général que pendant trois jours. Si Julie avoit vêcu, elle eut sans doute empêché ces deux rivaux de se brouiller, & César content de la supériorité de son génie & de l'autorité qu'il avoit acquise par le canal de Pompée, n'auroit peut-être pas pensé à l'augmenter. Julie, maîtresse de l'esprit de son mari, auroit empêché les ennemis de César de prévenir & d'animer Pompée contre lui. Elle avoit trop d'esprit pour ignorer qu'il étoit de l'interêt de Pompée, pour conserver son crédit, de demeurer étroitement uni à César, & qu'il étoit en même-tems de l'intérêt de la République que leur union subsistât, pour empêcher César de s'élever trop haut. Mais après la mort de Julie, Pompée se laissa entraîner par les ennemis de César; ils se brouillerent, leur rupture causa la ruine de la République & celle de Pompée.

La mort de Crassus, arrivée presque dans le même tems, dérangea l'équilibre dans lequel il tenoit César & Pompée depuis cinq ans: il auroit, en cas de rupture, soutenu le plus foible contre le plus fort, sur-tout étant à la tête d'une nombreuse armée.

Il y a lieu de croire que, depuis la mort de Julie, César commençoit à se défier de la constance de Pompée

à entretenir leur amitié, ou que peut-être lui-même il cherchoit à s'en éloigner & à se faire de nouveaux amis. Sur la fin de l'année, Cicéron, par des motifs que nous ignorons, accepta une Lieutenance de Pompée dans son Gouvernement d'Espagne (1). César en conçut de l'ombrage, & employa sous main Q. Cicéron, qui, comme nous venons de le voir, étoit son Lieutenant, pour détacher son frere de Pompée. Il conjura Cicéron, par ses lettres, de ne pas s'éloigner de Rome; il lui confessa même que, pour ses affaires, il y avoit besoin d'un ami tel que lui. Cicéron se rendit aux instances de César, & remit à Pompée sa Lieutenance, résolu, comme il le dit dans ses lettres, d'entretenir les engagemens que sa raison & son goût lui avoient fait contracter avec César.

La fin de cette année avoit été fort tumultueuse à Rome: lorsqu'il s'étoit agi de l'élection des Consuls, les Tribuns du peuple s'y étoient fortement opposés. Pompée avoit été soupçonné, avec beaucoup de vraisemblance, d'as-

(1) Chez les Romains, ceux qui avoient été Consuls, Préteurs ou Gouverneurs de Provinces, se faisoient encore un honneur & un plaisir, après l'expiration de leurs emplois, d'aller servir de Lieutenans sous leurs amis, ou, lorsque l'intérêt de l'Etat le demandoit: leur emploi étoit ordinairement le commandement d'une légion.

pirer à la Dictature, & d'avoir, pour cet effet, gagné les Tribuns, qui vouloient qu'il fût nommé à cette dignité. Le Sénat & tout le corps de la Nobleſſe s'y étoient oppoſés ; l'année s'étoit paſſée ſans qu'il y eût de Conſuls élus pour l'année ſuivante (1).

Les nouveaux Tribuns, qui étoient entrés en charge au commencement de l'année, étoient dans les mêmes ſentimens que ceux dont ils avoient pris la place. Il y eut un interregne qui dura pendant ſix mois, au bout deſquels Pompée, voyant qu'il ne pouvoit parvenir à être nommé Dictateur, fit conſentir les Tribuns à l'élection des Conſuls.

AN DE ROME 700.
DE CESAR 47.

Interregne de ſix mois.

COSS.
Pour les ſix derniers mois,
DOMITIUS CALVINUS.
VALERIUS MESSALA.

Ce n'étoit pas ſans raiſon que Céſar avoit engagé Cicéron à reſter à Rome : comme il connoiſſoit ſon autorité dans le Sénat, il l'avoit chargé de faire en ſorte qu'il y eût au moins un des deux Conſuls qui fût de ſes amis. Cicéron y réuſſit par la force de ſon éloquence. Dans une lettre qu'il écrit à ſon frere Quintus à ce ſujet, il lui marque » nous » n'aurons point d'autres Conſuls que » Calvinus & Meſſala, je répons que » Meſſala ſera favorable à Céſar «. Auſſi Céſar fut-il très content lorſqu'il apprit

(1) L'élection des Conſuls, pour l'année ſuivante, ſe faiſoit ordinairement dans le cours des ſix mois précédens.

que ces deux hommes avoient été nommés, & il en fit ses remercimens à Cicéron.

Les brouilleries que les Tribuns, soutenus par Pompée, avoient excitées à Rome, n'avoient pas empêché César de donner toute son application à affermir ses conquêtes. La défaite de Sabinus & de Cotta avoit causé une grande fermentation dans les esprits des Gaulois ; elle leur avoit donné lieu de croire que les Romains n'étoient pas invincibles. La présence de César dans les Gaules & la défaite d'Ambiorix n'avoient pas empêché les principales Villes de consulter entr'elles sur les moyens de renouveller la guerre. Elles s'envoyoient mutuellement des Députés ; elles faisoient des Assemblées nocturnes dans des lieux écartés : mais César avoit des espions par-tout, qui l'instruisoient de leurs plus secretes délibérations. Au commencement de l'année, il engagea, sous prétexte d'amitié, les principaux Magistrats de ces Villes à le venir trouver ; il fit tous ses efforts pour les retenir dans le devoir, intimidant les uns par ses menaces, & gagnant les autres par sa douceur & ses promesses.

Il ne put cependant empêcher que ceux de Sens, qui étoit une des principales Villes de la Gaule Celtique, ne

ſe révoltaſſent. Au commencement de ſon arrivée dans les Gaules, il avoit fait Roi de Sens, Cavarinus dont les ancêtres avoient eu la principale autorité dans cette Ville. Moritaſgus ſon frere, ſoutenu par les principaux habitans, avoit voulu lui ôter la vie, mais il s'étoit garanti de la mort par la fuite, ſes biens avoient été pillés, & il avoit été condamné à l'exil.

Ceux de Sens envoyerent des Députés à Céſar pour lui faire des plaintes de Cavarinus, & s'excuſer de cette action. Il leur ordonna de le venir trouver avec tout leur Sénat, mais au lieu de lui obéir, ils engagerent d'autres peuples à ſe joindre avec eux, & firent alliance avec Induciomare de Treves, en ſorte qu'excepté ceux de Rheims & d'Autun, pour leſquels Céſar avoit marqué beaucoup de conſidération, il n'y avoit aucune Ville conſidérable des Gaules, qui ne lui fût ſuſpecte de rébellion. Induciomare, toujours ennemi particulier de Céſar depuis qu'il lui avoit ôté la principauté de la Ville de Treves pour la donner à Cingetorix, n'avoit ceſſé, pendant tout l'hyver, de ſolliciter les Germains à paſſer le Rhin; ſans avoir pu les y engager. Se voyant déchu de cette eſpérance, il leva des troupes de ſa Nation; il appella auprès de lui les vagabonds, les exilés & les

criminels, & il acquit tant d'autorité, que la plûpart des Villes lui envoyerent des Députés. Lorſqu'il fut certain que ceux de Sens, de Chartres & d'Orléans avoient réſolu de prendre les armes; que ceux de Namur & de Hainault ſe préparoient auſſi à la guerre, il ſe perſuada qu'auſſitôt qu'il ſe ſeroit mis en campagne, les Soldats accoureroient de toutes parts autour de lui. Il aſſembla le Conſeil de ſa Nation, dans lequel il fit condamner Cingetorix, ſon gendre, & Chef du parti attaché aux Romains, comme ennemi de la Patrie, & fit vendre ſes biens. Enſuite il déclara que ceux de Sens, de Namur, de Hainault & de pluſieurs autres Villes, l'avoient appellé pour leur donner du ſecours; qu'il avoit fait ſes préparatifs pour aller attaquer & forcer le camp de Labienus; qu'après avoir ravagé les terres de ceux de Rheims, il ſe mettroit à la tête des troupes des autres Nations, & feroit ſoulever toutes les Gaules contre les Romains. Ceux de Treves lui fournirent ce qui étoit néceſſaire pour cette expédition, & il ſe mit en marche au commencement de l'année pour exécuter ſes deſſeins. Les Parens & les amis de Cingetorix, qui avoit été obligé de ſe ſauver précipitamment, firent auſſitôt donner avis à Labienus des diſcours qu'Indu-

ciomare avoit tenus. Le camp des Romains étoit ſi bien fortifié par l'art & par la nature, que Labienus ne craignoit pas d'y être inſulté, mais, cherchant encore l'occaſion de faire quelque exploit avantageux, il ordonna à ceux de Rheims, & à leurs voiſins, de lui fournir de la Cavalerie, & il retint toutes ſes troupes dans ſes retranchemens.

Induciomare, étant arrivé quelque tems après, & ne voyant paroître aucuns Soldats hors du camp, crut que la crainte empêchoit les Romains de ſortir pour l'attaquer. Il parcourut pendant quelques jours avec ſa Cavalerie les dehors du camp pour en connoître la ſituation. Il y faiſoit jetter quantité de dards & de fleches; il défioit les Romains au combat, & leur reprochoit leur lâcheté. Cependant Labienus fut averti que la Cavalerie qu'il avoit mandée approchoit: il la fit entrer dans ſon camp pendant la nuit, ſans que ſes ennemis en fuſſent inſtruits, tant la préſomption d'Induciomare lui donnoit de négligence. Etant venu le lendemain pour inſulter Labienus, ce Général fit ſortir tout-d'un-coup ſa Cavalerie, ſuivie de ſon Infanterie. Il avoit ordonné à ſes Soldats de s'attacher uniquement à Induciomare, & il avoit promis une grande récompenſe à celui qui le pren-

droit mort ou vif. La fortune ſeconda ſi bien les deſſeins de Labienus, que les Gaulois, qui ne s'attendoient pas à une attaque auſſi bruſque, furent mis en déroute en un inſtant. Induciomare fut ſi vivement pourſuivi, qu'il fut atteint & fut tué au gué d'une riviere qu'il vouloit paſſer, & ſa tête fut apportée à Labienus. Ceux de Namur & de Hainaut, qui s'étoient déja aſſemblés pour venir joindre Induciomare, ayant appris ſa défaite & ſa mort, ſe retirerent chez eux, & cette victoire arrêta une révolte générale, prête d'éclater.

Cependant Céſar, qui s'attendoit à de grands mouvemens, avoit fait faire en Italie, par ſes Lieutenans, pendant l'hyver, des levées de Soldats. Il avoit auſſi engagé Pompée, qui avoit réſolu de reſter à Rome au lieu d'aller à ſon Gouvernement d'Eſpagne où tout étoit tranquille, de lui prêter une Légion qui étoit à ſes ordres, en ſorte qu'avant la fin de l'hyver, Céſar avoit réparé au double la perte que lui avoit cauſée la défaite de Sabinus & de Cotta. Son armée fut augmentée de trois nouvelles Légions, pour faire connoître aux peuples de la Gaule quelle étoit la puiſſance des Romains, & combien ils avoient de reſſources dans leur diſcipline militaire.

César étoit persuadé que les plus grands efforts des Gaulois seroient dans les Provinces septentrionales. Ceux de Treves, après la mort d'Induciomare, avoient mis ses parens à leur tête; ils avoient engagé, dans leur parti, Ambiorix & les Liégeois qu'il commandoit avec plusieurs autres Nations voisines. Celles du Hainaut & de la Gueldre assembloient déja leurs troupes, c'est pourquoi César résolut de les prévenir, sans attendre la fin de l'hyver. Il prit quatre Légions avec lui & vint subitement attaquer ceux de Hainault, avant qu'ils eussent pourvu à leur sûreté; il fit ravager tout leur pays, & après leur avoir enlevé beaucoup de monde & de bétail, il les força de se rendre & de lui donner des ôtages, ensuite il ramena, dans leurs quartiers, ses Soldats chargés de butin, & les laissa reposer jusqu'au printemps.

Quelque tems avant que de se mettre en campagne, César assembla les Etats de la Gaule à Amiens, où les Députés de toutes les Villes se trouverent, excepté ceux de Sens, de Chartres & de Treves; il regarda cette absence comme un commencement de guerre & de révolte, & il résolut d'en arrêter les progrès. Il déclara aux Députés qu'il transféroit les Etats à Paris, & il leur ordonna de s'y rendre. Cette Ville étoit

dès-lors assez considérable ; elle étoit située dans une Isle de la Seine, dans le voisinage de Sens, & lui avoit été alliée de tout tems, mais elle n'avoit eu aucune part à ses complots. Après avoir prononcé, de son tribunal, cette translation, il part le même jour avec ses Légions, & marche à grandes journées pour se rendre dans la Province de Sens. Accon, le plus accrédité Citoyen de cette Ville ; étoit l'auteur de la révolte ; il avoit ordonné aux habitans de la campagne de se retirer, avec tous leurs effets, dans les Villes ; mais César les prévint, & ayant commencé à faire du dégat, ceux de Sens furent obligés de lui envoyer des Députés pour implorer sa clémence. Il leur pardonna à la recommandation de ceux d'Autun, leurs anciens alliés, après en avoir exigé cent ôtages. Les habitans de Chartres obtinrent leur pardon à de pareilles conditions, par l'entremise de ceux de Rheims, quoique César eût résolu de les punir pour servir d'exemple ; mais il accorda, en cette occasion, sa clémence avec sa politique. Comme ceux d'Autun & de Rheims lui avoient toujours été très affectionnés, il vouloit les récompenser, en leur donnant la plus grande considération entre les autres Nations, pour faire connoître les avantages qu'il savoit procurer à celles

qui s'attachoient à lui. Enſuite il ſe rendit à Paris où il tint les Etats des Gaules pour régler les ſubſides & fixer la quantité de Cavalerie & d'Infanterie auxiliaires que chaque Province devoit lui fournir.

Céſar, après avoir pacifié cette partie de la Gaule, porta toutes ſes vues contre ceux de Treves, contre les Liégeois & contre Ambiorix. Il ſavoit que ce Général lui ſuſcitoit des ennemis de tous côtés; qu'il avoit de grandes liaiſons & des intelligences avec les peuples de la Gueldre, qui, ſeuls de toute la Gaule, ne lui avoient pas encore envoyé d'Ambaſſadeurs, parceque leur pays étoit défendu par les forêts & les bois immenſes dont il eſt couvert.

Céſar appréhendant qu'Ambiorix ne ſachant où trouver de retraite, n'allât s'y cacher, réſolut de commencer par lui ôter ce ſecours. Il partagea ſes troupes en trois corps, qui étant entrés dans le pays par trois endroits différens, mirent le feu par-tout; il réduiſit cette Nation à lui demander la paix, & à lui donner des ôtages; mais il déclara en même-tems à ſes Députés, qu'il traiteroit toute la Nation comme ennemie, ſi elle donnoit retraite à Ambiorix ou à ſes Lieutenans.

Pendant cette expédition, ceux de Treves commandés par les parens d'In-

duciomare avoient aſſemblé un nombreux corps de troupes, auquel s'étoient joints des Germains qui avoient paſſé le Rhin. Ils étoient venus attaquer Labienus qui avoit paſſé l'hiver ſur leurs frontieres, il leur avoit livré un grand combat, dans lequel il les avoit mis en fuite, après leur avoir tué beaucoup de monde ; il les avoit forcés de ſe ſoumettre, & il leur avoit donné pour les gouverner Cingetorix, qui avoit toujours été attaché aux Romains. Céſar ayant été informé de ces avantages, réſolut de paſſer encore un fois le Rhin pour aller châtier les Germains, qui avoient donné du ſecours à ceux de Treves. Il fit conſtruire un nouveau pont dans la forme de celui qu'il avoit ci-devant fait faire, &, ayánt fait paſſer toute ſon armée, ceux de Cologne & les Ubiens qui lui avoient donné des ôtages, vinrent au-devant de lui pour le ſupplier de ne les pas traiter en ennemis, l'aſſurant qu'ils n'avoient fourni aucun ſecours à ceux de Treves. Céſar s'en étant fait informer, apprit que c'étoit les Sueves qui avoient paſſé le Rhin ; qu'ayant vu que Céſar ſe diſpoſoit à entrer chez eux, ils s'étoient retirés à l'extrêmité de leur pays avec toutes leurs troupes, réſolus de l'attendre à l'entrée d'une forêt immenſe, appellée la forêt noire. Céſar ne voulut pas

les pourſuivre plus loin, de peur de manquer de vivres, il ſe contenta de faire le dégat ſur leurs terres, & fit repaſſer ſon armée. Mais, pour retenir ces peuples par la crainte de ſon retour, il fit couper environ deux cens pieds de ſon pont, & il laiſſa ſubſiſter le reſte du côté de la Gaule. Il y fit conſtruire une Tour à quatre étages, & il y mit douze Cohortes en garniſon. Enſuite il ſe rendit dans le Hainault, & marcha contre Ambiorix, qui, comme on l'a déja dit, malgré les bienfaits dont Céſar l'avoit comblé, avoit fait ſoulever les Gaules, avoit fait tuer Sabinus & Cotta, après leur avoir donné ſa foi, & avoit taillé leur armée en pieces.

Céſar avoit ſupporté, avec la derniere impatience, la perte de ſes Légions; il avoit laiſſé croître ſa barbe & ſes cheveux juſqu'à ce qu'il en eût tiré vengeance; il n'étoit pas encore ſatisfait par la victoire conſidérable qu'il avoit remportée ſur les Gaulois, commandés par Ambiorix, il le vouloit avoir, à quelque prix que ce fût. Ayant appris qu'il s'étoit retiré dans le Hainault, Céſar y envoya Minutius Baſilus, à la tête de ſa Cavalerie, avec ordre de faire toute la diligence poſſible, de ne point allumer de feux dans ſon camp pour ôter la connoiſſance de ſon arrivée, & il le ſuivit avec ſon Infan-

terie. Baſilus obéit ſi ponctuellement, qu'il ſurprit quantité d'habitans qui étoient dans la ſécurité, & ayant appris par les priſonniers le lieu où Ambiorix s'étoit retiré avec peu de Cavalerie, il marcha droit à lui. Il faut avouer que la fortune, qui a tant de part aux évenemens, influe encore plus ſur les entrepriſes militaires. Par un de ces caprices qui lui ſont ordinaires, elle jetta Ambiorix dans le plus grand danger, & par un autre effet de ſon inſtabilité, elle l'en retira avec le plus grand bonheur. Il fut ſurpris par Baſilus, ſans avoir eu le moindre avis de ſa marche; après avoir perdu tous ſes équipages, ſes chevaux, ſes chariots, il ſe ſauva au moyen de ce que, dans un défilé, ſes gens arrêterent un moment ceux qui le pourſuivoient, un des ſiens profita de cet inſtant pour lui donner un cheval qu'il trouva par haſard, & il s'échappa à la faveur des bois, dont la maiſon où il fut ſurpris étoit environnée. Il ſe retira dans le pays de Liége où Céſar le fit pourſuivre avec la derniere vivacité, & où il fit commettre les plus grands déſordres. Il ne nous a pas inſtruits pourquoi il traita cette Nation avec tant de rigueur, ſi c'étoit dans le deſſein de ſe venger d'Ambiorix & pour lui ôter toute retraite, ou pour punir ſes ſujets de la défaite de Sabinus & de

Cotta. Il fait lui-même un détail circonstancié de la vengeance qu'il en tira. Ne pouvant en venir à bout par la force, & aimant mieux ménager la vie de ses Soldats que celle des Gaulois, il envoya chez tous les peuples voisins, les inviter, par l'espérance du butin, à venir piller cette Nation. Etant entré dans le pays, il fit réduire en cendres les Bourgs, les Villages & tous les édifices, les hommes & les chevaux consumerent les fourages & les bleds qui étoient sur le point d'entrer en maturité : le mauvais tems & les pluies abimerent le reste, le dégat fut si terrible que tous les habitans périrent ou abandonnerent le pays. Ambiorix, le principal objet de ce désordre, plus heureux dans sa fuite que César à le poursuivre, trouva le moyen de se sauver malgré la poursuite obstinée de la Cavalerie, qui étoit répandue par-tout; il se retira au-delà du Rhin avec quatre Cavaliers, après avoir été la cause de la ruine des Liégeois. Pendant cette expédition, qui dura sept jours, César pensa perdre tous ses principaux bagages avec sa quatorzieme Légion, par un de ces hasards qui sont si communs à la guerre. Cette Légion étoit en garnison dans le Château de Tongres, sous les ordres de Q. Cicéron. Un Corps de

Germains, qui avoit passé le Rhin pour avoir sa part du pillage des Liégeois, s'occupoit à les poursuivre, lorsqu'un prisonnier dit à leur Commandant, qu'au lieu de courir après une si misérable proie, il y avoit dans le voisinage un butin plus considérable & plus riche à faire au Château de Tongres, où étoient les bagages de César avec une foible garnison. Ils y marchent aussitôt, & attaquent les Romains avec tant de vivacité, que Cicéron, malgré la plus vigoureuse résistance, auroit été forcé, & tout étoit perdu, si César ne fût arrivé dans l'instant pour le tirer d'un danger auquel il n'étoit nullement préparé. César lui avoit défendu de laisser sortir du Château aucuns Soldats, mais il avoit eu la complaisance pour eux, sur-tout pour les malades, d'en laisser sortir une partie. Cette partie avoit été taillée en pieces par les Germains, qui étoient venus ensuite précipitamment attaquer Q. Cicéron. Ils s'étoient déja emparés d'une partie du Château; le reste de la garnison avoit de la peine à se défendre & résistoit foiblement, lorsque César parut avec le reste de l'armée, il chassa les Germains, mais il lui en couta deux Cohortes, qui périrent dans la premiere surprise. César, après avoir donné quelques jours de repos à ses Soldats,

ramena son armée à Rheims.

La précipitation avec laquelle César avoit eté obligé de partir pour les expéditions dont on vient de parler, ne lui avoit pas donné le tems de faire punir les auteurs de la révolte de Sens & de Chartres; quoiqu'il eût pardonné aux Corps de ces Nations, il crut cependant devoir faire un exemple de ceux qui en étoient les auteurs. Il avoit fait arrêter Accon & quelques autres des plus coupables, il les fit battre de verges & décapiter; ceux qui purent se sauver furent bannis & leurs biens confisqués.

Les Gaules étant ainsi pacifiées, César mit ses troupes en quartier, & se rendit en Lombardie, pour y passer l'hyver, & pour être plus à portée de s'instruire de ce qui se passoit à Rome, où il y avoit eu de grands mouvemens cette année. Les désordres avoient été causés par Clodius & par Milon, les deux plus audacieux Citoyens de la République. Milon briguoit le Consulat, Clodius demandoit la Préture, & prétendoit en même tems faire exclure de sa prétention Milon, son plus cruel ennemi, qui, de sa part, faisoit tous ses efforts pour empêcher Clodius d'être élu Préteur. Cette querelle partageoit toute la Ville. Ces deux hommes,

toujours ſuivis de Gladiateurs & d'Eſclaves armés, rempliſſoient de meurtres la place publique, où ils s'étoient déja livré pluſieurs combats. Les Tribuns du peuple, dont les uns ſoutenoient Milon & les autres étoient dans le parti de Clodius, avoient empêché l'élection des Magiſtrats.



LIVRE QUATRIEME.

COMME la République se trouva au commencement de la nouvelle année, sans Consuls & sans Préteurs, le Sénat nomma un *Interrex* pour présider aux élections. Milon, qui étoit soutenu par Cicéron & par les principaux Patriciens, avoit une si forte brigue & ses mesures étoient si bien prises, qu'il étoit sur le point d'être élu Consul, lorsque ses espérances furent détruites par un malheureux accident auquel il n'eut que trop de part. Clodius & Milon se rencontrerent à quelque distance de Rome. Clodius revenoit de la campagne avec plusieurs de ses amis. Il étoit à cheval, accompagné d'environ trente domestiques armés. Milon étoit sorti de Rome, monté dans un chariot avec sa femme & un ami, mais son escorte étoit plus nombreuse & mieux armée. Entre deux si grands ennemis, la rencontre est ordinairement orageuse. La querelle commença par les domestiques, qui s'étoient déja vus plusieurs fois aux mains. Clodius, ayant menacé ceux de Milon d'un ton fier & emporté, qui lui étoit ordinaire, fut blessé par un

AN. DE ROME 701.
DE CESAR 48.

Interregne.

Gladiateur ; on en vint aux coups, & Clodius, ne ſe trouvant pas le plus fort, ſe ſauva dans une Hôtellerie voiſine, mais Milon donna ordre de le forcer dans cette retraite, & de lui ôter la vie. Son corps fut porté à Rome par ſes domeſtiques, & expoſé tout ſanglant le lendemain dans la place publique. A ſon aſpect, le peuple, qui adoroit Clodius, dont les manieres populaires & la dépenſe exceſſive qu'il faiſoit, l'avoient ſéduit, entre en fureur. Il ſe rend tumultueuſement dans une Salle voiſine où l'on tenoit ordinairement le Sénat, en détache les bancs & les tables & tout ce qui étoit combuſtible, en dreſſe un bucher, ſur lequel il brûle le corps de Clodius. Les flammes s'attachent à la Salle & la conſument avec un édifice qu'on appelloit la Baſilique Porcienne. Dans le même tranſport, il court à la maiſon de Milon & à celle de Marcus Lepidus, qui étoit *Interrex*, à deſſein d'y mettre le feu ; mais les Séditieux y trouverent tant de réſiſtance, qu'ils furent repouſſés avec un grand carnage. Le déſordre étoit ſi grand dans la Ville, que le Sénat fut obligé d'avoir recours à ce fameux décret que l'on ne rendoit que dans les dangers les plus preſſans, par lequel on ordonnoit aux Magiſtrats de prendre garde que la

République ne souffrît aucun dommage. On chargea l'*Interrex*, les Tribuns & Pompée de lever promptement des troupes, pour assurer la tranquillité publique. Ils s'acquitterent diligemment de cette commission, & l'on arrêta les désordres de la populace. Lorsque la sédition fut appaisée, le Sénat s'assembla, & l'on proposa de procéder à l'élection des Magistrats. Les amis de Pompée & les ennemis de César avoient pris soin, pendant le trouble, de renouveller adroitement la proposition, inutilement faite l'année précédente, de nommer un Dictateur. Elle avoit été rejettée par la plus grande partie des Sénateurs & sur-tout par Caton, qui s'y étoit vivement opposé. Mais enfin Bibulus, ennemi déclaré de César, proposa de nommer Pompée seul Consul, en disant, pour appuyer son avis, que l'autorité de Pompée rameneroit le calme dans la République, ou que si elle étoit destinée à souffrir un Maître, elle seroit soumise à celui qui étoit le plus digne de commander. Tous les honnêtes gens, & Caton même se réunirent à l'avis de Bibulus après un interregne de deux mois. Pompée fut élu seul Consul, avec pouvoir de choisir un Collegue, lorsqu'il le jugeroit à propos.

An de Rome 701.
De Cesar 48.

Pompée seul Consul.

Pompée se conduisit, pendant ce Consulat, avec une sagesse, une prudence & une modération qui lui acquirent l'amitié, l'estime & les louanges de tout le monde. Il rétablit l'ordre & la tranquillité dans les assemblées, en y présidant lui-même avec des gens armés, il fit élire de nouveaux Consuls pour l'année suivante, & fit pourvoir à toutes les Charges de la République. Le huitieme mois de son Consulat, il nomma, pour son Collegue, Scipion son beau pere (1), &, à la fin de l'année, il abdiqua cette Magistrature.

Lorsque Pompée eut été nommé seul Consul, César, qui comptoit encore sur l'ancienne amitié qui régnoit entre eux, quoiqu'il se fût apperçu de quelque réfroidissement, ne prit aucun ombrage du pouvoir qui lui étoit confié. Il étoit bien sûr que Pompée ne feroit rien contre ses intérêts pendant cette année, avec d'autant plus de raison, que son Consulat lui donneroit assez d'occupations, puisqu'il s'agissoit de remettre les affaires dans leur ordre naturel : c'est pourquoi César retourna dans son Gouvernement au commencement de Mars, mais il y trouva tant

(1) Pompée, après la mort de sa femme Julie, avoit épousé Cornélie, fille de Scipion, & veuve du jeune Crassus.

d'affaires en arrivant, qu'il lui fallut être aussi grand homme qu'il étoit pour en sortir à son honneur & à son avantage.

Les nouvelles de ce qui s'étoit passé à Rome pendant l'hyver & au commencement de l'année courante, s'étant répandues dans les Gaules, y avoient excité de grands mouvemens. Les Gaulois s'étoient imaginés, avec quelque vraisemblance, que César, retenu par ces dissensions civiles, seroit obligé de rester en Italie, ou du moins qu'il ne pourroit pas sitôt se rendre à son armée. Séduits par ces espérances, ces peuples, qui souffroient toujours impatiemment le joug de la domination Romaine, cherchoient entre eux les moyens de s'y soustraire. La révolte commença par les peuples de la Gaule Celtique. Ils tenoient leurs assemblées dans les bois & dans les lieux écartés; ils déploroient leur triste situation; ils se plaignoient de la rigueur du supplice que César avoit fait souffrir à Accon & à leurs autres Citoyens, pour avoir cherché à ranimer leur liberté. Ils invitoient, par toutes sortes de promesses & par l'espoir des plus grandes récompenses, ceux d'entre eux qui voudroient se déterminer à faire les premiers efforts & donner l'exemple aux

autres. Leur deſſein étoit de commencer par s'oppoſer à la jonction de César avec ſon armée. La choſe leur ſembloit d'autant plus facile, que ſes Lieutenans n'oſeroient pas, diſoient-ils, faire ſortir les Soldats de leurs quartiers ſans l'ordre de leur Général, qui, lui-même, ne pourroit pas s'y rendre ſans une forte eſcorte; après tout, il leur paroiſſoit plus honorable de mourir les armes à la main, que de perdre la liberté qu'ils avoient reçue de leurs ancêtres; qu'étant héritiers de leur courage, ils devoient au moins faire voir qu'ils étoient dignes de la conſerver. Enfin ceux de Chartres s'engagerent à commencer la guerre les premiers. Cette propoſition ayant été reçue avec un applaudiſſement univerſel, on concerta les moyens de la faire réuſſir. On évita de ſe donner publiquement des ôtages pour ne pas divulguer la réſolution qu'on avoit priſe: on ſe contenta de ſe lier par un ſerment qui fut fait ſur les Etendarts, que les Gaulois regardoient comme ce qu'il y avoit de plus ſacré. On jura donc de ne point abandonner ceux de Chartres, & de les ſoutenir avec toutes les forces des Confédérés, lorſqu'ils auroient ouvert la campagne contre les Romains, par quelqu'action de vigueur.

Le jour pris pour commencer l'exécution de leurs projets, ceux de Chartres, ayant à leur tête Cotuatus & Conetodunus, gens déterminés, se rendirent à Orléans, &, au signal dont ils étoient convenus avec les habitans, ils massacrerent tous les Citoyens Romains, que le commerce avoit attirés dans cette Ville, & entr'autres Fusius Cotta, Chevalier Romain très distingué, auquel César avoit donné l'Intendance des vivres, & tous leurs biens furent pillés.

Le bruit de cette aggression, arrivée à la fin de Février, s'étant répandu en peu de tems, tous les peuples courent aux armes. Ceux d'Auvergne furent les premiers qui suivirent l'exemple de ceux de Chartres. Vercingetorix, Seigneur qui avoit beaucoup de crédit dans cette Province, dont le pere Celtilius avoit eu plusieurs commandemens dans les Gaules, & que ses Citoyens avoient fait mourir, parcequ'il aspiroit à la Souveraineté, ayant assemblé ceux de son parti, il les fit consentir à prendre les armes: mais Gobanition son oncle & les principaux du pays, qui n'étoient pas du sentiment de faire la guerre aux Romains, chasserent Vercingetorix de Clermont, Ville Capitale de l'Auvergne, dont il vouloit faire soulever

les habitans. Cette contrariété ne l'empêcha pas de continuer ſon entrepriſe : il attira à lui tous les indigens & les vagabonds de la Province, ſous prétexte de rendre la liberté à leur patrie, & de les enrichir du pillage ; & , en ayant formé un corps aſſez conſidérable, il ſe rendit maître de Clermont : il en chaſſa ceux qui lui étoient oppoſés, & ſe fit proclamer Roi par ſes partiſans. Enſuite il envoya des Emiſſaires dans toutes les Gaules pour les exhorter à recouvrer leur liberté. Il mit en peu de tems dans ſes intérêts, les habitans du Limouſin, du Poitou, de la Touraine, de l'Anjou, de la Bretagne, de la Normandie & de la Picardie, avec ceux de Sens & de Paris, qui, tous d'un commun accord, le choiſirent pour leur Général. Muni de cette autorité, il ordonne à toutes ces Nations de lui livrer des ôtages, & de lui fournir un certain nombre de troupes. Il s'attache ſur-tout à ſe pourvoir de beaucoup de Cavalerie. Lorſqu'il a formé ſon armée, il en envoie une partie dans le Rouergue, ſous la conduite de Luterius, Citoyen de Cahors, homme hardi & entreprenant, & il marche avec le reſte dans le Berri.

Céſar apprit ces nouvelles dans le tems que les troubles de Rome com-

mençoient à s'appaiſer par l'élection de Pompée au Conſulat. Il partit en diligence au commencement de Mars, & ſe rendit en Provence fort embarraſſé ſur le parti qu'il avoit à prendre pour joindre ſon armée & la raſſembler. Il appréhendoit, s'il ordonnoit à ſes Légions, diſperſées dans différens quartiers, de le venir joindre, qu'elles ne fuſſent attaquées en chemin, & forcées de combattre ſans ſes ordres. Si, au contraire, il vouloit les aller trouver, il ne croyoit pas qu'il y eût de la ſûreté pour lui de confier ſa perſonne à ceux même d'entre les Gaulois qui lui paroiſſoient les plus affectionnés. Cependant le révolte faiſoit des progrès. Lutérius, envoyé en Rouergue, avoit engagé cette Province dans ſon parti, auſſibien que ceux d'Agen & du Gevaudan; ils lui avoient donné des ôtages & fourni des troupes; &, ayant amaſſé des forces aſſez conſidérables, il ſe préparoit à entrer dans la Province Romaine du côté de Narbonne. Céſar, inſtruit de ſon deſſein, crut qu'il devoit, préférablement à tout, ſe rendre dans cette Ville; ſa préſence raſſura les plus intimidés; il mit des garniſons dans les Villes du haut & bas Languedoc, qui étoient frontieres des ennemis; en même tems il donna ordre au

reste des troupes de la Province, & aux nouvelles levées qu'il avoit amenées d'Italie, de se rendre dans le Vivarais, qui touche à l'Auvergne. Ces arrangemens contraignirent Luterius de se retirer, dans la crainte de se trouver enfermé entre les Garnisons Romaines. César suivit alors les troupes qu'il envoyoit dans le Vivarais. Les montagnes des Cevenes, qui le séparent d'avec l'Auvergne, étoient encore couvertes de nége; cependant, à force de travail, ses Soldats lui ouvrirent un passage, & il entra dans cette Province, lorsque les habitans s'y attendoient le moins, parcequ'ils se croyoient en sûreté du côté de ces montagnes. César, ne trouvant point d'ennemis, fit ravager la campagne, &, ayant répandu sa Cavalerie de toutes parts, il fit mettre le feu par-tout. Vercingetorix, attiré par les plaintes de ces habitans, quitte le Berri pour aller au secours de l'Auvergne. César, après y avoir séjourné deux jours, laisse ses troupes dans cette Province, sous la conduite du jeune Brutus, lui ordonne de faire faire le dégat par sa Cavalerie, lui défend de rien hasarder, & lui promet de le rejoindre incessamment; de-là il se rend, à grandes journées, à Vienne en Dauphiné; il y trouve sa Cavalerie

qu'il y avoit envoyée quelques jours auparavant : enſuite, marchant nuit & jour, il traverſe le pays d'Autun, & ſe rend à Langres, où deux de ſes Légions étoient en quartier d'hiver ; auſſitôt il envoie ordre aux autres de le venir joindre, & il les raſſemble toutes avant que ſes ennemis ſoient avertis de ſon arrivée. Vercingetorix, en ayant été informé, ramena ſes troupes dans le Berri, &, voyant Céſar aſſez éloigné, il vint mettre le ſiége devant Gergovia, Ville du Bourbonnois (1). Cette entrepriſe jetta Céſar dans l'incertitude de ce qu'il devoit faire. Se voyant à la tête de ſes troupes, il avoit réſolu de leur faire paſſer le reſte de l'hiver dans un même lieu, pour être prêt à tout évenement, mais il appréhendoit de donner le tems à Vercingetorix de prendre Gergovia. Comme cette Ville étoit de la dépendance de ceux d'Autun, Céſar ne vouloit pas leur donner lieu de

(1) On eſt pourtant incertain ſi cette Ville étoit en Auvergne ou en Bourbonnois. Le Géographe Sanſon veut que ce ſoit Clermont en Auvergne, mais il pourroit s'être trompé, parceque Céſar a dit plus haut que Vercingetorix en étoit le maître. Ce qui me feroit être d'un ſentiment contraire, c'eſt que Céſar dit ci-après que Gergovia étoit une Ville de la dépendance d'Autun ; or il eſt certain que le Bourbonnois étoit de la République d'Autun, & que l'Auvergne n'en étoit pas.

ſe plaindre qu'il les eût abandonnés dans cette occaſion, & il craignoit de leur fournir quelque prétexte de quitter ſon alliance, lorſqu'ils verroient que ſa protection leur ſeroit infructueuſe; d'ailleurs, s'il entroit de trop bonne heure en campagne, il appréhendoit de manquer de fourages & de vivres. Cependant il réſolut de ſouffrir plutôt toutes ſortes d'incommodités, que de s'expoſer à recevoir un affront capable de dégoûter ſes Alliés. Ayant pris ce parti, il engage ceux d'Autun à lui fournir de vivres; il dépêche à ceux du Bourbonnois pour les avertir qu'il marche à leur ſecours, & les exhorter à ſe défendre courageuſement juſqu'à ſon arrivée; il laiſſe à Sens deux Légions avec tous les bagages de l'armée, & marche vers le Bourbonnois. Le lendemain, étant arrivé à Château-Landon, il attaque cette Ville, tant pour ne point laiſſer d'ennemis derriere lui, que pour tirer des vivres plus commodément: la circonvallation eſt faite en deux jours, le troiſieme, la Place capitule; il ordonne aux habitans de livrer armes, chevaux & ôtages; il laiſſe Trebonius, ſon Lieutenant, pour faire exécuter la capitulation, &, ſans s'arrêter, il continue ſon chemin vers Orléans, Ville dépendante de ceux de

Chartres, qui étoient les premiers auteurs de la révolte. César y arriva le deuxieme jour, avant qu'on eût pu y jetter du secours; il remit, au lendemain, l'assaut qu'il avoit résolu d'y donner, & cependant il l'investit. Comme cette Ville avoit un pont sur la Loire, César, dans la crainte que les habitans ne s'en servissent pour s'enfuir pendant la nuit, y mit une garde de deux Légions; &, s'étant apperçu sur le minuit qu'ils se disposoient à abandonner la Place & à passer la riviere, il fit mettre le feu aux portes, fit entrer ses Légions qu'il tenoit toutes prêtes, & se rendit Maître de la Ville. Il se sauva très peu d'habitans, la Ville fut pillée & brûlée, & le butin abandonné aux Soldats, qui vengerent la mort des Citoyens Romains qu'on y avoit massacrés. Sur les nouvelles des mouvemens que César avoit faits, Vercingetorix leve le siége de Gergovia, & vient audevant des Romains. César, sans s'arrêter, s'étoit rendu à Neuvy, Ville peu éloignée d'Orléans, & en avoit aussitôt formé le siége: les habitans lui avoient envoyé des Députés pour le prier de les épargner; il leur avoit ordonné de livrer leurs armes & des ôtages. Une partie étoit déja fournie, plusieurs Officiers & Soldats étoient entrés

dans la Ville pour recevoir le reſte, lorſque les Coureurs de l'armée de Vercingetorix parurent. Les habitans, qui les apperçurent de deſſus leurs murailles, courent aux armes avec de grands cris, ferment les portes, & montent ſur les remparts. Les Officiers & les Soldats, qui étoient entrés, jugeant, à ce bruit, que l'on prenoit quelque nouvelle réſolution, mettent l'épée à la main, s'emparent des portes, & ſe retirent ſans perte.

Céſar envoie auſſitôt ſa Cavalerie contre celle de l'ennemi, mais, voyant que la ſienne étoit plus foible, il détache quatre cens Cavaliers Germains, qui l'avoient toujours accompagné depuis le commencement de la guerre, ils mirent les Gaulois en fuite, & les chaſſerent, avec beaucoup de perte, juſqu'au gros de leur armée. Cet avantage, dont les habitans furent témoins, les remplit de frayeur; ils appréhenderent le ſort de la Ville d'Orléans; ils ſe ſaiſirent de ceux qu'ils croyoient les auteurs du déſordre, les livrerent à Céſar, & ſe rendirent à lui. Après la priſe de cette Ville, il marcha à Bourges, Ville ſituée dans le canton le plus fertile du Berri, pour en faire le ſiége, & il s'y rendit ſans que Vercingetorix oſât l'attaquer dans ſa marche.

C'eſt avec beaucoup de raiſon que les Hiſtoriens ont exalté la diligence & l'activité de Céſar dans ſes exploits militaires. Jamais aucun Général n'a poſſédé ces qualités dans un plus éminent dégré. Il part de la Ville de Luques au commencement de Mars; il traverſe la Lombardie, les Alpes, la Provence, le Languedoc; il donne lui-même ſes ordres en tous lieux; il paſſe les Cevenes couvertes de nége avec une partie de ſes troupes; il entre dans l'Auvergne, ravage cette Province; il parcourt le Lyonnois & la Bourgogne; il prend deux Villes aſſez conſidérables, qui ne l'arrêtent chacune que trois jours; Orléans eſt pris en un jour; il paſſe la Loire, ſe rend Maître d'une partie du Berri, & toutes ces expéditions ſont faites à la fin de l'hiver, en moins de trois ſemaines. Il faut convenir, en même tems, qu'il avoit des troupes qui ſecondoient bien courageuſement ſes intentions. Il avoit trouvé le ſecret de s'en faire aimer; le mauvais tems, les longues marches, les fatigues, l'été, l'hiver, aucuns obſtacles ne les rebutoient lorſqu'il étoit queſtion de la gloire de leur Général. La campagne de cette année étonnera ſans doute tous les Militaires; je ne crois pas que, dans toutes les hiſtoires

du monde, on en puiſſe trouver une pareille, ſi longue, ſi laborieuſe, ſi difficile, ſi ſavante & ſi glorieuſe.

Vercingerorix, ſurpris & affligé des dommages & des pertes conſidérables que ſouffroit ſon parti, aſſembla le Conſeil de ſa Nation. Il remontra qu'il étoit néceſſaire de faire la guerre tout autrement que par le paſſé; qu'il falloit ſur-tout s'attacher à priver les Romains de vivres & de fourages; que cela lui ſeroit aiſé puiſqu'il avoit une nombreuſe Cavalerie; que, n'y ayant pas encore d'herbages à la campagne, ils ſeroient obligés de s'écarter pour chercher des fourages: ce qui faciliteroit, à ſa Cavalerie, le moyen de les détruire; que le ſalut général demandoit que l'on ſacrifiât les intérêts particuliers; qu'il falloit brûler les Villages & tous les autres Edifices; que les Romains ſeroient obligés de décamper faute de vivres; que ce qu'il y avoit de plus important à faire n'étoit pas de les combattre; qu'il ſuffiſoit d'enlever leurs bagages, ſans leſquels il leur ſeroit impoſſible de faire la guerre; qu'outre cela il étoit néceſſaire de détruire les Villes qui, par leur ſituation, ou faute d'être fortifiées, étoient en danger d'être priſes par les Romains; que, par ce moyen, on ôteroit tout eſpoir de retraite à ceux

qui, par lâcheté, refusoient d'aller à la guerre; qu'on priveroit les Romains de la facilité de s'enrichir du pillage de ces Villes & de profiter des vivres qu'ils y pourroient trouver; qu'il sentoit bien que ce parti devoit paroître dûr & fâcheux à toute la Nation, mais qu'il seroit encore bien plus insupportable de voir traîner en captivité leurs femmes & leurs enfans, de tomber eux-mêmes sous le fer des vainqueurs, & de souffrir tous les outrages auxquels les vaincus sont exposés. Cet avis ayant été universellement approuvé, plus de vingt Villes du Berri furent brûlées en un jour (1); les Nations voisines saisirent ce malheureux expédient, en sorte qu'on ne voyoit qu'incendies de toutes parts. Quelqu'affligeant que fût ce spectacle pour ces peuples, ils se consoloient dans l'espérance d'une prochaine victoire. On délibéra même en plein Conseil sur ce qu'on feroit de la Ville de Bourges, si on la brûleroit ou si on la défendroit; mais les principaux habitans se jetterent aux pieds des Gaulois, & les supplierent de ne point les obli-

(1) Il falloit que le Berri fût un pays plus considérable que n'est aujourd'hui la Province qui porte ce nom, puisqu'en un jour on y brûla vingt Villes; ou que César ait compris sous ce nom les Provinces voisines dans lesquelles on fit cette dévastation.

ger à mettre eux-mêmes en cendres une des principales Villes de la Gaule, l'ornement & le soutien de la Province; ils représenterent que son assiette la rendoit très facile à défendre, parcequ'elle étoit environnée, presque de tous côtés, d'une riviere & d'un marais, & qu'elle ne pouvoit être attaquée que par un endroit fort étroit, dont l'accès étoit d'ailleurs très difficile. On goûta leurs remontrances: Bourges fut conservé; Vercingetorix lui-même, après s'y être opposé d'abord, déféra enfin aux prieres des habitans par compassion pour eux, & l'on choisit les meilleures troupes pour la défendre.

Vercingetorix se rendit à petites journées aux environs de Bourges, & se campa à cinq lieues de cette Ville, dans un lieu fortifié par les bois, où l'on venoit l'informer chaque jour de ce qui se passoit au siége. Il observoit de-là tous les mouvemens des Romains, il les attaquoit lorsqu'ils étoient obligés de se disperser & de s'éloigner du camp pour aller au fourage ou chercher des vivres, & il les incommodoit beaucoup.

César avoit attaqué la Place du côté de cette avenue étroite, qui étoit le seul endroit par lequel on pût y aborder. Il avoit fait construire deux Tours

fort élevées d'où l'on lançoit une prodigieuſe quantité de traits ſur les aſſiégés, qui défendoient les remparts, parceque la ſituation de la Ville ne permettoit pas de l'environner d'une ligne de circonvallation ; & il pouſſa le ſiége avec la plus grande vigueur. Mais ce qui fit le plus ſouffrir ſes troupes fut la diſette des vivres : elle étoit principalement cauſée par la négligence de ceux d'Autun, qui inclinoient déja beaucoup pour les autres Gaulois, par l'incendie des Villes & des Villages, & par le dégat que les ennemis avoient fait dans les Provinces du Berri & du Bourbonnois. Cette diſette alla ſi loin, que, pendant pluſieurs jours, les Soldats manquerent de pain, & ne ſe nourrirent que du bétail qu'on étoit obligé de faire venir de fort loin. Cependant il ne leur échappa jamais aucun murmure ni aucunes paroles indignes de la vertu Romaine, & de la gloire qu'ils avoient acquiſe par leurs précédentes victoires. Lorſque Céſar viſitoit les ouvrages, il parloit tour à tour à chaque Légion pour les encourager ; il offroit même de lever le ſiége, ſi elles ſe croyoient hors d'état d'en ſupporter les fatigues ; mais tous les Soldats le prioient de n'en rien faire : ils lui faiſoient repréſenter, par leurs Centurions

& leurs Officiers, que depuis plusieurs années qu'ils servoient sous ses ordres; ils n'avoient encore reçu aucun affront, & qu'ils étoient toujours venus à bout des entreprises qu'il leur avoit commandées; qu'ils se croiroient perdus de réputation s'ils levoient le siége; qu'ils aimoient mieux en souffrir toutes les incommodités, que de ne pas venger la mort des Citoyens Romains qui avoient péri à Orléans.

Cependant le siége continuoit avec beaucoup d'ardeur, mais les Gaulois se défendoient avec tant de courage, qu'ils en arrêtoient les progrès. Ils opposoient toutes sortes de défenses; ils avoient aussi garni leurs murailles de Tours, couvertes de cuir, semblables à celles des Romains. Nuit & jour ils faisoient des sorties, attaquoient les travailleurs & brûloient les ouvrages. Ce qui rendoit le siége encore plus pénible, c'est que le Soldat étoit continuellement exposé au froid, à la pluie & aux autres incommodités de la saison, car on étoit au mois d'Avril, mais il surmontoit toutes ces difficultés par un travail opiniâtre, en sorte qu'en vingt-cinq jours on éleva une terrasse de trois cens trente pieds de large sur quatre-vingt pieds de haut, qui étoit fort près des murailles de la Ville.

Un jour que César étoit présent à l'ouvrage, suivant sa coutume, pour encourager le Soldat, on apperçut, sur la troisieme veille de la nuit, la terrasse qui fumoit (1). Les ennemis, ayant pénétré par des conduits souterrains, étoient venus y mettre le feu. En même tems, il s'éleve de grands cris de tous les côtés des remparts. Les assiégés font une sortie par deux endroits différens, & attaquent les Romains. Ils jettent, du haut des remparts, des flambeaux allumés, des fascines enflammées, quantité de bois sec & toutes sortes de matieres combustibles. Ils versent de la poix bouillante sur les Soldats qui veulent éteindre le feu, ou attaquer les Gaulois. Comme César avoit toujours deux Légions de garde dans les retranchemens pendant que les autres partageoient entr'elles le travail & le repos, on fut bientôt en état de remédier à tout. Les uns faisoient tête aux assiégés, les autres reculoient les Tours pour empêcher le feu de s'y communiquer. Le reste de la nuit ayant été employé à faire face par tout, le jour, qui parut, donna lieu aux deux partis de se reconnoître; mais les Gaulois ne rallentissoient pas leur attaque. Des troupes

(1) Cette terrasse étoit construite de charpente avec des pierres & de la terre mêlées ensemble.

nouvelles venoient ſans ceſſe de leur part, relever celles qui étoient fatiguées, dans l'eſpérance où elles étoient que le ſalut de la Gaule dépendoit de ce moment. On ſe battoit de toutes parts avec une ardeur incroyable, l'art militaire n'étoit plus là d'aucun uſage, c'étoit le courage ſeul qui devoit décider de la victoire, &, pour donner un exemple de celui des Gaulois, Céſar rapporte un fait dont il avoit été témoin lui-même. Il dit qu'il y avoit un Gaulois, hors de la porte de la Ville, qui jettoit dans le feu des boules de ſuif & de poix, qu'on lui donnoit de main en main; un trait lancé par une machine lui perça le corps d'outre en outre & le tua, auſſitôt qu'il fut tombé un ſecond lui ſuccéda, fit la même fonction & périt de même, un troiſieme prit ſa place & eut un pareil ſort, puis un quatrieme, en un mot la place ne fut vacante que lorſque le feu, qui avoit pris à la plateforme, fut éteint, & que l'ennemi eut été, de tous côtés, repouſſé dans la Ville.

Les aſſiégés, rebutés de voir que tous les efforts qu'ils avoient faits pour ſe défendre étoient inutiles, prirent, le lendemain, la réſolution d'abandonner la Ville par l'ordre & le conſeil de Vercingetorix, & de gagner ſon camp,

qui n'étoit pas fort éloigné, dans l'efpérance de pouvoir fe retirer aifément pendant l'obfcurité de la nuit, & à la faveur d'un marais, qui les couvriroit & retarderoit la pourfuite des Romains. Comme ils fe préparoient au départ, les meres de famille les conjurerent de ne les point abandonner avec leurs enfans, à la vengeance de l'ennemi; mais lorfqu'elles virent qu'ils étoient fourds à leurs prieres, car fouvent la crainte d'un extrême danger bannit la compaffion, elles fe mirent à jetter de grands cris pour avertir les Romains du départ des habitans, qui, craignant que la Cavalerie Romaine ne les furprît dans leur fuite, abandonnerent ce deffein.

Le jour fuivant, Céfar, après avoir encore fait approcher une Tour, réparé les dommages de la veille, & fait mettre la derniere main à fes ouvrages, apperçut que les murailles de la Ville n'étoient pas gardées avec le même foin & la même attention qu'à l'ordinaire, parcequ'il étoit furvenu une pluie confidérable qui avoit fait retirer les affiégés. Il réfolut, fur-le-champ, de faire donner l'affaut. Il exhorta fes Légions à recueillir enfin les fruits de la victoire qu'elles avoient méritée par tant de travaux, & il propofa des prix pour ceux qui monteroient les premiers fur

les remparts. Aussitôt que le signal est donné, les Soldats montent, & se rendent maîtres des murailles; les assiégés, surpris d'une attaque si précipitée, abandonnent leurs remparts & leurs tours, se retirent dans les places publiques, où ils se rangent en bataille, résolus de faire face de quelque côté qu'ils soient attaqués. Quand ils virent que personne ne venoit à eux, mais que les Romains se répandoient le long des murs pour les envelopper, la crainte qu'on ne leur ôtât toute espérance de se sauver leur fit jetter les armes, & courir de toutes leurs forces vers l'extrêmité de la Ville; mais ils furent arrêtés par l'Infanterie Romaine, qui en fit un grand carnage, & la Cavalerie dissipa ceux qui s'étoient sauvés les premiers. Les Soldats, irrités du massacre de leurs Concitoyens fait à Orléans, n'épargnerent ni femmes ni enfans, ni vieillards, enfin de tout ce peuple qui montoit environ à quarante mille personnes, à-peine s'en sauva-t-il huit cens, qui sortirent de la Ville au premier bruit, & arriverent heureusement à l'entrée de la nuit, au camp de Vercingetorix.

César s'arrêta plusieurs jours à Bourges pour y faire reposer ses troupes; il y trouva une grande abondance de

vivres

vivres qui lui ſervirent à rétablir ſon armée de la diſette qu'elle avoit ſoufferte. Comme on étoit dans la ſaiſon de ſe mettre en campagne, il prit la réſolution de marcher à l'ennemi, ou bien de faire encore quelque ſiége pour le forcer de ſortir de ſes bois & de ſes marais, & d'en venir à une action déciſive. Il donna quatre Légions & une partie de ſa Cavalerie à Labienus, avec ordre d'aller faire la guerre à ceux de Sens & de Paris : pour lui, avec le reſte de ſes troupes, il marcha contre ceux d'Auvergne, dans le deſſein d'aſſiéger Clermont, Ville Capitale de la Province.

Vercingetorix, ayant pénétré le deſſein de Céſar, fit rompre tous les ponts qui étoient ſur la riviere d'Allier, la mit entre Céſar & lui, en ſorte que les deux armées campoient preſque tous les jours à la vue l'une de l'autre, & il tenoit un gros corps de Cavalerie toujours diſpoſé pour empêcher la conſtruction des ponts que les Romains voudroient faire. Céſar ſe trouva fort embarraſſé ; il craignoit que Vercingetorix ne lui fît paſſer la meilleure partie de l'été à chercher les moyens de paſſer cette riviere, qui n'eſt guéable qu'aux approches de l'Automne. Pour obvier à cette difficulté, il alla camper

dans un lieu tout couvert de Bois, vis-à-vis d'un endroit où il y avoit eu un pont que Vercingetorix avoit fait rompre. Il y resta caché le lendemain avec deux Légions, après avoir fait partir le reste de son armée & tous ses bagages. Il avoit retiré de chaque Légion quatre Cohortes, dont il avoit composé deux corps séparés, pour paroître tenir la place des deux Légions qu'il gardoit. Il avoit ordonné à ses troupes d'occuper, dans leur marche, la plus grande étendue de terrein qu'elles pourroient, afin de faire croire à l'ennemi que toute l'armée y étoit, & commanda de faire le plus de diligence qu'il seroit possible. Lorsque César crut son armée assez avancée pour avoir attiré toute celle de Vercingetorix, il sortit de sa retraite avec ses deux Légions, & fit refaire le pont sur les piles de l'ancien, qui subsistoient encore. Il passa promptement, se campa dans un lieu très avantageux, & rappella le reste de ses troupes.

Vercingetorix, instruit du passage de César, & surpris de ce stratagême, n'osa pas s'exposer à combattre malgré lui: il se retira en diligence en Auvergne, où César le suivit & l'atteignit sous les murs de Clermont, après cinq jours de marche.

César, après avoir reconnu cette Place, voyant qu'elle étoit ſituée ſur une aſſez haute montagne, dont les avenues étoient fort difficiles, déſeſpéra de pouvoir l'emporter d'emblée, comme il l'avoit projetté, parceque les fortifications n'en étoient pas conſidérables. Il ne jugea pas cependant à propos d'en former le ſiége ſans avoir fait proviſion de vivres. Vercingetorix, de ſon côté, pour arrêter les progrès de César, s'étoit campé ſur une autre montagne, ſituée à la proximité des murs de la Ville; il ne ſe paſſoit pas de jour ſans quelque combat de Cavalerie, qu'il entremêloit d'archers, pour éprouver le courage & la valeur des ſiens.

Pendant que Céſar étoit occupé au ſiége, Convictolitan, premier Magiſtrat d'Autun, qui avoit obligation à Céſar de cette place, ſéduit par l'argent qu'il avoit reçu de Vercingetorix & de ceux de ſon parti, avoit gagné pluſieurs jeunes gens des principaux & des plus diſtingués de la Nation, du nombre deſquels étoient Litavicus & ſes freres, & avoit formé un parti aſſez conſidérable pour ſe joindre à Vercingetorix; mais comme ils n'eſpéroient pas de pouvoir engager le Sénat dans leur révolte, il avoit été réſolu entre eux que

Litavicus se mettroit à la tête des dix mille hommes que leur République devoit envoyer joindre l'armée Romaine; qu'il se chargeroit de les conduire, & feroit en sorte, pendant leur marche, de les faire soulever.

Litavicus, s'étant mis en chemin, & n'étant plus qu'à dix lieues de Clermont, fit faire halte à ses troupes, & ayant assemblé ses Soldats, » chers » Compagnons, leur dit-il les lar- » mes aux yeux, où allons-nous? toute » notre Noblesse & notre Cavalerie, » qui étoient dans l'armée de César, » ont péri. Eporedorix & Virdumarus, » les plus distingués de nos Citoyens, » ont été mis à mort par les Romains, » sous prétexte de trahison, sans avoir » été entendus; mais j'aime mieux que » vous appreniez ce forfait de la bou- » che de ceux qui en ont été témoins, » & qui, par leur fuite, se sont garen- » tis de la mort, car, pour moi, la » douleur que je ressens du massacre de » mes freres & de tous mes parens » m'empêche de parler «. Aussitôt il fait paroître ceux qu'il avoit instruits, qui confirmerent aux Soldats ce que Litavicus avoit avancé; que César avoit fait tuer les principaux Chefs de leur Cavalerie, les accusant d'intelligence avec Vercingetorix; que pour eux, ils

s'étoient cachés dans la foule & s'étoient ſauvés. Les Soldats, irrités de ce récit, jettent de grands cris, ils demandent que Litavicus pourvoie à leur ſûreté & à la ſienne. » Nous n'avons pas » à délibérer, leur dit-il ; nous n'avons » d'autre parti à prendre que celui de » nous joindre à Vercingetorix. Pou» vons-nous douter que les Romains, » après avoir fait périr notre Cavalerie, » ne nous traitent avec la même cruau» té, &, s'il nous reſte encore quelque » ſenſibilité & quelque courage, ven» geons la mort de nos Citoyens, & » défaiſons-nous de ces brigands «. A ces mots, il leur montre pluſieurs Citoyens Romains qui accompagnoient un convoi de vivres que Litavicus eſcortoit avec ſes troupes, il les fait attaquer, les maſſacre tous & pille le convoi, & auſſitôt il envoie à Autun des gens qui lui étoient affidés, pour exciter les habitans à la vengeance & à la révolte.

Cette nouvelle, que Céſar apprit au milieu de la nuit, lui donna de grandes inquiétudes : cependant il réſolut d'y mettre ordre ſur-le-champ. Il prend avec lui deux Légions & toute ſa Cavalerie, fait reſſerrer ſon camp, y laiſſe C. Fabius pour commander en ſon abſence, lui ordonne d'en augmenter les

retranchemens, & lui laiſſe deux Légions pour le garder. Il part en diligence, après avoir exhorté ſes Soldats à ſupporter patiemment cette fatigue néceſſaire dans une occaſion ſi preſſante, & à lui donner ce nouveau témoignage de leur affection. Avant que de partir, il avoit ordonné d'arrêter les freres de Litavicus, mais ils avoient paſſé du côté de l'ennemi. Comme les Soldats marchoient avec beaucoup d'ardeur, ils eurent bientôt atteint ceux d'Autun. Céſar avoit fait environ vingt-cinq mille pas lorſqu'il apperçut les troupes de Litavicus; il détache auſſitôt ſa Cavalerie, avec ordre d'arrêter ſeulement leur marche ſans tuer perſonne. Il ordonne à Eporedorix & Virdumarus, Citoyens d'Autun qu'il avoit amenés avec lui, de ſe montrer aux premiers rangs & d'appeller ceux de leurs amis & de leur connoiſſance. La fraude de Litavicus fut auſſitôt découverte. Les Soldats, revenus de la terreur qu'on leur avoit inſpirée, jettent leurs armes, ſe rendent à Céſar, & demandent qu'on leur conſerve la vie: pour Litavicus, il eut le tems de ſe ſauver. Céſar envoya, ſur-le-champ, donner avis aux Magiſtrats d'Autun de tout ce qui s'étoit paſſé, & leur fit dire que, malgré la trahiſon qui lui avoit été fai-

te, il avoit conſervé à leurs Citoyens la vie qu'il pouvoit leur ôter par le droit de la guerre, pour venger le maſſacre de ſes Soldats, &, après avoir donné trois heures de repos à ſon armée, il reprit le chemin de Clermont avec ceux d'Autun, auxquels il avoit fait reprendre leurs armes.

César ſe trouva fort heureux d'avoir appaiſé cette ſédition en ſi peu de tems: il en eut l'obligation à ſa diligence & à ſon activité, qui le tirerent encore d'un embarras au moins auſſi dangereux que celui-là.

Il étoit à moitié chemin de ſon retour, lorſque des Coureurs, dépêchés par Fabius, vinrent lui apprendre que ſon camp avoit été attaqué par les Gaulois; que ſes Soldats avoient eu des peines infinies à réſiſter aux aſſauts qu'ils avoient été obligés de ſoutenir; que cependant ils avoient repouſſé les ennemis, mais que Fabius craignoit d'être attaqué le lendemain, & que, malgré les augmentations qu'il avoit fait faire à ſes retranchemens, les forces de ſes Soldats étoient tellement épuiſées, qu'il appréhendoit d'être forcé, s'il n'étoit promptement ſecouru. Sur cette nouvelle, César, ſecondé par la bonne volonté de ſes troupes, hâte ſa marche, & arrive au camp avant le Soleil levé.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient au ſiége de Clermont, ceux d'Autun, ſur les premiers avis qu'ils avoient reçus de Litavicus, ſans ſe donner le tems d'être plus exactement informés de la vérité, font arrêter & mettre en priſon les Citoyens Romains qui ſe trouvent dans leur Ville, pillent leurs biens & commettent toutes ſortes de déſordres. Convictolitan eſt le premier à exciter ſous main la populace, afin de l'engager ſi avant dans la rébellion, qu'elle eût honte de rentrer dans ſon devoir; mais auſſitôt que les Magiſtrats eurent appris que Céſar étoit maître de leurs troupes, ils viennent en Corps trouver Ariſtius, Tribun des Soldats de Céſar, & pluſieurs autres Citoyens qui avoient été arrêtés, les aſſurent que tout ce qui s'eſt paſſé n'a point été le réſultat d'une délibération publique; qu'ils n'y ont aucune part, & que c'eſt la ſeule populace excitée par les Emiſſaires de Litavicus, qui s'eſt portée à ces déſordres; ils font rendre tout ce qui avoit été enlevé, font vendre les biens de Litavicus & de ſes freres, & les condamnent à l'exil, enfin ils envoient des Députés à Céſar pour s'excuſer; mais, comme ils ſe ſentoient trop coupables pour eſpérer le pardon des excès qu'on avoit com-

mis, les principaux d'entre eux commencerent à se préparer secretement à la guerre, & ils envoyerent des Députés aux autres Nations, pour les solliciter de se joindre à eux.

Quoique César fût instruit de toutes ces menées, il reçut cependant les Députés d'Autun avec toutes sortes de marques de bonté; il les assura que l'imprudence & la légereté de la populace ne lui faisoient rien diminuer de la considération qu'il avoit pour les principaux de la Nation; &, après les avoir exhortés à lui demeurer fideles, il les congédia. Comme il s'attendoit à de plus grands mouvemens dans la Gaule, & de se voir en même-tems attaqué de toutes parts, il cherchoit les moyens de lever le siége de Clermont, sans que sa retraite, qui n'étoit fondée que sur la crainte d'une révolte générale, parût avoir l'air d'une fuite. Pendant qu'il étoit occupé de ces réflexions, il se présenta une occasion qu'il crut favorable pour remporter un grand avantage sur ses ennemis. Il fit marcher, par un long circuit, une certaine quantité de troupes dont il avoit grossi l'apparence & le nombre, par les valets auxquels il avoit fait prendre des armes & des casques, & les fit suivre par des bagages & des mulets: ce qui fit

croire aux ennemis que César envoyoit ſes Légions pour attaquer la Ville du côté vers lequel ces troupes marchoient. Sur ce ſoupçon, les Gaulois porterent toutes leurs forces vers cet endroit. César, voyant leur camp preſque vuide, y envoie les troupes qu'il avoit gardées. Il avertit ſes Lieutenans ſur toutes choſes de retenir les Soldats, d'empêcher que l'envie de combattre ou de piller ne les emporte trop avant; qu'il s'agit de profiter d'une occaſion & non pas de donner une bataille. Le camp des Gaulois étoit ſur une colline, ſur laquelle ils avoient élevé pour tout retranchement, un mur de ſix pieds, afin d'arrêter les Romains en cas d'attaque, & ils avoient rempli le haut de la colline de leurs troupes, juſqu'aux murs de la Ville. César ayant donné le ſignal à ſes Légions, elles franchiſſent hardiment la montagne & le mur, & s'emparent d'une partie du camp ennemi: cette attaque fut ſi bruſque que Theutomatus, Roi d'Agen, qui fut ſurpris dans ſa tente où il faiſoit la méridienne, eut beaucoup de peine à ſe ſauver à demi nud, ſon cheval ayant été bleſſé.

César, ayant exécuté ſon projet, fit ſonner la retraite. La dixieme Légion, qui entendit la trompette, s'arrêta,

mais les autres Légions, trop éloignées pour l'entendre, flattées d'ailleurs de l'espérance d'une prompte victoire, parcequ'elles voyoient fuir l'ennemi, s'emporterent à la poursuite. Les Officiers firent en vain tous leurs efforts, suivant l'ordre précis qu'ils en avoient reçu de César, pour arrêter les Soldats: ils poursuivirent les Gaulois jusqu'aux portes de la Ville, où ils jetterent une telle épouvante, que les habitans abandonnerent les remparts, croyant que les Romains en étoient les maîtres, plusieurs femmes se firent descendre des murs pour se rendre aux Soldats. Lucius Fabius, Centurion de la huitieme Légion, qui, ce jour-là, s'étoit vanté qu'animé par les récompenses que César avoit données à ses Soldats à la prise de Bourges, il ne souffriroit pas que personne montât sur le mur avant lui, se fit soulever par trois de ses Soldats, sauta sur le rempart, & ensuite aida aux autres à le joindre.

Cependant les Gaulois, qui s'étoient postés du côté de la Ville que César avoit paru vouloir faire attaquer, apprenant que les Romains étoient maîtres des remparts, reviennent en diligence sur leurs pas, précédés par leur Cavalerie. A mesure qu'ils arrivent, ils se rangent en bataille au pied des murs,

ils en viennent à la charge, alors le combat ne fut plus égal entre les Gaulois & les Romains. Ceux-ci avoient contre eux le désavantage du lieu, la fatigue qu'ils avoient essuyée à monter la colline, & le nombre infiniment supérieur de leurs ennemis. César, qui s'en apperçut, leur envoya du secours, mais il ne put empêcher les Gaulois de conserver leur avantage. Les Romains, pressés de tous côtés, furent chassés des postes dont ils s'étoient saisis, après avoir perdu quarante-six Centurions & beaucoup de Soldats : mais la dixieme Légion, étant venue au secours, & se trouvant postée moins désavantageusement, arrêta la poursuite des Gaulois, & fut ensuite soutenue par la treizieme Légion que César y avoit aussi envoyée : elles furent jointes par celles qui étoient poursuivies par les Gaulois, &, s'étant toutes ralliées dans la plaine, elles firent face à l'ennemi. Vercingetorix, n'osant pas hasarder une bataille sur un terrein égal, ramena ses troupes dans la Ville.

Le lendemain, César ayant fait assembler ses Soldats, blâma leur témérité & leur imprudence d'avoir voulu se conduire eux-mêmes, sans se soucier d'obéir au signal de la retraite, & sans avoir été retenus, ni par ses

Lieutenans, ni par leurs Tribuns & leurs Centurions. Il leur fit ſentir de quelle importance il eſt de choiſir un poſte avantageux : il leur rappella ce qu'il en avoit penſé lui-même au ſiége de Bourges ; qu'ils avoient été témoins qu'ayant alors trouvé les ennemis ſans Chef & ſans Cavalerie, il eût pu compter ſur une victoire preſque certaine, mais qu'il avoit mieux aimé l'abandonner, que de l'achepter trop cher, à cauſe de l'avantage du lieu où les ennemis étoient campés. Il leur dit qu'autant qu'il admiroit leur courage pour n'avoir point été arrêtés, ni par les fortifications du camp ennemi, ni par la hauteur de la montagne, ni par les murs de la Ville, autant il blâmoit leur déſobéiſſance & leur témérité pour avoir cru mieux juger que leur Général des circonſtances capables de décider de la victoire ; qu'il n'eſtimoit pas moins dans ſes Soldats la modeſtie & la retenue, que la valeur & la fermeté ; & il finit ſon diſcours par les raſſurer en leur diſant que ce mauvais ſuccès ne devoit ni les ſurprendre ni les rebuter, & qu'ils ne devoient point attribuer au courage de l'ennemi un évenement dont il n'étoit redevable qu'au poſte avantageux qu'il occupoit. Enſuite il fit ſortir ſes Légions de leur camp &

les rangea en bataille dans la plaine. Mais Vercingetorix ne voulut point quitter l'avantage du terrein qu'il occupoit, & après quelques escarmouches entre la Cavalerie des deux partis dans lesquelles celle de César eut toujours de la supériorité, il fit rentrer ses troupes: il en usa de même les deux jours suivans, offrant la bataille aux Gaulois, qui ne voulurent pas l'accepter. César, croyant en avoir assez fait pour relever le courage de ses Soldats, leva son camp. Il marcha vers le pays de ceux d'Autun sans être suivi, & il arriva en trois jours de marche, sur le bord de la riviere d'Allier.

Lorsque César eut passé cette riviere, Eporedorix & Virdumarus, qui commandoient les dix mille hommes que ceux d'Autun avoient envoyés à son armée, le prierent de leur donner leur congé, sous prétexte que leur présence & celle de leurs troupes seroient nécessaires pour contenir la Nation dans le devoir, & l'empêcher, après ce qui s'étoit passé, de prendre un parti contraire à leurs intérêts & aux obligations qu'ils avoient à César. Quoiqu'il eût déja plusieurs preuves de la mauvaise volonté de ceux d'Autun, & qu'il pressentît que ce congé ne feroit qu'accélérer leur révolte, il ne jugea pas à propos

de retenir leurs troupes, pour ne pas offenser cette Nation ; il feignit de la confiance, & ne laissa transpirer aucun soupçon. Il se contenta de rappeller à Eporedorix & à Virdumarus, en peu de mots, les bienfaits dont il avoit comblé leurs Concitoyens ; il leur représenta l'état d'abaissement dans lequel ils étoient lorsqu'il les avoit pris sous sa protection, renfermés dans leurs Villes, sans terres, sans troupes, tributaires de leurs ennemis, honteusement obligés de leur donner des ôtages ; qu'il les avoit rendus si puissans, que non-seulement il les avoit rétablis dans leur premier état, mais qu'ils surpassoient encore les autres Nations de la Gaule en gloire & en autorité, il les exhorta à lui demeurer fideles, & ensuite il les congédia.

Eporedorix & Virdumarus, après avoir quitté César, se retirerent à Nevers, Ville alors considérable de la dépendance de ceux d'Autun, située sur le bord de la Loire. César y avoit mis en dépôt tous les ôtages de la Gaule, les provisions de bleds, les deniers publics, une partie de son bagage & de celui de son armée, & quantité de chevaux qu'il avoit fait acheter pour la guerre. Etant dans cette Ville, ils y apprirent que ceux de leur Nation avoient

quitté le parti de César ; que Litavicus avoit été bien reçu à Autun, & que Convictolitan & la meilleure partie du Sénat, avoient envoyé des Députés à Vercingetorix pour faire alliance avec lui. Ces deux hommes crurent ne devoir pas manquer l'occasion de rendre un service important à leur parti. Ils font main basse sur la garde de la Ville & sur tous les Voyageurs & Négocians Romains qui s'y trouvent, partagent entre eux les deniers publics & les chevaux, envoient les ôtages aux Magistrats d'Autun, &, après avoir fait charger sur des bateaux une partie du bled, après avoir jetté dans la riviere, ou brûlé celui qu'ils ne peuvent emporter, ils mettent le feu à la Ville, pour empêcher les Romains de s'en servir.

César, informé de ce qui venoit de se passer, crut qu'il devoit hâter sa marche, afin que si les ennemis vouloient lui disputer le passage de la Loire, il pût les combattre avant qu'ils eussent assemblé toutes leurs forces. Il marcha jour & nuit, & arriva sur le bord de ce fleuve au moment qu'on s'y attendoit le moins. Ayant trouvé un gué assez commode où le Soldat pouvoit avoir les épaules & les bras libres pour porter ses armes, il fit passer son armée à la vue d'un corps de troupes

ennemies qui l'attendoient ſur l'autre bord, & qui prirent l'épouvante à ſa vue : il trouva la campagne couverte de bleds & de beſtiaux dont ſon armée fit proviſion, & il prit le chemin de Sens pour ſe joindre à Labienus.

Pendant que Céſar étoit occupé aux expéditions dont nous venons de parler, Labienus, qu'il avoit envoyé avec quatre Légions faire la guerre à ceux de Sens & de Paris, s'étoit rendu maître de cette premiere Ville; il y avoit laiſſé les recrues nouvellement arrivées d'Italie pour garder les bagages, & il avoit marché vers Paris. Sur la nouvelle de ſon arrivée, les ennemis y avoient aſſemblé un grand nombre de troupes dont ils avoient donné le commandement à Camulogenus, quoiqu'il fût fort âgé, parcequ'il étoit regardé comme un homme conſommé dans l'art militaire. Il s'étoit rendu à Paris avec toutes ſes troupes, & s'y étoit poſté dans le deſſein de diſputer à Labienus le paſſage de la Seine.

Labienus, étant arrivé ſur ces entrefaites, voulut forcer Camulogenus dans ſes retranchemens; mais comme ils étoient défendus par un marais, de très difficile accès, ſa tentative fut inutile; il décampa ſur le minuit, & ſe rendit en diligence à Melun, Ville ſi-

tuée au-dessus de Paris, sur le bord de la Seine, & qui étoit de la dépendance de ceux de Sens. L'ayant trouvée dégarnie de troupes, parcequ'elles s'étoient jointes à l'armée de Camulogenus, il s'en rendit maître, sans résistance, & ensuite il reprit la route de Paris. En arrivant, il trouva que les ennemis y avoient mis le feu, avoient fait rompre tous les ponts qui étoient sur la Seine, & s'étoient campés sur le bord qui lui étoit opposé, dans le dessein de lui en disputer le passage.

Dans le même tems, le bruit s'étoit répandu que César avoit levé le siége de Clermont; que ceux d'Autun avoient quitté son parti, & que toutes les Gaules étoient en armes. Les Gaulois mêmes, dans des rencontres où ils s'étoient trouvés, avoient dit aux Soldats Romains, que César, arrêté par la difficulté de passer la Loire, & pressé par la disette des Vivres, avoit été obligé de se retirer, par le Languedoc, dans la Province Romaine; que ceux de Beauvais levoient des troupes, & se disposoient à joindre Camulogenus, pour venir, tous ensemble, attaquer Labienus.

Ces nouvelles, qui lui venoient de la part de ses ennemis, lui étoient suspectes; cependant, comme de pareils bruits

ne ſe répandent jamais ſans quelque eſpece de vrai-ſemblance, n'ayant d'ailleurs aucunes nouvelles de Céſar, il réſolut de prendre un parti différent de celui qu'il s'étoit propoſé. Il penſa, qu'au lieu de faire des conquêtes, ou d'en venir aux mains avec l'ennemi, à moins qu'il ne trouvât quelqu'occaſion favorable, il étoit plus à propos de ramener ſon armée à Sens, juſqu'à ce qu'il fut plus particulierement inſtruit de la ſituation dans laquelle Céſar ſe trouvoit : mais d'un côté, il craignoit d'être attaqué par ceux de Beauvais, qui étoient alors en grande réputation de valeur ; & de l'autre, il avoit en tête une armé conſidérable, commandée par Camulogenus ; & pour comble d'embarras, les Légions étoient ſéparées de leurs bagages ; mais il ſurmonta toutes ces difficultés, par ſa prudence & par ſon courage. Ayant aſſemblé les troupes, il deſcendit, en cotoyant la Seine, au-deſſous de Paris, & à la faveur d'un grand orage qui ſurvint, il fit paſſer ſon armée ſur des bateaux, qu'il avoit fait deſcendre de Melun ; il tailla en piéces les coureurs des ennemis, diſpoſés le long de la Riviere pour s'oppoſer à ſon paſſage. Enſuite, ayant trouvé l'armée ennemie rangée en bataille, il mit auſſi la ſienne en ordre ;

& après avoir exhorté les Soldats, il donna le ſignal (1). La victoire fut aſſez long-tems diſputée; mais enfin les Gaulois furent défaits, Camulogenus fut tué, en faiſant, malgré ſon grand âge, les devoirs de Général & de Soldat. La Cavalerie, envoyée à la pourſuite des fuyards, en tua un grand nombre, & diſſipa le reſte, qui alla ſe cacher dans les Bois, & ſur les montagnes voiſines. Labienus, après cet heureux avantage, ſe rendit tranquillement à Sens, ſans être inquiété dans ſa marche, & fut joint par Céſar quelques jours après.

Lorſque ces deux Généraux eurent raſſemblé leurs troupes, on vit éclater la conjuration générale des peuples de la Gaule, contre les Romains. Après le pillage de la Ville de Nevers, ceux d'Autun avoient dépêché des exprès par-tout, pour faire révolter les autres peuples; ils n'épargnerent pour cet effet, ni autorité, ni crédit, ni argent. Ils effrayoient ceux qui étoient irréſolus, en les menaçant de faire mourir leurs ôtages. Ils avoient engagé Vercingetorix à venir conférer avec eux ſur les moyens de s'unir pour faire la guerre. On avoit convoqué une Aſſemblée gé-

(1) On croit que c'eſt dans les plaines au-deſſous de Meudon.

nérale, à laquelle s'étoient trouvés les Députés de toutes les Nations, excepté ceux de Rheims & de Langres, qui ne voulurent jamais abandonner l'alliance des Romains, & ceux de Treves, qui étoient alors en guerre avec les Germains. On avoit déféré, d'un consentement unanime, le commandement de toutes les troupes à Vercingetorix.

Comme les Romains avoient toujours, parmi ceux d'Autun, des Citoyens affidés qui désapprouvoient cette guerre, ils instruisirent César, qu'Eporedorix, Virdumarus, & les principaux auteurs de la révolte, avoient été fort offensés de ce que ceux d'Autun n'avoient pû obtenir le commandement général; qu'ils souffroient impatiemment de se voir obligés d'obéir à Vercingetorix, mais qu'ils n'osoient, après avoir témoigné tant d'ardeur pour la guerre, se séparer de la cause commune, de peur de faire connoître leur légereté & leur imprudence: ce qui donna lieu à César de chercher toutes les occasions de les remettre dans le devoir; & il en vint effectivement à bout à la fin de la campagne.

Cependant Vercingetorix avoit ordonné aux principales Villes de lui envoyer des ôtages, il se fit donner quin-

ze mille chevaux pour joindre à ceux qu'il avoit déja, & il déclara qu'il n'augmenteroit pas son Infanterie, parcequ'il n'avoit aucun dessein de tenter la fortune, ni d'en venir à une bataille. Il envoya différens corps de troupes dans les Provinces voisines de celles qui obéissoient aux Romains, pour les empêcher de leur donner du secours & de leur fournir des vivres. Pour lui il rassembla toutes celles dont il s'étoit réservé le commandement, & se voyant à la tête d'une armée très considérable, il vint camper à trois lieues de César, qui marchoit vers la Franche-Comté, par les frontieres de Langres, pour être à portée de secourir la Province Romaine si les Gaulois tentoient d'y faire irruption.

Vercingetorix, ayant vu que César prenoit son chemin du côté de l'Italie, assembla le Conseil & les principaux Officiers de l'armée. Il leur dit qu'enfin le tems de la victoire étoit arrivé; que les Romains abandonnoient les Gaules & s'enfuyoient dans leur Province; que cela suffiroit bien pour assurer leur liberté présente, mais que ce calme & ce repos ne seroient pas de longue durée, parcequ'ils reviendroient avec de plus grandes forces pour recommencer la guerre; qu'il étoit d'avis de les at-

taquer dans les embarras de leur marche; que comme les Gaulois étoient infiniment ſupérieurs en Cavalerie, celle de Céſar ne pourroit leur réſiſter, & que ſi ſon Infanterie vouloit lui donner du ſecours, elle ſeroit obligée de s'arrêter & de diſcontinuer ſa route; que ſi au contraire elle abandonnoit ſes bagages pour ſe ſauver plus facilement, elle ſe priveroit de tout ce qui étoit néceſſaire, & ſeroit obligée de fuir honteuſement. Le diſcours de Vercingetorix fut reçu avec de grands applaudiſſemens, tous les Officiers s'écrierent qu'il falloit que chacun s'engageât par ſerment de n'entrer dans aucune Ville, & de ne ſe montrer ni à leurs femmes ni à leurs enfans, qu'après avoir paſſé deux fois au travers de l'armée ennemie.

Mais la préſomption & les eſpérances de Vercingetorix ne furent qu'un ſonge, il n'étoit pas encore aſſez ſavant en l'art militaire, & ne connoiſſoit pas la valeur des Romains.

Le lendemain il partage ſa Cavalerie en trois corps dont deux ſe préſentent ſur les aîles de l'armée Romaine, & le troiſieme attaque l'arriere garde. Céſar partage auſſi ſa Cavalerie en trois corps, qu'il oppoſe à ceux des ennemis. En même tems il fait faire halte à ſon In-

fanterie, il place le bagage au milieu des Légions & commence l'attaque. On se bat par-tout en même-tems. Si la Cavalerie de César se trouve trop foible, ou trop pressée, il la fait soutenir par son Infanterie, ce qui rallentit l'ardeur des Gaulois & augmente la confiance de sa Cavalerie, par la certitude qu'elle a d'être soutenue; enfin la Cavalerie Allemande, que César avoit à son service, ayant gagné une colline qui étoit sur la droite des ennemis, en chasse un des trois corps qui y étoit & le poursuit jusqu'à une riviere où Vercingetorix étoit en bataille avec son Infanterie. Le reste de la Cavalerie Gauloise, voyant une partie des siens défaits, prend la fuite, dans la crainte d'être envelopée; les Romains la poursuivent sans lui donner le tems de se rallier. Les Légions s'avancent autant que la pesanteur de leurs armes peut le leur permettre, toute la Cavalerie Gauloise est dissipée, après avoir perdu beaucoup de monde, & trois des principaux Citoyens d'Autun sont faits prisonniers. Vercingetorix, honteux & confus de la défaite de sa Cavalerie dont il avoit été témoin, fait rentrer son Infanterie dans son camp, & le lendemain prend le chemin d'Alise, Ville de l'Auxois, après avoir envoyé devant lui son bagage.

Cette

Cette victoire, remportée ſur la Cavalerie, dans laquelle les Gaulois avoient mis toutes leurs eſpérances, rendit Céſar maître de la campagne. Il étoit bien perſuadé qu'ils n'oſeroient jamais l'attaquer avec leur Infanterie; & ne voulant leur donner aucun relâche, il réſolut de profiter de la conſternation où cette défaite les avoit jettés. Le lendemain il les ſuivit, & arriva en peu de tems devant la Ville d'Aliſe. Il en forma le ſiége ſur-le-champ, & fit commencer ſes lignes de circonvallation, après avoir exhorté ſes Soldats au travail, dans le deſſein d'ôter toute retraite à Vercingetorix.

Céſar, ayant reconnu la place, trouva qu'elle étoit ſituée ſur un côteau fort élevé, en ſorte qu'elle ne pouvoit être emportée que par un ſiége en forme.

Au pied du côteau, couloient deux rivieres (1). Il y avoit devant la Ville une plaine d'environ une lieue d'étendue, ſur laquelle l'ennemi s'étoit campé juſques auprès des murs, derriere un foſſé & une muraille ſeche de ſix pieds de haut.

Il y avoit, ſur le terrein des environs de la Ville, pluſieurs collines peu éloignées & preſque auſſi élevées que celle

(1) On les nomme aujourd'hui le Loze & l'Ozerain. Elles ſe jettent dans la riviere de Brenne.

ſur laquelle elle étoit aſſiſe. Céſar fit faire une ligne de circonvallation qui avoit près de quatre lieues de tour. Son camp étoit avantageuſement ſitué & défendu par vingt-trois Forts, où l'on faiſoit une garde aſſidue jour & nuit pour s'oppoſer aux ſorties des aſſiégés.

Pendant qu'on travailloit aux retranchemens, il ſe donna un combat de Cavalerie dans cete plaine dont on vient de parler. Celle de Céſar mit en fuite celle des Gaulois. Les Allemands la pourſuivirent juſqu'à ſes retranchemens, & jetterent tant de frayeur dans le camp ennemi, que ceux qui le défendoient prirent la fuite pour ſe jetter dans la Ville, &, ſi Vercingetorix n'en eût pas fait fermer les portes, & que la Cavalerie eût été ſoutenue par de l'Infanterie, Céſar ſe rendoit maître du camp.

Après cet échec, Vercingetorix réſolut de renvoyer toute ſa Cavalerie pendant la nuit, avant que les Romains euſſent achevé leurs lignes. En la congédiant, il donna ordre aux Commandans & aux principaux de cette Cavalerie de ſe rendre chacun dans leur Ville, & d'engager leurs Concitoyens à prendre les armes pour lui envoyer du ſecours. Il leur repréſenta les ſervices qu'il avoit rendus à la cauſe com-

mune. Il les conjura de ne point abandonner & livrer à la vengeance des Romains, un homme qui avoit tout sacrifié pour la liberté publique. Il leur dit qu'il avoit des vivres à peu-près pour un mois & même un peu davantage en les ménageant, mais que s'ils négligeoient de le secourir avant ce terme, ils le feroient périr avec quatre-vingt mille hommes de troupes, qui étoient l'élite de toute la Gaule. Après leur avoir ainsi parlé, il les fit sortir pendant la nuit par l'endroit que les Romains n'avoient pas encore fermé, & il se mit en état de se défendre en attendant le secours.

César, instruit de toutes ces particularités par les Prisonniers & par les Déserteurs, fit travailler, sans relâche, à la circonvallation de la Place, tant pour empêcher aucuns convois d'y entrer, que pour rendre inutiles les efforts des troupes, qui pourroient venir porter du secours. Il fit creuser, sur le penchant de la colline, un fossé de vingt pieds de largeur, sur autant de profondeur, & il établit ses retranchemens à quatre-vingt pieds de distance de ce fossé, afin d'empêcher que la multitude des assiégés, par surprise ou pendant la nuit, ne pût si facilement venir les attaquer, ou lancer à tous momens des

traits sur ses travailleurs. Ensuite il fit élever une terrasse & un parapet, de douze pieds de haut, garnis de creneaux, entrelassés de troncs d'arbres, hérissés de branches pointues, pour empêcher l'ennemi de monter, le tout flanqué de tours (1) à quatre-vingt pieds de distance les unes des autres: & comme les Gaulois faisoient souvent des sorties pour interrompre les travaux, César, pour occuper moins de monde à défendre les ouvrages, fit faire un fossé de cinq pieds de profondeur, dans lequel il fit planter encore d'autres troncs d'arbres, garnis de leurs branches, éguisées par le bout, & fortement attachées dans la terre, afin qu'on ne pût facilement les arracher. Il en fit mettre cinq rangs, entrelassés les uns dans les autres, ensorte que ceux qui s'y étoient engagés, s'embarassoient & se blessoient à ces branches pointues. Au-devant il fit faire des fosses, disposées en quinquonce, profondes de trois pieds, plus étroites par le

(1) Il faut mettre de la différence entre les Châteaux & les Tours. Les premiers étoient destinés pour contenir un assez grand nombre de Soldats, disposés à porter du secours aux endroits où l'on pouvoit en avoir besoin; & les Tours, qui étoient moins considérables, ne contenoient qu'un nombre suffisant de Soldats, destinés pour servir à couvert les machines qu'on employoit à lancer des pierres, des traits & autres armes offensives.

bas que par le haut, dans chacune desquelles il avoit fait planter, à force, des pieux de la grosseur de la jambe, pointus & durcis au feu. Ces fosses étoient couvertes de broussailles, qui en déroboient la vue aux ennemis, & il fit semer une grande quantité de chausses trapes, garnies de pointes de fer.

Quand ce travail, qui ne concernoit que la circonvallation de la Place, fut fini, César fit faire de pareils ouvrages pour se défendre contre les ennemis qui pourroient venir attaquer son camp par les dehors. Il étoit fortifié par des retranchemens, des tours & des parapets, garnis de grand nombre de machines à lancer toutes sortes de traits pareils à ceux qui étoient du côté de la Ville avec les mêmes défenses; & comme ces fortifications extérieures finissoient au pied de la montagne, sur le terrein le plus bas, il fit faire outre cela deux fossés paralleles, de quinze pieds de largeur, sur autant de profondeur, dans lesquels il fit écouler les eaux des deux Rivieres dont on a parlé, & celles de la campagne, ensorte qu'il ne craignoit pas que ces ouvrages, qui embrassoient une étendue de quatorze mille pas, fussent forcés, quelque multitude qu'on employât pour les attaquer;

& afin que les Soldats ne fussent pas si souvent obligés de s'éloigner du camp, il fit faire une provision de grains & de fourages, pour trente jours, avec d'autant plus de facilité, qu'il n'y avoit pour lors aucuns ennemis en campagne.

Pendant que César étoit ainsi occupé au siége d'Alise, les Députés des différens peuples de la Gaule s'étoient assemblés; ils étoient convenus, qu'au lieu de faire prendre les armes à tous ceux qui étoient en état de les porter, comme Vercingetorix l'avoit ordonné, chaque Nation particuliere fourniroit son contingent, pour éviter la confusion.

Afin que la discipline militaire fût mieux observée, & qu'il fût plus facile de se pourvoir de vivres, on fixa ce que chaque Ville devoit fournir de troupes; & lorsque l'armée fut assemblée, elle se trouva monter à douze mille chevaux, & environ à deux cens cinquante mille hommes d'Infanterie, dont on fit la revue sur les frontieres d'Autun. On forma un Conseil des Députés de chaque Nation. On choisit pour Chefs Vergasillaunus, Seigneur Auvergnat, parent de Vercingetorix, Eporedorix & Virdumarus, tous deux Citoyens d'Autun, & Comius, Roi d'Arras, dont on a déja parlé, qui avoit servi César si

utilement, & avec tant de fidélité, dans la guerre contre les Anglois, mais qui s'étoit révolté depuis.

Toutes ces troupes, pleines d'ardeur, marcherent au ſecours d'Aliſe, perſuadées qu'il ne ſeroit pas poſſible aux Romains de ſoutenir ſeulement la vue d'une ſi prodigieuſe armée, ſur-tout ayant en même-tems à ſe défendre contre les ſorties des aſſiégés, & à repouſſer au-dehors l'attaque de ces nombreuſes troupes de Cavalerie & d'Infanterie.

S'il n'avoit fallu que du courage aux Gaulois pour être victorieux, il eſt certain que les Romains auroient eu bien de la peine à ſoutenir le choc d'une ſi grande multitude de Soldats; Céſar n'ayant tout au plus que quatre-vingt dix mille hommes, y compris ſes troupes auxiliaires & ſa Cavalerie, contre une garniſon de quatre-vingt mille hommes, & contre une armée de plus de deux cens quarante mille Gaulois. Mais que pouvoient faire ces troupes nouvellement levées, peu exercées au maniment des armes, peu accoutumées aux travaux de la guerre, faciles à fatiguer par les marches, & commandées par des Officiers de leur Nation, peut-être auſſi peu expérimentés qu'elles en l'art militaire, contre les Romains, dont la ſeule occupation étoit l'exercice

des armes, pliés dès leur jeunesse à la discipline militaire, & qui avoient déja été si souvent vainqueurs des Gaulois.

Pendant que cette armée se disposoit à marcher, les assiégés qui avoient consommé presque tous leurs vivres, & qui ne voyoient pas arriver le secours dont ils s'étoient flattés, ignorant ce qui se passoit dans les Gaules, résolurent de mettre hors de la Ville les malades, les vieillards, les femmes & les enfans : on chassa tous ces pauvres malheureux ; ils vinrent sur les bords des retranchemens supplier, les larmes aux yeux, qu'on les fît esclaves, & demandoient seulement du pain en échange de leur liberté ; mais César mit des gardes sur les remparts, pour empêcher de les recevoir.

Cependant Comius, & les autres Chefs de l'armée Gauloise, arrivent aux environs d'Alise avec toutes leurs troupes, & se postent à cinq cens pas des retranchemens des Romains. Le lendemain toute leur Cavalerie descend dans la plaine, pendant que l'Infanterie se tient cachée derriere des hauteurs qui étoient aux environs, & en même-tems les assiégés, s'étant apperçus que le secours étoit arrivé, sortent avec empressement, se rangent en bataille sous

les murs de la Ville, & font leurs préparatifs pour attaquer les retranchemens.

César, après avoir diſpoſé ſes troupes ſur les remparts intérieurs & extérieurs, fait ſortir ſa Cavalerie pour attaquer celle des ennemis. Les Gaulois avoient mêlé des Archers & des Soldats, armés à la légere, dans leurs eſcadrons, pour les ſoutenir s'ils plioient; ils bleſſerent d'abord pluſieurs Cavaliers Romains, qui furent obligés de ſe retirer, ſans cependant diſcontinuer le combat.

Comme les deux camps étoient diſpoſés ſur des hauteurs, tout le monde étoit témoin de ce qui ſe paſſoit; les belles actions ne pouvoient être cachées, chacun étoit animé par le deſir de la gloire, & par la crainte de l'ignominie. L'action avoit déja duré depuis la moitié du jour juſqu'au Soleil couchant, ſans qu'il y eût rien de décidé, lorſque les Allemands, ſerrés tous enſemble en un gros eſcadron, attaquent avec impétuoſité le Corps de Cavalerie qui leur étoit oppoſé, le pouſſent & le mettent en fuite; ils enveloppent les gens de trait & l'Infanterie légere, & les taillent en piéces. Les autres Corps de Cavalerie ſont également battus de tous côtés, & pourſuivis juſqu'à leur

camp, ſans pouvoir trouver le tems de ſe rallier. Vercingetorix, qui étoit ſorti de la Ville, témoin de cette défaite, ſe renferme dans ſes murailles, ſans avoir attaqué les retranchemens des Romains.

Les Gaulois du dehors reſtent deux jours dans leur camp, occupés à préparer quantité de claies, de faſcines, d'échelles, & d'autres inſtrumens néceſſaires. Etant ſortis vers le milieu de la nuit, ils s'approchent ſans bruit des retranchemens, enſuite ils jettent de grands cris pour avertir les aſſiégés. Ils attaquent le camp de tous côtés, comblent les foſſés, préſentent leurs échelles, & à coups de fléches & de frondes, ils font tous leurs efforts pour chaſſer les Romains de leurs remparts. Vercingetorix, excité par les cris des Gaulois, ſort de la Ville, pour attaquer en même-tems les retranchemens qui lui étoient oppoſés. Les Romains, déja inſtruits des poſtes que chacun doit occuper, s'y rendent, & ſe défendent avec beaucoup de courage. Les machines à lancer les traits font un grand effet, & bleſſent beaucoup de monde. Lorſque les Gaulois eurent franchi le premier foſſé, la nuit empêchant de connoître les piéges qui avoient été dreſſés, ils tomberent dans les foſſés;

où ils furent percés par les traits qu'on leur lançoit du haut des tours. Après bien des blessures reçues de part & d'autre, le jour parut, sans que les retranchemens eussent été forcés en aucun endroit, & l'ennemi se retira, dans la crainte d'être enveloppé par les troupes Romaines, qui étoient postées sur les collines des environs. Vercingetorix n'avoit pas été plus heureux de son côté. Voyant qu'il n'avoit employé son tems qu'à combler le premier fossé, sans avoir pû pénétrer jusqu'au rempart, & que les Gaulois avoient abandonné leur attaque, il se retira dans la Ville.

Les Gaulois ayant été repoussés deux fois, avec grande perte, s'assemblerent pour se consulter sur le parti qu'ils devoient prendre. Ils firent venir ceux qui connoissoient le pays, s'informerent de la situation du camp des Romains, & ils apprirent que du côté du septentrion, il y avoit une colline qu'on n'avoit pû renfermer dans la circonvallation, à cause de sa trop grande étendue; que l'on avoit été obligé de conduire les lignes le long du pied de la montagne; que les Romains seroient embarassés de défendre leurs retranchemens de ce côté là, parcequ'ils étoient dans un poste désavantageux, étant

commandés par la hauteur extérieure de la colline.

Les ennemis ayant fait exactement reconnoître ce poste, qui étoit gardé par deux Légions, firent marcher de ce côté-là cinquante-cinq mille hommes, choisis entre les plus braves de leur armée, & en donnerent le commandement à Vergasillaunus, parent de Vercingetorix. Il sortit du camp sur les dix heures du soir, & étant arrivé au point du jour à la colline dont nous venons de parler, il se tint caché derriere avec ses troupes, qu'il laissa reposer jusqu'à midi, qui étoit l'heure dont les Généraux Gaulois étoient convenus pour faire leur attaque. Alors la Cavalerie s'approche des retranchemens, les autres troupes attaquent le camp de toutes parts, le combat s'échauffe en tous lieux. Les Romains ont tant de fortifications à défendre, qu'il ne leur est pas facile d'être par-tout. César avoit choisi un lieu élevé, d'où il pouvoit voir la plus grande partie de ce qui se passoit dans les principaux quartiers, & d'où il envoyoit du secours à ceux qui en avoient besoin. Chacun pense qu'on est dans le moment où il faut faire les plus grands efforts. Les Gaulois désesperent de leur salut & de leur liberté, s'ils ne vien-

nent pas à bout de forcer les retranchemens, & les Romains se flattent que leur victoire terminera tous leurs travaux. Le poste qu'ils avoient le plus de peine à défendre, étoit celui que Vergasillaunus attaquoit, parceque la colline commandoit sur le retranchement, & donnoit beaucoup d'avantage aux Gaulois. Ils lancent une prodigieuse quantité de traits de dessus cette hauteur; les uns comblent le fossé avec des fascines, d'autres plantent des échelles & montent à l'assaut, couverts de leurs boucliers; le grand nombre leur donne la facilité de relever ceux qui sont fatigués. Les Romains, qui défendoient ce poste, avoient épuisé tous leurs traits; les forces commençoient à leur manquer, lorsque César envoie à leur secours Labienus, à la tête de six Cohortes, pendant qu'il va lui-même encourager les Soldats des autres postes, leur représentant qu'ils sont sur le point de vaincre, & de recueillir le fruit de leurs travaux.

Les assiégés d'autre part attaquent les retranchemens qui leur sont opposés, avec tout l'attirail qu'ils avoient préparé pour l'assaut. Ils éloignent, à force de traits, ceux qui se défendent de dessus les Tours, & se font des passages en comblant le fossé avec des fasci-

nes ; ils ſont tous leurs efforts pour démolir les défenſes du rempart & du parapet. Céſar y envoie d'abord le jeune Brutus, avec ſix Cohortes ; enſuite il y fait marcher Fabius, l'un de ſes Lieutenans, avec ſept autres Cohortes : enfin, le combat s'échauffant de plus en plus, il y court lui-même, avec un nouveau ſecours, & rallentit l'ardeur des aſſiégés. De-là il prend avec lui quatre Cohortes, qu'il retire des Forts voiſins, ſe fait ſuivre par une partie de ſa Cavalerie, fait ſortir l'autre du camp avec ſes Allemands, leur ordonne de tourner la colline ſur laquelle les Gaulois faiſoient leur principale attaque au-dehors, & de les prendre par derriere. Il vient en diligence au ſecours de Labienus, qui, n'ayant pû empêcher Vergaſillaunus de franchir le foſſé, & de monter ſur le rempart, avoit raſſemblé, des Forts voiſins, trente-neuf Cohortes, pour les oppoſer aux Gaulois, apres avoir fait avertir Céſar de ſon deſſein. Dans l'inſtant que Labienus ramenoit ſes troupes à la charge, Céſar paroît, il eſt reconnu par les ſiens à la cotte d'armes de pourpre qu'il avoit coutume de porter dans les batailles ; il fait donner en même-tems les Cohortes & la Cavalerie dont il étoit ſuivi. Les Soldats, à ſon aſpect, jettent de grands

cris de joie; ils lancent leurs javelots, ils mettent l'épée à la main, le combat qui languiſſoit ſe renouvelle, & les ennemis ſont repouſſés. Après quelques momens, la Cavalerie Romaine, ſoutenue par pluſieurs Cohortes, & accompagnée de la Cavalerie Allemande, qui avoit tourné la colline ſur laquelle les Gaulois combattoient, paroît à leur dos; ſe voyant enveloppés, ils lâchent le pied, prennent la fuite, & ſont pourſuivis par la Cavalerie, qui en fait un grand carnage. Sedulius, qui commandoit les Limouſins, eſt tué; Vergaſillaunus eſt fait priſonnier, & l'on apporte aux pieds de Céſar ſoixante-quatorze drapeaux. Les aſſiégés, qui voient la défaite & le maſſacre de leurs gens, perdant toute eſpérance de ſecours, abandonnent l'attaque qu'ils avoient formée, & rentrent dans la Ville. Les Gaulois qui étoient reſtés à la garde du Camp, prennent auſſitôt la fuite, & ſi les Romains n'euſſent pas été excédés des fatigues du jour, ils auroient entierement détruit cette armée. Cependant ſur le minuit, Céſar envoya après les fuyards ſa Cavalerie, qui en tua encore beaucoup, & fit un grand nombre de priſonniers.

Le lendemain, Vercingetorix aſſembla le Conſeil, auquel il repréſenta

qu'il n'avoit point entrepris cette guerre pour ſes intérêts particuliers, mais pour la liberté des Gaulois; que puiſqu'il falloit céder à la fortune, il étoit prêt à ſe ſoumettre à ce que l'on ordonneroit de ſon ſort, ſoit qu'on voulût le livrer aux Romains, ſoit qu'on voulût les appaiſer par ſa mort. Les aſſiégés, ſe voyant ſans reſſource & ſans eſpérance, envoyerent ſur-le-champ des Députés à Céſar pour lui dire qu'il étoit le maître de la Ville, & qu'il en diſposeroit à ſa volonté. Il ordonna de lui livrer les Chefs avec toutes les armes. Etant monté ſur ſon Tribunal à la tête de ſon camp, environné de ſes Lieutenans, de ſes principaux Officiers, de ſes Licteurs, & d'une partie de ſes Soldats, Vercingetorix vint ſe jetter à ſes pieds avec les autres Commandans. Toute la garniſon fut faite priſonniere de guerre, & toutes les armes furent livrées. La Ville fut miſe au pillage, & Céſar donna encore pour butin un priſonnier à chaque Soldat. Après avoir mis ordre à toutes choſes, il partit pour ſe rendre ſur les terres de ceux d'Autun, qui ſe ſoumirent & ouvrirent les portes de toutes leurs Villes. Ceux d'Auvergne lui envoyerent des Ambaſſadeurs, pour l'informer qu'ils étoient prêts d'exécuter tout ce qui leur ordonneroit; il leur

fit livrer des ôtages, & ensuite il mit ses troupes en quartier plutôt qu'à l'ordinaire, pour les faire reposer & les délasser des fatigues de cette campagne, la plus longue, la plus laborieuse & la plus difficile de toutes celles qu'il avoit faites dans les Gaules, & celle en même-tems qui porta le dernier coup à leur liberté, & les subjugua entierement. Pour lui, il résolut de passer l'hiver à Autun, afin de ramener les esprits, & accoutumer ces peuples à la domination Romaine, par la douceur avec laquelle il les gouverna.

S'il m'étoit permis de parler des avantages que les hommes peuvent tirer de la lecture de l'Histoire, je pourrois peut-être faire voir que la plûpart de ceux qui ont brillé dans le monde, avoient joint aux talens supérieurs qu'ils avoient reçus de la nature, une profonde méditation sur les actions des grands hommes qui les avoient précédés. Tout le monde ne sait peut-être pas que ce fameux siége d'Alise, dont je viens de faire la description, a été pour ainsi dire le modele de celui de Belgrade, dans la conduite duquel le Prince Eugene a tant acquis de gloire en l'année 1717. A la tête d'une armée qu'il avoit pour ainsi dire formée lui-même; qu'il avoit aguerrie & élevée dans la

plus exacte discipline, accompagné d'un Corps de brave Noblesse Françoise, que Louis XV avoit envoyée au secours de l'Empereur Charles VI, il assiége cette Ville dans laquelle il y avoit une Garnison de quinze mille hommes. Une armée innombrable de Turcs, quatre fois plus puissante que la sienne s'avance pour lui faire lever ce siége; il prend de si justes mesures, qu'il rend inutiles les efforts de cette armée; il la bat & la dissippe entierement, & il se rend maître de la Ville.

Ceux qui savent l'Histoire, reconnoissent, dans la campagne que fit le Maréchal de Saxe en 1748, & qui termina si glorieusement celles qu'il avoit faites avec tant de succès les années précédentes, celle de César contre Afranius & Petrejus, lorsqu'il conquit l'Espagne sur Pompée; on diroit que ce Maréchal se soit conduit par le génie de César, tant il y a de ressemblance dans la conduite de ces deux Généraux. C'est avec bien de la justice que leurs deux campagnes sont regardées par les connoisseurs comme le chef-d'œuvre de l'art militaire. Et tout récemment on a vu ce brave Comte de Daun, à l'imitation de César & des autres Généraux Romains, exhorter ses troupes à faire leur devoir à la bataille de Prague. » Je

» vous réponds de la victoire, leur a
» dit ce Général, si vous exécutez ponc-
» tuellement les ordres que je vous
» prescris « ; il leur a parlé & leur a montré l'exemple ; elles l'ont suivi, elles ont obéi ; elles ont combattu & elles ont vaincu. Il semble que ces trois Capitaines aient su, pour ainsi dire, s'approprier la prudence, l'expérience militaire & les autres belles qualités de César, tant les grands hommes ont de ressemblance entre eux. Tout le monde sait que le Maréchal de Villars avoit fait une étude particuliere des Commentaires de César. L'on ne doit pas douter que les sérieuses réflexions qu'il avoit faites sur le génie, le caractere & les belles qualités du Romain, n'aient perfectionné les talens que le François avoit pour la guerre, & n'en aient fait un aussi grand Général. Il ne seroit peut-être pas difficile de faire connoître le rapport qu'il y a entre plusieurs exploits de César & la glorieuse campagne que le Maréchal fit en 1712., qui fut si utile à la France, & dans laquelle il sut tirer tant d'avantages de la victoire de Denain, qu'il avoit remportée. Mais pour profiter des exemples des grands hommes, il faut avoir une portion de leur génie, ou plutôt leur ressembler en tout. Ils sont les seuls qui sachent rapprocher

la distance qu'il y a entre la théorie & la pratique, malgré les différences qui se trouvent entre les caracteres des Nations qu'ils conduisent, la maniere de faire la guerre, les armes dont on se sert aujourd'hui & les circonstances qui se présentent. Il ne faut cependant pas croire que les Généraux soient les seuls à portée de s'instruire par la lecture de l'Histoire de César. Lorsque les Officiers subalternes voudront l'étudier avec soin, ils y trouveront aussi beaucoup de modeles pour se former. Je penserois même que César, dans ses Commentaires, a eu cette vue, lorsqu'il a rapporté les belles actions de ceux qui l'accompagnoient. Il a voulu, pour ainsi dire, les récompenser en même-tems par les louanges qu'il leur a données avec autant de désintéressement que de connoissance.

Ceux qui ne sont pas parfaitement instruits de la maniere dont les Romains faisoient la guerre, auront sans doute été surpris d'apprendre que César, après le siége d'Alise, donna à chacun de ses Soldats un prisonnier pour butin. Je pense qu'aujourd'hui les Soldats de notre Europe seroient médiocrement satisfaits si, sur la fin d'une campagne aussi fatiguante & si glorieuse, on leur donnoit une semblable ré-

compenſe. Les Romains, ainſi que les autres Nations, étoient peu dans l'uſage de mettre les priſonniers à rançon. La politique avoit autant de part à cette conduite que l'intérêt; comme leur deſſein étoit de faire des conquêtes & de les conſerver, ils ne vouloient pas que leurs guerres fuſſent de longue durée; ils deſtinoient les premiers à l'eſclavage, c'étoit le vrai moyen d'affoiblir l'ennemi en le privant d'un grand nombre de Soldats, dont on retiroit des ſommes conſidérables en les vendant. Une partie de cet argent ſervoit à récompenſer les troupes à la fin de la campagne, & le ſurplus ſe portoit au Tréſor public, ſur-tout dans l'âge d'or de la République : car, dans les derniers tems, les Généraux avoient ſoin de ſe l'approprier, comme fit Céſar dans les Gaules, ou de l'employer à gagner l'affection des Soldats.

Nos Soldats d'aujourd'hui ſeroient fort embarraſſés d'un priſonnier qu'on leur donneroit, dont ils ne retireroient que peu ou point de rançon, outre la difficulté qu'ils auroient à les garder & les nourrir, juſqu'à ce qu'ils fuſſent rachetés, & ſans doute il leur en reſteroit encore beaucoup, à moins qu'ils ne les vendiſſent à vil prix. Mais, chez les Romains comme chez toutes les

autres Nations, après une bataille, ou après la priſe d'une Ville, on faiſoit vendre auſſitôt les priſonniers, & l'on ne manquoit pas d'acheteurs. Pour connoître le prix qu'on en pouvoit tirer, il ne faut que l'exemple des eſclaves dont les Européens ſe ſervent dans leurs Colonies du nouveau monde. On leur amene des Negres, dont le langage, les mœurs, le caractere, les facultés de l'ame & du corps, ſont entierement opposés aux nôtres; on eſt long-tems à les inſtruire, à les dreſſer aux ouvrages auxquels on veut les occuper, ce n'eſt qu'à force de mauvais traitemens qu'on en tire du ſervice. Elevés dans des climats brûlans, où les beſoins de la vie ſont médiocres, & leur coûtent peu à trouver, ils y naiſſent avec une indolence pour le travail, & une fainéantiſe qu'il eſt difficile de déraciner; ils ſouffrent, avec la derniere impatience, les travaux durs & laborieux qu'un Maître, ſouvent auſſi peu raiſonnable qu'eux, leur impoſe, & l'on n'en tire pas toujours l'utilité que l'on ſouhaiteroit: cependant lorſque l'on tranſporte ces hommes à grands frais dans nos Colonies, ils ſont vendus fort cher. Les moindres ſont de trois à quatre cens livres. Les priſonniers que l'on faiſoit ſur les Nations policées, & que l'on deſti-

noit à l'esclavage, devoient être au moins vendus aussi cher que ces Africains. Quand un pareil prisonnier ne seroit vendu que quatre à cinq cens livres, je crois que nos Soldats seroient fort contens, si, en entrant dans leurs quartiers, ils trouvoient un pareil bénéfice, pour joindre au butin qu'ils auroient fait pendant la campagne. A l'égard des personnages distingués, le Général avoit soin de les mettre en réserve pour en tirer une forte rançon.

Je pense que cette conduite n'étoit pas contraire à l'humanité; l'on conservoit avec soin des hommes que l'on avoit pris en guerre, au lieu de les laisser périr de faim & de misere, comme cela n'arrive que trop souvent. Il est si naturel à l'homme de conserver sa vie, qu'un prisonnier aimeroit mieux, pour la soutenir, s'occuper à un travail qui ne le deshonnore point. D'ailleurs ceux qui se trouvent dans cette situation sont ordinairement des gens du plus bas étage, faits pour gagner leur pain par leur travail; ils se plieroient bientôt au service sous des hommes raisonnables, qui, regardant les esclaves comme leur bien, auroient soin de les conserver.

Mais nous nous sommes fait une idée si horrible de l'esclavage, qu'il seroit fort difficile de nous guérir de

nos préjugés sur cet article. Notre compassion naît du récit exagéré des durs traitemens qu'exercent sur leurs esclaves des Nations que nous regardons comme barbares, & qui sont plus sensées que l'on ne pense. Nous avons vu plusieurs fois des Ambassadeurs de Turquie avec de nombreuses suites, dont la plus grande partie étoit composée d'esclaves ; nous n'avons pas vu ces esclaves avoir tant d'horreur de leur état, ni chercher à s'y soustraire, surtout dans un pays où tout le monde est libre.

Je ne sais s'il ne seroit pas plus utile pour le bas peuple, d'être réduit à l'esclavage, que de jouir d'une liberté dont il ne connoît pas le prix, & dont il abuse en se livrant à la faineantise & à des excès de débauche, dont l'exemple n'est que trop fréquent, sur-tout dans les Villes. Il ne réduiroit pas une femme & des enfans à mourir de faim; il ne seroit pas dans l'impuissance de leur donner de l'éducation, ce seroit l'affaire du Maître. Le peuple, en travaillant, jouiroit des commodités de la vie, dont il est presque continuellement privé. Nos domestiques ne sont-ils pas des especes d'esclaves ? Il est vrai que nous pouvons les renvoyer comme ils peuvent nous quitter ; mais

ne

ne ſont-ils pas beaucoup plus heureux que la plûpart des gens de la campagne? Eh ! quel eſt le Maître qui ne récompenſe pas ſes Domeſtiques lorſqu'ils l'ont fidelement ſervi ? On en uſeroit de même avec les eſclaves. Au ſurplus l'eſclavage eſt preſque auſſi ancien que le monde ; il falloit bien qu'on en connût l'utilité, puiſque des Nations policées en ont fait un ſi grand uſage, &, qu'à l'exception d'une partie de l'Europe, le reſte du monde l'a conſervé ; d'ailleurs, il a ſa ſource dans l'humanité, qui a engagé de conſerver des hommes pris en guerre, plutôt que de les détruire pour affoiblir l'ennemi.

Les Romains, qui ſe ſont rendus recommandables par leur ſageſſe dans le gouvernement, retiroient des avantages infinis de leurs eſclaves ; mais, ſans entrer dans ce détail, qui feroit la matiere d'une belle diſſertation, il ſuffit de dire que l'eſpérance qu'on leur donnoit de la liberté les rendoit ſages, laborieux, attentifs à leurs devoirs. Lorſque le tems de les affranchir arrivoit, on leur tenoit parole, ils n'en étoient que plus attachés à leurs patrons. Les enfans des affranchis devenoient de droit, Citoyens Romains ; ils faiſoient Corps avec la Nation, & jouiſſoient des mêmes priviléges.

Si l'on vouloit rechercher avec attention l'origine d'un grand nombre de familles Romaines, on en trouveroit beaucoup, même d'assez illustres, parmi les Plébéiennes, qui descendoient d'esclaves affranchis.

Au surplus, malgré les avantages qu'on retiroit de cet ancien usage, je ne prétends pas dire qu'il faudroit le rétablir, tant de raisons s'y opposent, que cela seroit absolument impossible; j'ai seulement voulu faire connoître ce que c'étoit, chez les anciens, que l'esclavage, dont une infinité de personnes qui lisent l'Histoire, ont une idée très imparfaite.



LIVRE CINQUIEME.

LA campagne que César avoit faite l'année précédente dans les Gaules étoit si glorieuse, il s'y étoit comporté avec tant de courage & de prudence, il y avoit donné de si grandes marques de sa capacité & de son expérience en l'Art Militaire, il avoit eu affaire à des peuples si courageux, que je crois qu'on peut le regarder, avec justice, comme le plus grand des Capitaines qui ont paru dans le monde, avant lui. Il avoit vu toutes les Gaules révoltées, il venoit de détruire une armée de plus de trois cens mille hommes, il en avoit tué plus de quatre-vingt mille, il avoit fait plus de cent vingt mille prisonniers, puisqu'il en avoit donné un pour butin à chacun de ses Soldats, & il avoit dissipé le reste, sans qu'aucunes troupes Gauloises osassent tenir la campagne.

AN. DE ROME 702.
DE CESAR 49.
COSS.
SERVIUS SULPIT. RUFUS.
M. CLAUDIUS MARCELLUS.

Si ces grands exploits lui avoient acquis une réputation qu'il méritoit à tous égards, ils avoient en même-tems augmenté la jalousie de ses rivaux. Pompée lui-même n'avoit pas eu assez de force sur son esprit pour s'en garantir. La gloire dont il s'étoit couvert pendant l'e-

xercice de ſon dernier Conſulat, les applaudiſſemens qu'il s'étoit attirés, avec juſtice, de la part des plus honnêtes gens & de tout le Sénat, par la ſageſſe & la modération de ſa conduite, avoient réveillé ſon ambition, il ſe crut capable de gouverner ſeul la République. Son amitié pour Céſar avoit commencé à ſe réfroidir dès le tems de la perte qu'il avoit faite de ſa femme Julie, & depuis la mort de Craſſus. Elle s'affoibliſſoit inſenſiblement tous les jours, par les inſinuations & les conſeils de ceux qui étoient oppoſés à Céſar, & qui faiſoient tous leurs efforts pour diminuer ſon autorité. Céſar s'en étoit bien apperçu, il ne remarquoit plus, dans la conduite de Pompée, cette familiarité qui avoit régné juſqu'alors entr'eux. Au moins auſſi politique que lui, mais plus habile, Céſar avoit affecté de n'en rien faire connoître; il avoit laiſſé Pompée faire le Roi pendant ſon Conſulat, & s'enivrer des louanges que lui prodiguoient ſes amis; mais Céſar étoit devenu ſi puiſſant, il avoit acquis de ſi grandes richeſſes, il étoit ſi ſûr de l'amitié de ſon armée, qu'il ne craignoit plus les caballes que ſes ennemis faiſoient contre lui, & il étoit bien certain de ſe ſoutenir par ſes propres forces.

La premiere marque de désunion que Pompée lui avoit donnée, étoit d'avoir, par son autorité, procuré le Consulat à Claudius Marcellus, le plus grand ennemi de César; mais César, sans en rien témoigner, avoit trouvé le le secret de mettre dans ses intérêts l'autre Consul, Servius Sulpitius : ensorte que lorsque Marcellus voulut donner des preuves de son animosité contre César, il fut arrêté par Sulpitius, homme d'ailleurs sage & modéré, qui fit avorter les projets de vengeance que son collégue avoit concertés.

César, assuré que ses ennemis ne pourroient rien entreprendre contre lui, employa tous ses soins à affermir sa conquête des Gaules. La victoire importante qu'il avoit remportée à Alise, n'avoit pas encore soumis tous les Gaulois. Il n'y avoit que ceux d'Autun & d'Auvergne, qui fussent rentrés parfaitement dans le devoir. Il avoit déja passé une partie de l'hiver à Autun, lorsqu'il apprit que les principales Villes cabaloient encore, & faisoient des préparatifs pour renouveller la guerre au printems; il résolut de les prévenir. Ayant laissé la garde de ses Quartiers à son Questeur M. Antoine, il part d'Autun le dernier jour de Décembre, avec une partie de ses troupes, & il entre dans le

Berry. Les Peuples, qui ne s'attendoient pas à cette irruption, ſont ſurpris, ſans avoir pû prendre aucunes meſures pour ſe mettre à l'abri dans les Villes. Il fait enlever hommes, beſtiaux, bleds, & fourages; il abandonne à ſes Soldats tout le butin, pour les récompenſer des fatigues d'une expédition faite dans la plus rigoureuſe ſaiſon. Ceux d'entre ces pauvres habitans qui peuvent échapper, abandonnent tout, & ſe retirent dans les Provinces voiſines; ils y portent avec eux la terreur & l'effroi dont ils ſont ſaiſis; & les autres Peuples, dans la crainte d'être traités avec la même rigueur, envoient des Ambaſſadeurs à Céſar pour ſe ſoumettre: enfin Céſar, après avoir paſſé quarante jours à ravager les terres de ceux dont il appréhendoit la révolte, détruit toutes les habitations, & emmené un grand nombre de priſonniers, revient à Autun avec ſes troupes, chargées de butin. Pour ne point trop fatiguer ſes Soldats, il avoit partagé cette expédition entre ſes Légions, enſorte que celles qui avoient été pendant un certain tems en campagne, étoient renvoyées dans leurs quartiers, & d'autres leur ſuccédoient.

Telle étoit la conduite que tenoient les Romains dans les guerres qu'ils faiſoient à ceux qu'ils vouloient ſubju-

guer. Ces hommes, dont on nous fait admirer dans notre jeuneſſe les vertus, la gloire, & la puiſſance, étoient cruels, barbares, injuſtes, impitoyables envers toutes les Nations, & ſurtout contre celles qui avoient le courage de leur réſiſter. Pout répandre la terreur de leur nom, les Romains laiſſoient dans les Provinces des ſpectacles horribles de ravages, de déſolations & de ruines de Villes, ils traînoient en captivité des Peuples entiers : il eſt vrai qu'après cela ils gouvernoient avec équité les Provinces conquiſes. Mais pourquoi leur faire payer ſi cher la perte de leur liberté ? & quelle néceſſité y avoit-il que les Romains fuſſent dans l'Univers le ſeul Peuple libre ?

A peine étoit-on à la fin de Février, que ceux du Berry, que Céſar venoit de ſoumettre, vinrent lui demander du ſecours contre ceux de Chartres, qui leur avoient déclaré la guerre. Auſſitôt il ſe met à la tête de ſes troupes, il porte chez ces Peuples les mêmes ravages qu'il avoit fait éprouver aux autres, & les oblige à lui donner des ôtages.

Ce fut dans ces ſortes d'occupations que Céſar employa la huitieme année de ſon Gouvernement. Auſſitôt qu'il y avoit dans une Province quelque ſemence de révolte, il y couroit ſur-le-

champ, & en arrêtoit les progrès. Ses Lieutenans, chacun à la tête d'un Corps de troupes, répandus dans les différentes contrées de la Gaule, ſuivoient ſon exemple, pour retenir les Peuples par la crainte. Ils livrerent cette année pluſieurs combats, dont le détail ſeroit trop long & trop peu intéreſſant, dans leſquels cependant les Gaulois leur firent connoître, par le courage & la valeur avec leſquels ils ſe défendirent, qu'il ne leur manquoit que l'expérience en l'art militaire pour être ſupérieurs aux Romains, ou tout au moins leurs égaux.

Pendant que Céſar étoit occupé à pacifier les Gaules, ſes ennemis de Rome, & ſur-tout le Conſul Marcellus, faiſoient tous leurs efforts pour lui ôter ſon Gouvernement. Ils étoient enfin venus à bout d'aliéner entierement l'eſprit & le cœur de Pompée, & de l'indiſpoſer contre Céſar. Quoiqu'il n'eût pas encore découvert tous ſes ſentimens, il avoit aſſez fait connoître qu'il n'étoit pas éloigné de rompre avec lui. Comme ces deux hommes étoient les plus puiſſans de la République, & que l'on prévoyoit que leur déſunion prochaine cauſeroit de grands événemens, chacun prenoit des engagemens conformes à ſes vues, à ſes intérêts & à ſes inclinations.

Quoique César fut informé de toutes ces menées, cependant il fit demander au Sénat, par ses amis, qu'on lui accordât la permission de postuler pendant son absence un second Consulat, attendu qu'il étoit absent pour les affaires de la République, & occupé à la conquête des Gaules, qu'il étoit sur le point de terminer glorieusement.

Lorsque cette proposition fut faite, elle excita de grands murmures. Pompée dit simplement qu'il étoit juste d'accorder à César ce qu'il demandoit, sans donner aucunes raisons pour appuyer son avis; mais Caton s'y opposa, avec sa véhémence ordinaire, en disant que César, après avoir posé les armes, devoit revenir à Rome en simple particulier, demander à ses Citoyens la récompense de ses services. Pompée ne contesta pas l'avis de Caton, ni ceux des autres Sénateurs qui l'approuvoient; il garda le silence, & cette froideur fit connoître à tout le monde que Pompée n'étoit plus dans le dessein de favoriser César. Ses ennemis en devinrent plus hardis; mais ses amis & ses partisans, obtinrent ce qu'il demandoit, c'est-à-dire qu'il lui seroit permis de solliciter le Consulat. Quelque tems après, le Consul Marcellus, outré de cette faveur, proposa au Sénat d'ôter à César

ſon Gouvernement, & fit tous ſes efforts pour faire révoquer la diſpenſe qui lui avoit été accordée pour le Conſulat. Il voulut encore priver du droit de Citoyens Romains, les habitans de certaines Colonies auxquels Céſar l'avoit accordé. N'ayant pû réuſſir dans aucunes de ſes prétentions, pour s'en venger, & pour faire voir le mépris qu'il avoit pour lui, Marcellus fit cruellement battre de verges, dans la Place publique, ſans aucun ſujet, un Magiſtrat de la Ville de Coſme, fort honnête homme, qui avoit rendu pluſieurs ſervices à Céſar, & qu'il avoit fait Citoyen Romain, en lui diſant d'aller lui montrer ſes plaies, comme une approbation de Bourgeoiſie Romaine: ce qui fit dire à Cicéron, que cette action n'étoit pas moins offenſante pour Pompée que pour Céſar, & qu'elle couvroit Marcellus de honte. Marcellus auroit pouſſé plus loin ſon animoſité contre Céſar, il ſeroit peut-être venu à bout de le priver de ſon Gouvernement, la plus grande partie du Sénat avoit pris le parti de Pompée, qui laiſſoit agir Marcellus, ſans s'oppoſer à ſes deſſeins; mais Servius Sulpitius, ſon Collégue au Conſulat, homme plus ſage & plus modéré, qui étoit dans les intérêts de Céſar, & qui craignoit d'ailleurs d'al-

lumer une guerre civile, arrêta les violences de Marcellus. Il se servit de toute son autorité ; il employa le secours des Tribuns, & il empêcha qu'on ne prît aucune résolution violente contre César.

Ce qui détermina le Sénat, c'est que Pompée n'expliquoit pas nettement ses sentimens ; soit qu'il fût opposé à la violence, qui n'étoit pas dans son caractere, ou que sa brigue ne fût pas encore assez forte, il avoit dit, en pleine Assemblée, qu'il croyoit qu'on devoit laisser expirer le tems du Gouvernement de César, & attendre la résolution qu'il prendroit alors. Le Sénat se rendit à cet avis, & ordonna par un Décret, que les Consuls désignés pour l'année suivante, attendroient jusqu'au premier Mars à proposer la distribution des Provinces.

Ainsi les projets que Marcellus avoit enfantés contre César s'évanouirent ; tout ce qu'il avoit pû obtenir avec sa cabale, avoit été de faire élire Consuls pour l'année suivante, L. Æmilius Paulus & C. Claudius Metellus, & de faire nommer Tribun du Peuple C. Curion, trois hommes dévoués à Pompée, opposés à César, & ses ennemis déclarés. Appuyés du crédit de Pompée, ils se flattoient déja, & ils avoient

osé se vanter, qu'ils auroient plus de force & d'autorité que ceux qui les avoient précédés, & qu'ils sauroient bien rabaisser la puissance de César; mais il prit de si justes mesures, qu'il renversa tous leurs projets.

An. de Rome 703.
De Cesar 50.
COSS.
Lucius Æmilius Paulus.
C. Claudius Metellus.

La conquête de toutes les Gaules, que César avoit terminée avec autant de courage que de sagesse & de prudence, l'avoit rendu le Citoyen de la République le plus puissant & le plus accrédité. Il se voyoit désormais en état d'exécuter le grand projet qu'il avoit formé de se rendre le maître; soit qu'il voulût employer la brigue, soit qu'il voulût se servir de la force, il étoit presque également sûr de réussir. Les richesses qu'il avoit amassées, & qu'il avoit répandues avec autant de libéralité que de profusion, & les emplois qu'il avoit donnés à ceux qui avoient servi sous ses ordres, lui avoient acquis un très grand nombre de partisans. Il avoit outre cela une armée victorieuse, qui lui étoit entierement dévouée; mais les vues qu'il avoit pour son élévation, ne l'empêchoient pas de penser en même-tems à la gloire & à l'utilité générale de l'Etat.

Il voulut, avant que d'aller plus loin, conserver les Gaules dans un état de soumission & de tranquillité, si ferme & si solide, qu'elles demeurassent tou-

jours attachées à la République Romaine. Son but avoit été, en passant l'hiver dans la Gaule, de gagner l'amitié des différentes Nations dont elle étoit composée, & de ne leur donner aucun sujet de se révolter. Il traitoit honorablement, & avec amitié, les principaux Citoyens des Villes, & ceux qui y avoient le plus d'autorité. Non-seulement il n'imposa aucuns nouveaux subsides sur les Peuples, mais il diminua ceux qu'ils payoient. Il fit observer à ses Soldats une exacte discipline, & il les empêcha de faire aucun tort ni aucune violence aux Habitans.

Comme les Villes des Gaules étoient toutes en République, César leur laissoit la liberté de choisir les Magistrats qui leur étoient les plus agréables, sans les gêner dans leurs élections, & il s'appliquoit à entretenir la concorde & l'union entre leurs Citoyens. Il tint avec les Gaulois la même conduite qu'il avoit tenue avec les Espagnols, lorsqu'au sortir de la Prêture, il avoit eu le Gouvernement de l'Espagne ultérieure. S'il y avoit des brigues lors des élections, au lieu de se servir de son autorité pour les réprimer, il employoit la douceur & la persuasion; ensorte, qu'excepté les subsides qu'ils payoient, ils vivoient dans une entiere liberté. Il leur

avoit fait connoître que leur ſituation ſeroit beaucoup plus heureuſe ſous la domination des Romains, qui contiendroient les brouillons & les ſéditieux, & arrêteroient les tumultes & les révoltes; qu'ils les défendroient des hoſtilités & des invaſions des Germains & de leurs autres ennemis, & les feroient jouir tranquillement & ſans crainte, de leurs biens & de leurs poſſeſſions.

Il falloit que Céſar eût un talent bien ſupérieur pour le Gouvernement, qu'il eût employé des moyens bien efficaces pour aſſurer la tranquillité des Gaules, après une conquête qui avoit coûté aux Gaulois tant d'hommes & tant de richeſſes, puiſque, lorſqu'il en eut quitté le Gouvernement, & retiré la plus grande partie de ſes Légions, non-ſeulement aucunes Nations ne ſe révolterent, mais elles lui fournirent encore des ſecours conſidérables pendant la guerre civile.

Je penſe auſſi, que lorſque les Gaulois eurent goûté la douceur du Gouvernement Romain, ils conçurent parfaitement, qu'il leur étoit plus avantageux d'y être ſoumis, que d'être livrés à l'ambition & à la cupidité de leurs voiſins, ou de leurs propres Citoyens.

Quoique nous ne ſachions pas ce qui ſe paſſoit chez eux avant l'arrivée de

César, nous voyons cependant, par ses Commentaires, que les différentes Nations de la Gaule, naturellement guerrieres, étoient souvent en armes les unes contre les autres. Nous avons vu, dans le commencement de cette Histoire, que lorsqu'il entra dans les Gaules, ceux d'Autun y affectoient la principale autorité; qu'ayant voulu subjuguer les Francs-Comtois, ceux-ci avoient appellé à leur secours Arioviste & les Germains, qui leur avoit imposé à tous une dure servitude, dont César les délivra, par la défaite d'Arioviste. Ainsi, après avoir comparé leur précédente situation, avec celle dont ils jouissoient, ils durent être persuadés que leur véritable bonheur dépendoit d'être attachés aux Romains.

César, après avoir établi cet ordre dans les Gaules, passa en Italie où d'autres affaires l'appelloient; il vouloit visiter les Villes municipales (1) de la

(1) On appelloit à Rome Villes municipales les principales Villes d'Italie, dont les habitans étoient Citoyens Romains, & avoient droit de suffrage dans les élections des Magistrats. Ces élections étoient indiquées ordinairement par les Consuls à un certain jour fixe, assez éloigné pour donner le tems à ces Citoyens de se rendre à Rome au jour marqué, & à ceux qui prétendoient aux Magistratures, celui d'aller dans les Villes où ils avoient des amis & des connoissances pour solliciter leurs suffrages.

Lombardie, qui dépendoient de son Gouvernement; il ne les avoit pas vues depuis deux ans. A son arrivée, il fut accueilli par toutes les Villes avec des témoignages incroyables de respect & d'affection. Tous les habitans, accompagnés de leurs femmes & de leurs enfans, venoient au-devant de lui pour le féliciter de ses victoires : les chemins, les portes des Villes, les places publiques, par où il devoit passer, étoient décorés de tous les ornemens que l'on avoit pu imaginer; on immoloit par-tout des victimes; des tables étoient dressées dans les rues, tout le monde se livroit à la joie & au plaisir de le voir. Les riches, par leur magnificence, & les petits, par leur zele, faisoient éclater à l'envi leur contentement & leur satisfaction. Il leur témoignoit sa reconnoissance avec ces manieres affables, engageantes & populaires qui lui étoient naturelles, & qui lui attiroient une estime & une amitié universelles. Il demanda aux Citoyens de ces Villes leurs suffrages, afin d'obtenir le Consulat qu'il vouloit solliciter pour l'année suivante; &, après avoir parcouru toute la Lombardie dans une espece de triomphe prématuré, il retourna dans les Gaules. Il fut enchanté de les trouver tranquilles & sans aucunes

ſemences de diviſions ni de révoltes, auſſi n'eut-il point cette année d'occupation guerriere dans cette Province.

Au commencement du printems, il donna rendez-vous à ſes troupes ſur les frontieres du pays de Treves; il en fit la revue générale. Il ne les occupa qu'à faire différentes marches pour les tenir en haleine. Comme elles avoient paſſé l'hiver dans les contrées marécageuſes de la Gaule Belgique, il les tranſporta dans des Régions dont l'air étoit moins épais & plus pur, afin d'entretenir leur ſanté par un exercice continuel, mais moins laborieux. Ce grand homme penſoit à tout: comme il ſavoit que rien ne diminue davantage les armées que les maladies, & qu'elles ſont ordinairement cauſées par le mauvais air & les mauvaiſes nourritures, il mettoit toute ſon atttention à prévenir ces dangers.

Une choſe des plus inconcevables du Gouvernement militaire des Romains étoit le talent qu'ils avoient de conſerver leurs Soldats dans les climats différens où ils les envoyoient faire la guerre. Ils ſavoient les garentir des maladies & des autres accidens qui ruinent toutes les armées de l'Europe lorſqu'elles ſortent de leur Patrie. Nous avons toujours oui dire que l'Italie étoit

le tombeau des François. En effet, combien de nos armées y ont péri, plutôt par les maladies que par le fer de nos ennemis.

L'Hiſtoire ne nous apprend pas que les armées Romaines aient été expoſées à ces inconvéniens. Cependant elles ont fait la guerre dans toutes les parties du monde, dans l'Aſie, dans les climats brûlans de l'Afrique, dans les contrées du Nord. Nous venons de voir que Céſar les a conduites dans les Gaules, & au fond de la Germanie même, dans la ſaiſon de l'hiver la plus rigoureuſe.

On peut conſulter tous les Auteurs pour voir quelle étoit l'éducation des Soldats Romains. On ne les mettoit jamais en quartier d'hiver dans les Villes. On les occupoit continuellement à des exercices violens, à courir, à lutter, à marcher long-tems en portant de lourds fardeaux & des armes très peſantes. On leur apprenoit à lancer le javelot & à manier leurs armes avec autant de force que d'adreſſe. Ces exercices continuels les rendoient forts & robuſtes ; les travaux qu'on leur faiſoit faire à l'armée étoient immenſes. On eſt effrayé de voir Céſar faire enfermer la Ville d'Aliſe par des circonvallations de près de cinq lieues de tour, défen-

dues par des fossés si profonds & des remparts si forts & si solides, que quatre-vingt dix mille Romains suffisent pour les garder contre trois cens mille Gaulois. Cependant de pareils travaux ne nous paroîtroient pas tout-à-fait inconcevables si nous faisions quelques réflexions sur la force de l'habitude; il a été un tems dans l'Europe où nos troupes étoient couvertes d'armures de fer, d'un poids si considérable, qu'elles font frémir aujourd'hui ceux auxquels on en montre l'usage. C'étoient cependant leurs ancêtres qui s'en couvroient; ce n'étoit pas aux simples Soldats qu'on confioit ces armures, c'étoit à notre Noblesse qui, d'ordinaire, est élevée plus délicatement que le peuple. On y accoutumoit même les Rois. On a vu dans les combats ceux de France & d'Angleterre armés de pied en cap, faire, comme on parloit alors, de grands faits d'armes. Nous voyons, dans notre Histoire, que Philippe Auguste, à la bataille de Bouvines, étant à la tête de ses troupes, remporte une victoire signalée. S. Louis gagne en personne la bataille de Taillebourg. Ces deux Princes, armés de toutes pieces, font des actes prodigieux de force & de courage. Le Roi Jean, chargé de pareilles armes,

eſt fait priſonnier à la bataille de Poitiers, après s'être défendu avec une valeur héroïque. Richard III, Roi d'Angleterre, ſe bat à outrance à Calais, contre Euſtache de Ribaumont, brave Chevalier Picard, qui l'auroit tué ou fait priſonnier, s'il n'avoit été ſecouru à propos. Ce n'eſt pas que je prétende faire valoir l'uſage de ces ſortes d'armes; il ſeroit, de nos jours, auſſi ridicule qu'inutile : mais je veux ſeulement dire que ſi nos Soldats étoient auſſi bien exercés que les Romains aux travaux militaires & à la fatigue, ils ſeconderoient beaucoup mieux le courage de notre brave Nobleſſe, dont l'exemple n'eſt pas toujours ſuffiſant pour leur inſpirer le goût de bien faire leur devoir.

Pendant que Céſar étoit occupé dans les Gaules à affermir ſes conquêtes, les nouveaux Conſuls étoient entrés au premier Janvier dans les fonctions de leurs charges, bien déterminés à faire prendre au Sénat une réſolution déciſive contre Céſar; mais en vain s'exhalerent-ils en invectives & en menaces contre lui, il déconcerta toutes leurs meſures. Le Sénat, par un Décret de l'année précédente, avoit défendu de propoſer une nouvelle diſtribution de Provinces avant le premier Mars de

cette année. Ce jour étant arrivé, le Conſul Metellus, ſoutenu par Pompée, demanda au Sénat que Céſar fut rappellé de ſon Gouvernement; mais tout le monde fut bien ſurpris, lorſqu'on vit l'autre Conſul, Æmilius Paulus, s'y oppoſer vivement, lui qui dès l'année précédente avoit parlé ſi hautement contre Céſar. Son oppoſition étoit d'autant plus forte, qu'elle étoit appuyée par celle de Curion, Tribun du Peuple, qui, par ce ſeul mot *veto*, *je m'oppoſe*, arrêta la Délibération.

Céſar s'étoit ſervi, pour gagner ces deux hommes, de moyens bien plus efficaces que ceux de ſes ennemis. Il avoit ouvert les tréſors qu'il avoit amaſſés pendant la guerre des Gaules; il y avoit laiſſé puiſer tous ceux qui étoient dans le beſoin. Six cens mille livres données au Conſul Paulus, qui s'étoit ruiné en bâtimens, & des ſommes conſidérables fournies à Curion, pour payer les dettes immenſes qu'il avoit contractées, les avoient fait changer tous deux de ſentiment. Marc-Antoine, élu Tribun du Peuple, par la faveur de Céſar, prenoit auſſi hautement ſon parti: enfin, il avoit mis dans ſes intérêts tous ceux qui avoient voulu avoir part à ſes largeſſes, & il s'étoit acquis, par toutes ſortes de voies, un ſi grand nombre de

partiſans, qu'il vint à bout d'empêcher qu'on ne prît aucune réſolution violente contre lui.

César, qui n'étoit pas diſpoſé à revenir à Rome en ſimple particulier, ne vouloit quitter ſon Gouvernement qu'en obtenant un ſecond Conſulat ; il avoit fait demander au Sénat & au Peuple la permiſſion de le faire briguer en ſon abſence par ſes amis, & il l'avoit obtenue ; il voyoit bien que ſes ennemis, outrés de ne pouvoir faire réuſſir leurs deſſeins contre lui, en viendroient à une guerre ouverte ; il ſavoit même que Pompée s'y diſpoſoit déja. Le Sénat avoit rendu un Décret, qui ordonnoit qu'on enverroit deux Légions contre les Parthes, & qu'elles ſeroient fournies, l'une par Pompée, & l'autre par César. Pompée fit redemander à César celle qu'il lui avoit prêtée pour la guerre des Gaules. César avoit rendu ces deux Légions, après avoir donné à chaque Soldat la valeur de cent cinquante livres de notre monnoie, & avoir fait de riches préſens à tous les Officiers. Mais au lieu d'envoyer ces Légions contre les Parthes, Pompée les avoit gardées : enfin, voyant que les brigues ſecretes qu'il faiſoit agir ne pouvoient rien contre César, il commença à découvrir ſes véritables intentions. Il di-

ſoit hautement, qu'il ne falloit pas que César eût en même-tems le Gouvernement des Gaules, la conduite d'une armée, & le Conſulat qu'on lui avoit permis de ſolliciter, quoiqu'abſent; mais il ne pût faire donner aucune déciſion par le Sénat, & les deſſeins du Conſul Metellus s'évanouirent avec la fin de l'année, par les intrigues de ſon Collégue Paulus, & les oppoſitions de Curion & de M. Antoine.

AN DE ROME 704. DE CESAR 51.

COSS. C. CLAUDIUS MARCELLUS. L. CORN. LENTULUS.

La nouvelle année s'ouvrit par le Conſulat de C. Claudius Marcellus, & de L. Cornelius Lentulus. Les eſprits étoient tellement diſpoſés à la guerre, qu'elle ne tarda pas à ſe déclarer, malgré les efforts de Cicéron. Il étoit revenu l'année précédente de ſon Gouvernement de Cilicie. Comme il demandoit le triomphe, & qu'il étoit défendu à ceux qui prétendoient à cet honneur d'entrer dans la Ville, il n'y avoit pas encore paru; mais voyant les affaires de Rome dans le plus grand déſordre, il abandonna ſa prétention, & il entra dans la Ville le 4 Janvier de cette année. Avant que d'y entrer, il avoit eu une conférence avec Pompée, ſur les affaires de la République, dont il rendit compte, dans une lettre, à Atticus.

» Pompée, dit-il, a paſſé environ
» deux heures avec moi; il m'a témoi-

» gné qu'il ne doutoit pas que nous
» n'eussions la guerre, que l'on ne de-
» voit plus espérer d'accommodement;
» que depuis quelque tems, il voyoit
» bien que César ne vouloit plus le mé-
» nager, & qu'il en avoit eu depuis
» peu une nouvelle preuve; que Hir-
» tius, ami particulier de César, étoit
» arrivé à Rome, sans venir chez lui;
» qu'il y avoit paru le sixieme Décem-
» bre au soir, & en étoit parti le mê-
» me jour. Pompée regarde cette con-
» duite, comme une marque certaine
» que César veut rompre avec lui.

Les raisons frivoles que Pompée donne ici à Cicéron, font voir qu'il ne lui découvroit pas ses véritables sentimens. Cicéron faisoit tous ses efforts pour engager Pompée à prendre des voies pacifiques, sans en venir à bout; ils eurent encore une seconde conférence, d'une demie journée, dont Cicéron fait part à Atticus, en ces termes.

» Vous me demandez s'il y a quel-
» que espérance d'accommodement;
» autant que j'en puis juger par ce que
» m'a dit Pompée, qui est entré avec
» moi dans un grand détail, il n'y a
» nulle apparence. Il prétend que, si
» César obtient le Consulat, la Répu-
» blique sera bientôt renversée. Il est
» d'ailleurs persuadé, que lorsque Cé-

sar

» ſar ſaura qu'on ſe prépare à prévenir
» ſes deſſeins, il ne penſera plus à de-
» mander le Conſulat cette année, &
» qu'il aimera mieux garder ſon armée
» & ſon Gouvernement; qu'au reſte,
» s'il ſe portoit à quelque extrémité,
» on devoit peu s'en allarmer, qu'avec
» les troupes que la République avoit
» à ſa diſpoſition, on ſauroit bien l'ar-
» rêter.

Cette converſation étoit plus ſincere que la premiere, Pompée y parloit alors ſuivant ſes véritables ſentimens. Il eſt aiſé de voir qu'il deſiroit la guerre, ainſi que les autres Citoyens oppoſés à Céſar. Cicéron, dans une lettre qu'il écrit à Varron, lui marque: » J'ai bien
» apperçu que nos amis ſouhaitoient la
» guerre, & que Céſar deſiroit la paix
» ſans craindre la guerre. »

Pompée, enflé des grands exploits qu'il avoit faits, ſe croyoit fort ſupérieur à Céſar; mais il étoit la dupe de ſa façon de penſer: ſon orgueil & ſa prévention le perdirent. Il avoit été gâté par les flatteries de ceux de ſon parti, qui lui avoient inſpiré trop de mépris pour Céſar. Lorſque Pompée lui envoya demander les deux Légions, ſous prétexte de la guerre des Parthes, Appius, qui les conduiſoit, ſema dans le public des bruits faux & déſavantageux

à César. Il disoit que les Soldats qu'il ramenoit étoient charmés de quitter son service; que ceux qui servoient encore dans les Gaules haïssoient César, à cause des campagnes continuelles qu'il leur faisoit faire, sans leur donner aucun repos ; qu'il les accabloit de fatigues & de travaux; que s'ils pouvoient revenir en Italie, ils passeroient sur-le-champ au service de Pompée ; que d'ailleurs le nombre en étoit fort diminué, par les maladies, par les combats auxquels ils s'étoient trouvés, & les siéges qu'ils avoient faits; que Pompée ne connoissoit pas ses propres forces, ni la grandeur de sa réputation, de chercher à se fortifier contre César avec de nouvelles troupes; que celles qu'il ramenoit étoient suffisantes pour le vaincre, tant les Soldats avoient d'affection pour Pompée.

La conduite que Pompée avoit tenue jusqu'alors, ne fait que trop appercevoir que ses lumieres & sa politique étoient extrêmement bornées. Dans le commencement il se livre aveuglement à César, & lorsqu'on lui fait ouvrir les yeux, il ne prend aucunes mesures pour arrêter la puissance & l'autorité de son rival. Pompée avoit eu tout le tems depuis la mort de sa femme, & celle de Crassus, de s'opposer aux desseins de

César; mais il étoit si présomptueux, qu'il se moquoit ouvertement de ceux qui appréhendoient la guerre; & lorsqu'on lui demandoit quelles forces il opposeroit à César, s'il passoit en Italie, il répondoit, avec un visage ouvert, sur lequel étoit peinte une assurance mêlée de mépris, qu'on ne se mît pas en peine, qu'en quelqu'endroit de l'Italie qu'il frappât du pied, il en sortiroit des Légions prêtes à obéir à ses ordres. Aussi, lorsque la guerre fut commencée, & qu'il se trouva pris au dépourvu par l'activité de César, s'attira-t-il bien des reproches & des railleries. Favonius, entr'autres, lui dit un jour, qu'il étoit tems de frapper la terre de son pied, pour en faire sortir les Légions qu'il leur avoit promises.

Celui de tous les Romains, qui avoit pensé le plus sagement sur les affaires de la République, étoit, sans contredit, Cicéron : sa politique éclairée lui avoit fait prévoir tout ce qui arrivoit. Dans une lettre, écrite à Cecinna, il lui marque :

» Je vous rapporterois tout ce que
» j'ai prévu sur les affaires de la Répu-
» blique, si je n'avois peur d'être ac-
» cusé de faire des prédictions copiées
» sur les évenemens. Il y a cependant
» plusieurs témoins, qui diront, que

» dès le commencement j'ai averti
» Pompée de ne point se joindre à Cé-
» sar; & depuis, je lui ai conseillé de
» ne pas rompre avec lui, voyant bien
» que l'autorité du Sénat seroit affoi-
» blie par cette alliance, & que cette
» rupture causeroit une guerre civile.
» Cependant j'étois ami de César, j'a-
» vois beaucoup d'estime pour Pom-
» pée; mais sans les trahir, je don-
» nois un conseil qui étoit bon pour
» l'un & pour l'autre.

On ne sauroit s'empêcher d'admirer dans ce discours la prudence & la sagesse de Cicéron. Il voyoit deux hommes qui vouloient absolument s'élever au-dessus des autres, qui prenoient toutes les mesures nécessaires pour y réussir. Il donne à l'un des conseils, capables d'arrêter l'ambition de l'autre; il voudroit entretenir entr'eux la concurrence & l'égalité, parceque leur puissance étant partagée se seroit affoiblie; mais il auroit fallu que Pompée eût eu autant d'habileté pour suivre les conseils de Cicéron, que Cicéron avoit de prudence pour les lui donner.

Cependant César, ennuyé de l'incertitude des décisions du Sénat, résolut de faire une derniere tentative. Il envoya plusieurs de ses amis à Rome, pour demander la continuation de ses

Gouvernemens, ou un ſecond Conſulat; mais il fut refuſé, preſqu'unanimement. Un Officier de ſon armée, qui attendoit la réponſe à la porte du Sénat, voyant qu'on refuſoit les demandes de Céſar. » On lui refuſe, dit-il, ſes » Gouvernemens ou le Conſulat, mais » celle-ci les lui donnera, en montrant la garde de ſon épée. Il fit encore faire pluſieurs propoſitions, qui auroient paru juſtes & raiſonnables, ſi ſes ennemis n'avoient pas été aveuglés par leur jalouſie & la haine qu'ils lui portoient. Marc-Antoine, Tribun du Peuple, apporta au Sénat des lettres de Céſar, & les fit lire, malgré l'oppoſition des Conſuls. Elles contenoient des offres de ſa part, de mettre bas les armes, pourvu que Pompée en fît autant: mais, diſoient les amis de Céſar, » laiſſer Pom- » pée les armes à la main, pendant » que Céſar ſera déſarmé, c'eſt, en » accuſant Céſar d'aſpirer à la tiran- » nie, donner à ſon rival un moyen » ſûr de s'en emparer, & de le per- » dre. » Scipion, beau-pere de Pompée, ouvrit un avis particulier. » Si » Céſar, dit-il, dans un jour que l'on in- » diquera, ne poſe pas les armes, il faut » le déclarer ennemi de la République; mais il ne fût pas ſeulement écouté. Les Conſuls demanderent enſuite au

Sénat, si l'on étoit d'avis que Pompée renvoyât ses troupes : le plus grand nombre des voix fut pour la négative ; & lorsqu'ils demanderent si l'on vouloit que César licentiât les siennes, presque tout le Sénat en fut d'avis. Sur cela, M. Antoine ayant proposé que tous les deux se démissent de leurs Gouvernemens, tout le monde approuva cette résolution ; mais le grand bruit que fit Scipion, & les clameurs des Consuls, qui disoient qu'il falloit courir aux armes plutôt qu'aux opinions, contre un voleur & un brigand, empêcherent le Sénat de décider, & l'Assemblée fut rompue.

Enfin, dans une autre Assemblée, on lut des lettres de César, qui demandoit seulement le Gouvernement de la Gaule Cisalpine & de l'Illirie, avec deux Légions, jusqu'à ce qu'il eût obtenu un second Consulat. Cicéron, qui cherchoit les moyens d'accorder ces différends, employoit toute son éloquence pour engager Pompée à s'accommoder : Pompée consentoit d'accorder à César la Gaule & l'Illirie, mais il vouloit qu'il ne gardât point de troupes. Cicéron avoit persuadé aux amis de César, de se contenter de ces deux Provinces, avec six mille hommes seulement. Caton, qui appuyoit le conseil de Cicé-

ron, avoit jetté Pompée dans l'irrésolution, & l'avoit presque déterminé; mais le Consul Lentulus, & les autres ennemis de César, s'y opposerent avec tant de violence & d'emportement, que tout accommodement fut rejetté, & l'on rendit ce fameux décret, auquel on n'avoit recours que dans les dangers les plus pressans; il attribuoit un pouvoir sans bornes aux Consuls, & les armoit de toute l'autorité & de toute la puissance de l'Etat, en leur ordonnant *de veiller à ce que la République ne reçût aucun dommage.* Ce décret portoit en même tems, *que César seroit déclaré ennemi de l'Etat, si, dans un terme marqué, il n'avoit pas congédié ses troupes.* Les Tribuns Curion & M. Antoine ayant voulu s'opposer à ce décret suivant le pouvoir de leurs Charges, ils furent chassés du Sénat avec de grandes menaces. Ils s'enfuirent de Rome secretement, & affecterent de se rendre auprès de César, déguisés en habits d'esclaves, sous prétexte que leur vie n'étoit pas en sûreté.

Pendant que ceci se passoit à Rome, César, après avoir mis ordre à son Gouvernement des Gaules, étoit revenu dans la Lombardie avec un petit Corps d'armée. Il s'étoit arrêté à Ravenne, où il attendoit impatiemment,

pour prendre ſon parti, la déciſion du Sénat, bien réſolu de ſe ſervir des armes qu'il avoit en main pour obtenir ce qu'il avoit demandé. Sur ces entrefaites, Curion & M. Antoine, s'étant rendus auprès de lui, l'informerent de ce qui s'étoit paſſé; que tout étoit en combuſtion dans la Ville de Rome; que tous les Citoyens étoient en habits de guerre; qu'on s'y préparoit avec ardeur; que le Conſul Marcellus, ſuivi de la plus grande partie du Sénat, étoit allé trouver Pompée, & qu'en l'abordant il lui avoit dit: » je vous ordonne » de ſecourir votre Patrie, &, pour cet » effet, de vous ſervir des troupes que » vous avez, & d'en lever de nouvelles.

César, qui s'attendoit à tout, avoit déja pris ſes meſures pour commencer la guerrre; il avoit envoyé ſecretement ſes Lieutenans au-delà des Alpes, pour lui amener ſon armée. Il n'avoit avec lui en Lombardie que cinq mille hommes de pied, & quelque Cavalerie, encore étoient-ils diſperſés dans la Province. Il envoya ſur-le-champ ſon Lieutenant Hortenſius (1) pour les aſſembler, avec ordre de ne leur laiſſer prendre que leurs épées pour toutes armes. Hortenſius ſavoit ſeul le lieu du rendez-vous; il devoit, après avoir paſſé le

(1) Il fut depuis un des aſſaſſins de Céſar.

Rubicon, petite riviere de la Romagne, ſe rendre Maître de Rimini, Ville indépendante du Gouvernement de Céſar, ſans faire aucun déſordre ni inſulter les habitans. Pour lui, le jour de ſon départ, il paſſa le tems en public, avec l'apparence de la plus grande tranquillité; il fit prendre des meſures pour la conſtruction d'un Théâtre; il s'amuſa à voir des combats de Gladiateurs; le ſoir, un peu avant la nuit, il aſſiſta à un feſtin, auquel il avoit invité les principaux de la Ville. Lorſque la nuit fut un peu avancée, il prétexta quelques affaires; il ſe leva de table & pria les conviés de continuer le repas en attendant ſon retour. Il avoit donné ordre à quelques-uns de ſes amis de le ſuivre, non pas tous enſemble, mais par différentes routes. Il fit atteler, à un chariot de louage, les mulets d'un moulin qui ſe trouva ſur ſon chemin, mais, s'étant égaré la nuit, il ne put joindre ſes amis & ſes troupes, qu'au lever du Soleil.

Lorſqu'il fut arrivé ſur les bords du Rubicon, où finiſſoit ſon Gouvernement, il s'arrêta. Son ame étoit agitée de mille penſées différentes. Il avoit devant les yeux cet ancien décret du Sénat & du Peuple Romain, qui dévouoit aux Dieux infernaux, & décla-

roit ſacrilége & parricide tout Citoyen qui oſeroit paſſer ce fleuve avec une armée. Il réfléchiſſoit ſur les ſuites de ſon entrepriſe, ſur les déſordres qu'elle alloit cauſer & ſur les malheurs que les guerres civiles, cent fois plus cruelles que les guerres ordinaires, entraînent après elles. Il voyoit grand nombre de Citoyens prêts à s'égorger & à ſe détruire l'un l'autre; il repaſſoit dans ſon eſprit tous les crimes que la haine, la vengeance, la cupidité, l'avarice alloient enfanter, ſans qu'on pût les arrêter, ni qu'on oſât les punir. Les cruautés que Marius & Sylla avoient exercées, dont il avoit penſé lui-même être la victime, ſe retraçoient à ſon imagination; il flottoit entre l'eſpérance & l'incertitude de la réuſſite. Il alloit attaquer Pompée, ce grand homme qui, toujours victorieux, n'avoit jamais ſouffert le moindre revers de fortune, & qui pouvoit lui faire perdre en un moment toute la gloire qu'il avoit acquiſe. Il alloit combattre un homme qui étoit regardé par ſes Citoyens comme le défenſeur de leur liberté. » Il eſt tems » encore, dit il à ſes amis, nous pouvons » retourner ſur nos pas, mais ce pont une » fois paſſé nous ne pouvons plus reculer. Il attendoit que quelqu'un fixât ſon irréſolution. Abſorbé dans ces diffé-

rentes réflexions, il reſtoit immobile & dans le ſilence, lorſqu'il fut tiré de ſon incertitude par une eſpece de prodige. On vit, ſur le bord de cette riviere, un homme d'une belle figure & d'une taille extraordinaire, qui jouoit ſi mélodieuſement de la flutte, que ſes ſons avoient attiré autour de lui, pour l'entendre, des Bergers du voiſinage & pluſieurs Soldats de Céſar, du nombre deſquels il y en avoit un qui tenoit une trompette militaire ; ce joueur de flutte s'approche du Soldat, lui arrache ſa trompette, ſe jette à la nâge, & lorſqu'il eſt ſur l'autre bord, il l'embouche avec tant de force, qu'il fait retentir toute la contrée. Auſſitôt pluſieurs Soldats paſſent la riviere pour courir après lui. Cet évenement ayant été rapporté à Céſar, » puiſqu'il eſt ainſi, dit-» il, allons où les préſages des Dieux, » la fureur & la haine de nos ennemis » nous entraînent, le ſort en eſt jetté : & auſſitôt il paſſa la riviere avec ſes troupes.

Céſar n'étoit accompagné que de la treizieme Légion ; il aſſemble ſes Soldats, leur expoſe toutes les injures qu'il avoit reçues de ſes ennemis, qui, par l'envie & la jalouſie qu'ils avoient conçues de ſes exploits, avoient aliéné l'eſprit & le cœur de Pompée, dont il avoit toujours cherché à relever & aug-

menter les honneurs & la gloire. Il ſe plaint de ce qu'ils ont opprimé, par les armes & la violence, l'autorité des Tribuns du Peuple. » On leur a, dit-il, fait » un crime du droit qu'ils ont de s'op- » poſer aux décrets contraires au bien » public : droit ſacré & inviolable qui » leur avoit été conſervé par Sylla, mê- » me dans le tems qu'il les privoit de » toutes leurs autres prérogatives. Mes » ennemis ont fait rendre ce terrible » décret par lequel le Sénat ordonne à » tous les Magiſtrats de veiller au ſalut » de la République, & qui eſt un or- » dre à tous les Citoyens de prendre » les armes. Ce décret n'a jamais été » rendu que dans les grandes calamités » & dans les plus fortes diſſenſions en- » tre le Sénat & le Peuple Romain. Il » eſt aiſé de voir que ce n'eſt que contre » moi qu'il a été rendu, pour me dé- » clarer la guerre, & pour me priver » de mon Gouvernement & du Conſu- » lat. C'eſt à vous à défendre, contre les » entrepriſes de mes ennemis, les hon- » neurs & la dignité d'un Général, ſous » les auſpices & la conduite duquel » vous avez ſi glorieuſement & ſi heu- » reuſement ſervi la République, & » employé neuf années à pacifier les » Gaules & la Germanie «. Les Soldats s'écrient, tout d'une voix, qu'ils ſont

prêts à venger les injures faites à leurs Tribuns & à leur Général, & à marcher ſous ſes ordres par-tout où il voudra les conduire.

Céſar, dont la vigilance & l'activité étoient les premieres vertus militaires, ſe met auſſitôt en marche vers la Ville de Rimini, & s'en empare ſans obſtacle avec le peu de troupes qu'il avoit. Cette entrepriſe, à laquelle perſonne ne s'attendoit, répandit la frayeur & la conſternation dans toute l'Italie. On crut Céſar accompagné de toutes ſes troupes, & qu'il alloit venir droit à Rome. On n'avoit aucune armée à lui oppoſer; Pompée, pris au dépourvu, quitta précipitamment la Ville; il ordonna au Sénat, & à tous les Magiſtrats, de le ſuivre, & il ſe retira dans les contrées méridionales de l'Italie, où il ſe fit joindre par les troupes qu'il put ramaſſer. On ne voyoit de tous côtés, que Citoyens fuyans, chargés de leurs effets les plus précieux, ne ſachant où ſe mettre en ſûreté. Toutes les Villes étoient remplies d'Officiers qui levoient des Soldats, enfin tout retentiſſoit du bruit de la guerre.

Il arriva, ſur ces entrefaites, un évenement qui cauſa beaucoup de joïe à Pompée & à ſes partiſans, ce fut la déſertion de Labienus. Il abandonna le

parti de César, sans qu'on ait jamais pu savoir quelle raison l'avoit déterminé à quitter un Général, sous les ordres duquel il avoit acquis la plus haute réputation. Premier Lieutenant de César dans les Gaules, il ne s'étoit fait aucune action d'éclat, il ne s'étoit remporté aucune victoire à laquelle Labienus n'eût contribué; il avoit même gagné plusieurs batailles auxquelles César n'avoit eu aucune part, & dans lesquelles il avoit fait connoître qu'il savoit aussi-bien commander qu'obéir. D'ailleurs ses exploits ne lui avoient point été infructueux, car il avoit acquis des richesses immenses. Pompée avoit espéré de tirer de lui de grandes connoissances sur les desseins & les vues de César, & il avoit compté que la plûpart de ses Officiers suivroient l'exemple de Labienus. Mais quoique, suivant l'usage des Déserteurs, il eût affecté, par ses discours, de rendre César méprisable & ses troupes peu affectionnées, quoiqu'il eût exagéré ses propres exploits pour rabaisser ceux de son Général, son exemple ne fut suivi par aucun des amis ni des Soldats de César; au contraire on voyoit tous les jours grand nombre des partisans de Pompée abandonner son service pour se rendre à César: & ce qu'il y a de singulier, c'est que,

pendant toute la guerre civile, Labienus ne rendit à Pompée aucun ſervice important; il ne fut connu dans ſon parti que par la haine & par la fureur qu'il témoigna en toute occaſion contre Céſar.

Si j'oſois, je ferois ici la comparaiſon de Céſar avec un excellent ouvrier. Lorſqu'il emploie l'or, l'argent, & même les plus vils métaux, il ſort de ſes mains des ouvrages qui ſont l'admiration de tout le monde; il ſait diſpenſer les matieres avec tant d'adreſſe, que les plus brutes s'allient agréablement avec les plus précieuſes, qui en reçoivent un nouvel éclat; il obtient les ſuffrages de tous les gens de goût. Au contraire, un artiſte médiocre ne produit que des ouvrages déſavoués par les connoiſſeurs. Pompée ne ſût pas employer le mérite de Labienus, il ne lui fût d'aucune utilité, au lieu que Céſar avoit trouvé le ſecret de le faire valoir, de lui faire acquérir de la réputation, & d'employer utilement pour ſon ſervice, les talens qu'il avoit pour la guerre. Ce qui nuiſit peut-être encore à Labienus, dans le parti de Pompée, c'eſt que la conduite d'un traître eſt toujours ſuſpecte, & qu'on n'oſe pas lui confier des emplois importans

Dans le même tems, le jeune Lucius Céſar, dont le pere ſervoit dans l'ar-

mée de César, vint trouver ce Général à Rimini. Après les premiers complimens, il lui dit, qu'il étoit chargé, de la part de Pompée, de lui faire des excuses sur ce qui s'étoit passé; qu'il le prioit de ne lui pas savoir mauvais gré de la conduite qu'il tenoit, ayant toujours préféré les intérêts de la République aux siens propres. Qu'il étoit de l'honneur & de la dignité de César, de sacrifier ses ressentimens au bien de l'Etat; qu'il devoit se mettre en garde contre sa colere, & craindre qu'elle ne fût plus nuisible à la République, qu'à ses propres ennemis, & qu'il le prioit de réfléchir mûrement sur les suites que sa conduite pourroit avoir. Le Préteur Roscius, qui avoit accompagné le jeune César, tint à-peu-près le même langage pour excuser Pompée. César leur répondit, » qu'il comptoit, que puis-
» qu'ils avoient bien voulu se charger
» de lui parler de la part de Pompée,
» pour l'engager à un accommode-
» ment, ils ne feroient pas difficulté
» de lui porter sa réponse; que leurs
» propositions étoient trop vagues &
» trop générales; qu'elles n'étoient pas
» suffisantes pour terminer leurs diffé-
» rends, & réparer les injures qu'on
» lui avoit faites; que cependant, il
» étoit très facile de délivrer l'Italie

» de la crainte d'une guerre civile ;
» qu'ils pouvoient assurer Pompée,
» qu'il n'avoit jamais eu en vue que la
» gloire & l'utilité de la République ;
» qu'il avoit toujours préféré ces deux
» objets à sa propre vie ; qu'il avoit
» droit de se plaindre, de ce que ses
» ennemis avoient voulu lui ravir le
» fruit des bienfaits du peuple Ro-
» main ; qu'on avoit cherché à le des-
» honorer, en voulant le priver de son
» Gouvernement avant l'expiration du
» tems qu'on lui avoit accordé ; qu'on
» avoit voulu le forcer de revenir à
» Rome demander en personne le Con-
» sulat, pendant que le Peuple Ro-
» main lui avoit permis de le faire de-
» mander par ses amis, en son absen-
» ce ; qu'il avoit offert au Sénat de
» poser les armes, pourvu que Pompée
» en fît autant ; qu'au lieu d'avoir
» écouté ses propositions, on se prépa-
» roit à la guerre ; qu'on faisoit des le-
» vées de Soldats dans toute l'Italie ; que
» Pompée avoit retenu les deux Lé-
» gions qu'on lui avoit redemandées,
» sous prétexte de la guerre des Par-
» thes ; qu'il lui étoit facile de connoî-
» tre, qu'on n'avoit d'autres vues,
» dans la conduite qu'on tenoit, que
» celles de le perdre, & de le priver de
» ses honneurs & de sa dignité : que si

» Pompée vouloit ſe retirer dans ſes
» Gouvernemens, s'il licencioit ſes
» troupes, ſi on laiſſoit au peuple Ro-
» main & au Sénat l'adminiſtration de
» la République, ſi l'on rétabliſſoit la
» liberté des élections, ſi l'on s'obli-
» geoit par ſerment d'exécuter toutes
» ces conditions, la guerre ſeroit bien-
» tôt finie; qu'au ſurplus, ſi Pompée
» vouloit lui procurer une entrevue, il
» ſeroit facile de conclure la paix.

Roſcius & le jeune Céſar, s'étant chargés de ces propoſitions, ſe rendirent à Capoue, où ils trouverent Pompée avec les Conſuls, qui, après en avoir délibéré, les renvoyerent à Céſar, avec leur réponſe par écrit.

» Ils demandoient que Céſar retour-
» nât dans les Gaules, qu'il ſortît de
» Rimini, qu'il licenciât ſes troupes,
» & qu'alors Pompée ſe retireroit en
» Eſpagne; mais que juſqu'à ce que
» Céſar eût exécuté ces conditions,
» Pompée & les Conſuls ne diſconti-
» nueroient point les levées de troupes,
» & les préparatifs de guerre.

Céſar répondit » qu'il ſeroit injuſte
» de l'obliger de ſortir de Rimini, &
» de ſe retirer dans les Gaules, pen-
» dant que Pompée ſeroit le maître des
» autres Provinces de l'Empire; qu'on
» vouloit l'obliger de licencier ſes trou-

» pes, dans le tems que ſes ennemis
» en levoient de nouvelles ; que Pom-
» pée promettoit de ſe rendre en Eſpa-
» gne, ſans en déterminer le tems ;
» que ne voulant pas ſe lier par la reli-
» gion du ſerment, il reſtoit le maître
» de ne pas exécuter de ſimples pro-
» meſſes (1) ; & qu'enfin, le refus d'une
» entrevue faiſoit voir que Pompée ne
» vouloit entendre à aucunes propoſi-
» tions de paix.

César, ſe voyant déchu de ſes eſpérances, reſta à Rimini, avec deux Légions, pour lever de nouvelles troupes. Il envoya M. Antoine ſe ſaiſir d'A-

(1) Il falloit que cette religion du ferment eût été bien fortement gravée dans le cœur des Romains, puiſqu'elle ſubſiſtoit encore, dans un tems où la ſévérité des mœurs étoit bien diminuée. Céſar reproche à Pompée, qu'il ne veut pas ſe lier par un ſerment pour l'exécution des promeſſes qu'il lui fait, parcequ'il paroît ſe réserver la liberté de ne les pas tenir. Céſar comptoit apparemment que le ſimple manque de parole ne ſeroit pas un crime, mais que Pompée ſeroit deshonoré s'il fauſſoit ſon ſerment. Tite Live nous rapporte à ce ſujet un trait fort remarquable arrivé à Rome l'an 261 de ſa fondation. Il nous dit que, dans une ſédition, le peuple ne voulut pas prendre les armes pour aller combattre contre les Æques, qui avoient déclaré la guerre ; que le Sénat ordonna aux Légions de marcher ſous les ordres des Conſuls auxquels elles avoient prêté ſerment, lorſqu'elles avoient été enrôlées. Sur cela, quelqu'un plus hardi & moins ſcrupuleux, propoſa de tuer les Conſuls, mais les plus ſages répondirent que ce n'étoit pas par un crime qu'on pouvoit ſe délier de la religion du ſerment, & le Peuple marcha ſous les ordres des Conſuls.

rezzo, de Fano, & des Villes de la Marche d'Ancône; enſuite, ayant appris que les habitans d'Inguvium ſouhaitoient de ſe rendre à lui, mais qu'ils en étoient empêchés par le Préteur Thermus, qui occupoit leur Ville avec cinq Cohortes, Céſar y envoya Curion. A ſon approche, Thermus, ſe défiant de la fidélité des habitans, ſortit de la Ville, avec ſa Garniſon, mais elle l'abandonna auſſitôt qu'elle fut dehors, & ſe rendit à Curion. Enſuite Céſar conduiſit ſes troupes à Ozimo: cette Ville étoit occupée par Attius Varus, avec une bonne Garniſon. Les principaux habitans ayant ſu que Céſar approchoit, vinrent trouver Varus, & lui dirent, que de concert avec toutes les autres Villes municipales, ils avoient réſolu d'ouvrir leurs portes à un Général qui avoit rendu de ſi grands ſervices à la République, & fait dé ſi belles actions, & le prierent de ſe retirer. Varus étant ſorti de la Ville avec ſa Garniſon, il fut rencontré par les Soldats de Céſar, qui l'attaquerent, & le mirent en déroute; une partie de ſes troupes ſe ſauva, l'autre ſe rendit à Céſar, & s'engagea à ſon ſervice.

Ces nouvelles, étant portées à Rome, y jetterent une ſi grande terreur, que le Conſul Lentulus, qui s'y étoit rendu

dans le deſſein de s'emparer du tréſor de la République, & de le faire porter à Pompée, en vertu d'un Décret du Sénat, prit la fuite avec les autres Magiſtrats, ſur ce qu'on leur rapporta, quoique fauſſement, que Céſar approchoit à la tête de ſa Cavalerie; ils ſe retirerent à Capoue, que Pompée avoit choiſie comme une Place plus ſûre que la Ville de Rome, & dans laquelle il avoit donné rendez-vous à ſes troupes.

Céſar s'étant emparé d'Ozimo, parcourut précipitamment tout le Picentin: auſſitôt qu'il ſe préſentoit, les Villes lui ouvroient leurs portes, & lui fourniſſoient les vivres & les munitions dont il avoit beſoin. Les habitans de la Ville de Cingulum ſe rendirent à lui: cette Ville appartenoit à Labienus, qui l'avoit fait rebatir à grands frais. Céſar marcha enſuite, à la tête de deux Légions, contre la Ville d'Auſculum. Lentulus Spinther y commandoit, avec dix Cohortes; il apprend que Céſar s'approche, il ſort de la Ville, & voulant emmener la Garniſon, elle l'abandonne; obligé de s'enfuir, preſque ſeul, il ſe joint à Vibullius Rufus, que Pompée avoit envoyé dans ces quartiers, pour contenir les Villes dans le devoir, & faire de nouvelles levées; mais n'oſant tous deux paroître devant Céſar,

ils ſe rendent à grandes journées à Corfinium, où commandoit Domitius Ahenobarbus, & lui apprennent l'arrivée de Céſar.

César n'étoit reſté qu'un jour à Auſculum, pour ſe pourvoir de vivres, & pour recueillir les Soldats qui avoient quitté Lentulus; de-là, il ſe rendit en toute diligence à Corfinium. Ses Coureurs ayant trouvé à trois mille pas cinq Cohortes, envoyées par Domitius, dans le deſſein de rompre un pont ſur lequel Céſar devoit paſſer pour arriver à la Ville, les Cohortes ſont miſes en fuite, & Céſar, ayant paſſé la Riviere, met auſſitôt le ſiége devant la Ville.

Domitius ayant appris que Céſar ſe diſpoſoit à l'aſſiéger, avoit dépêché des Couriers à Pompée, pour le prier inſtamment de lui envoyer du ſecours, en l'avertiſſant que Céſar étoit campé dans des lieux étroits & reſſerrés; qu'il pouvoit être enfermé fort aiſément, & qu'il ſeroit facile de lui couper les vivres; mais que s'il n'étoit ſecouru, il ſe trouveroit dans un très grand danger, avec trente Cohortes, & un grand nombre de Sénateurs & de Chevaliers Romains. Cependant Domitius fait les diſpoſitions néceſſaires pour ſoutenir le ſiége; il exhorte les Soldats à remplir leur devoir, & leur promet de grandes ré-

compenſes. Pendant ce tems-là on vient avertir Céſar, que les habitans de Sulmone, Ville éloignée de Corfinium, de ſept mille pas, ſont dans le deſſein de ſe rendre à lui, mais qu'ils en ſont empêchés par Quintus Lucretius, & Attius Pelignus, qui gardoient la Ville avec ſept Cohortes; il y envoie Antoine, avec huit Cohortes. Auſſitôt que ceux de Sulmone les apperçoivent, ils ouvrent leurs portes, & viennent avec la Garniſon au-devant d'Antoine. Lucretius ſe ſauve, Attius eſt fait priſonnier, & mené à Céſar, par Antoine, qui revient le même jour au camp, avec la Garniſon de Sulmone. Céſar joint cette Garniſon à ſes troupes, donne la liberté à Attius de ſe retirer, fortifie ſon camp, ſe fait fournir des vivres par les plus prochaines Villes, & continue le ſiége de Corfinium, avec beaucoup d'ardeur.

Trois jours après la priſe de Sulmone, Céſar fut joint par la huitieme Légion, avec vingt-deux Cohortes de nouvelles levées, faites dans les Gaules, & trois cens Cavaliers Gaulois. Les ouvrages que Céſar faiſoit faire pour enfermer la Ville, étoient fort avancés lorſque Domitius reçut des lettres de Pompée, qui lui marquoit, » qu'il ne » vouloit pas, dans les circonſtances

» présentes, engager une affaire géné-
» rale, qui pouvoit avoir de dangereu-
» ses suites; que ce n'étoit ni par sa vo-
» lonté, ni par son conseil, qu'il s'étoit
» enfermé dans Corfinium, & qu'ainsi
» il fit tous ses efforts pour se rendre
» auprès de lui avec ses troupes. « Domitius, après avoir lu les lettres de Pompée, se voyant dans l'impossibilité d'exécuter cet ordre, enfermé comme il étoit de tous côtés par les fortifications de César, prit le parti de dissimuler. Il dit à ses Officiers & à ses Soldats, que Pompée lui marquoit qu'il viendroit incessamment à leur secours, & les exhortoit à défendre courageusement la Ville jusqu'à son arrivée; mais pendant ce tems-là, il prenoit de secretes mesures pour s'enfuir avec quelques-uns de ses amis. Cependant, il ne pût si bien cacher son chagrin, qu'il ne parût sur son visage, & dans ses actions; on le voyoit agir avec moins d'assurance & de fermeté qu'à l'ordinaire, il s'entretenoit mystérieusement avec ses amis, il évitoit de paroître en public; enfin, l'on pénétra le dessein qu'il avoit formé. Les Soldats s'assemblent à l'entrée de la nuit, & par le moyen de leurs Tribuns & de leurs Centurions, se communiquent leurs sentimens; ils observent qu'ils sont as-

siégés

ſiégés par Céſar, que ſes ouvrages ſont conduits à leur perfection; que puiſque Domitius, leur Chef, ſur la foi duquel ils avoient pris les armes, vouloit les abandonner, ils devoient penſer à leur propre ſûreté. D'abord la Légion des Marſes (1) ne fût pas de cet avis, elle s'empara du quartier de la Ville le mieux fortifié; il y eut une ſi grande diſſenſion entr'elle & les autres troupes, qu'on eut bien de la peine à les empêcher d'en venir aux mains. Enfin, les Tribuns & les Centurions firent connoître aux Marſes le deſſein formé par Domitius de les abandonner à leurs ennemis, & de prendre la fuite: ils calmerent les eſprits; tous les Soldats ſe réunirent, & d'un commun conſentement, ils arrêterent Domitius. Ils députerent ſur-le-champ à Céſar, pour l'avertir de ce qu'ils avoient fait, & lui dire qu'ils étoient prêts à lui ouvrir les portes, à lui livrer Domitius, & à obéir à ſes ordres. Céſar ſentit bien qu'il lui importoit beaucoup de ſe rendre promptement maître de la Ville, & de joindre la Garniſon à ſes Troupes, de peur qu'on ne lui fît changer de ſen-

(1) On donnoit aſſez ordinairement aux Légions le nom des Cantons de l'Italie où elles avoient été levées: celle-ci avoit apparemment été levée dans le pays des Marſes.

timent, par des promeſſes ou par de fauſſes nouvelles d'un prompt ſecours : cependant, comme il craignoit, en entrant dans la Ville pendant la nuit, de ne pouvoir arrêter la licence du Soldat, & empêcher le pillage, après avoir remercié les Députés, il les exhorta de garder avec attention, juſqu'au lendemain, leurs portes & leurs murailles ; d'empêcher le déſordre dans la Ville, & de n'en laiſſer ſortir perſonne. De ſon côté, il poſta tous ſes Soldats dans les Fortifications qu'il avoit fait conſtruire, de façon qu'au moindre mouvement ils puſſent ſe donner du ſecours les uns aux autres, & fuſſent prêts à tous évenemens. Il ordonna à ſes Tribuns & à ſes Centurions de faire des rondes continuelles, non-ſeulement d'avoir l'œil ſur leurs Soldats, mais encore d'empêcher qu'il ne ſe fît quelque irruption, & que perſonne ne ſortît de la Ville, pas même ſecretement. Toute l'armée fut extrêmement alerte pendant la nuit ; l'on attendoit avec impatience quel ſeroit le ſort de ceux qui étoient dans la Ville, & de quelle façon Céſar agiroit avec Domitius, Lentulus, & les autres Sénateurs qui étoient aſſiégés. Il étoit ſur le point d'avoir entre ſes mains pluſieurs de ſes plus grands ennemis. On étoit dans l'incertitude, de ſa-

voir ſi ſa clémence l'emporteroit ſur le deſir de ſe venger ; chacun en parloit, ſelon qu'il étoit plus ou moins affecté ; lorſque ſur la quatrieme veille de la nuit, Lentulus Spinther s'adreſſa aux Officiers de garde les plus avancés, & leur demanda s'il auroit la liberté d'aller trouver Céſar ; en ayant obtenu la permiſſion, il ſortit de la Ville, avec une garde de ſes propres Soldats qui le conduiſoient. Lorſqu'il fut en ſa préſence, il ſe jetta à ſes genoux, il le ſupplia de lui pardonner les offenſes qu'il lui avoit faites, & le conjura de ſe reſſouvenir de l'ancienne amitié qu'il avoit eue pour lui ; il lui rappella les bienfaits qu'il en avoit reçus, que c'étoit Céſar qui l'avoit fait aggréger au Collége des Pontifes, qu'il lui avoit fait donner le Gouvernement de l'Eſpagne au ſortir de ſa Préture, & qu'il l'avoit aidé de tout ſon crédit pour obtenir le Conſulat. Céſar l'interrompit, pour lui dire que ce n'étoit pas pour faire tort à perſonne qu'il avoit pris les armes, & quitté ſon Gouvernement ; qu'il y avoit été forcé par ſes ennemis, & pour ſe défendre de leurs inſultes ; que c'étoit auſſi pour rétablir les Tribuns du Peuple dans leurs droits & leurs dignités, dont ils avoient été privés ; pour faire rendre au Peuple Romain ſa

liberté, opprimée par l'ambition de quelques brouillons; qu'il feroit connoître à tous ses Citoyens qu'il ne sépareroit jamais ses intérêts de ceux de la République, & qu'il pardonneroit avec plaisir à ceux qui étoient dans la Ville, quoiqu'ils eussent les armes à la main contre lui. Lentulus, rassuré par le discours de César, lui demanda la permission de rentrer dans la Ville, afin d'empêcher ceux qui y étoient restés, de tomber dans le désespoir par l'incertitude de leur sort, & que rassurés par la grace qu'il venoit de recevoir, ils eussent la consolation d'espérer qu'ils seroient traités aussi favorablement que lui. César le lui permit, & Lentulus étant rentré dans la Ville, y apporta la promesse d'un pardon général.

Lorsque le jour fut venu, César fit dire à tous les Sénateurs, Tribuns militaires, & Chevaliers Romains, qui étoient dans la Ville, de se rendre dans son camp, à quoi ils obéirent sur-le-champ. Les principaux furent L. Domitius, & P. Lentulus, qui avoient été Consuls, Vibullius Rufus, Sextus Quintilius Varus, Lucius Rubrius, le fils de Domitius, plusieurs autres enfans de Sénateurs, un grand nombre de Chevaliers Romains & de Décurions (1)

(1) On appelloit Décurions des Magistrats qu'on

des Villes municipales, que Domitius avoit amenés avec lui. César défendit à ses Soldats de leur faire aucune insulte, & lorsqu'ils furent en sa présence, il leur parla avec beaucoup de douceur. Il se plaignit seulement, en peu de mots, de ce qu'ils n'avoient pas eu pour lui la reconnoissance que méritoient les services qu'il leur avoit rendus; il leur dit, qu'il n'en vouloit pas à la vie de ses Concitoyens, mais qu'il pensoit seulement à conserver ses honneurs & sa dignité. Il les renvoya tous, sans leur faire aucun mal, & leur fit rendre leurs équipages & leurs effets. Les habitans de Corfinium lui ayant remis la valeur d'environ cent cinquante mille écus de notre monnoie, que Domitius avoit déposés chez eux; quoiqu'il sût que cet argent avoit été tiré du trésor public par Pompée, pour payer les Soldats, cependant il le rendit à Domitius, afin de n'être pas plus accusé d'avarice que de cruauté (1). Ensuite il fit prêter serment aux Soldats qui étoient en garnison dans la Ville; il les incorpora dans ses troupes, & partit pour aller trouver Pompée, n'ayant employé que sept jours dans

envoyoit de Rome dans les principales Villes d'Italie pour les gouverner.

(1) *Ne continentior in vitâ hominum quam in pecunia fuisse videretur. C. de bello Civili. Lib. I.*

toute cette expédition, depuis le passage du Rubicon.

L'action que César venoit de faire, en accordant la vie à un si grand nombre des plus illustres Citoyens, donna de lui des idées bien différentes de celles que tout le monde avoit eues jusqu'alors. Il s'étoit répandu dans l'Italie un préjugé contre le caractere de César, qui en faisoit appréhender les plus terribles effets. L'on avoit encore devant les yeux les proscriptions & les cruautés de Marius & de Sylla, qui n'avoient pardonné à aucuns de leurs ennemis. La maniere haute & impérieuse, avec laquelle César s'étoit comporté pendant son Consulat, avoit fait augurer peu favorablement de lui s'il devenoit le maître. La réputation de ses partisans & de ses amis, tous gens gagnés à force d'argent & de présens, étoit fort équivoque, & ne donnoit pas beaucoup de lustre à son parti; mais la conduite qu'il venoit de tenir à Corfinium, fit changer tout le monde de sentiment, & disposa les esprits en sa faveur, pendant que Pompée les aliénoit par la sienne. Cicéron, qui avoit prévu ce qui devoit arriver, n'en parle pas favorablement dans une lettre à Atticus, auquel il écrit en ces termes: » Il ne manque plus à Pompée, pour se perdre

» entierement de réputation, que de » ne pas aller au secours de Domitius; » tout le monde croit qu'il ira, mais » je suis persuadé qu'il n'en fera rien. » Quoi! il abandonnera un homme de » cette considération, & tant d'autres » personnes de marque! il les abandon- » nera, où je serai bien trompé: la peur » l'a tellement saisi, qu'il ne pense plus » qu'à fuir. » Ainsi Pompée, en abandonnant, comme il venoit de faire, Domitius & les autres Citoyens, affoiblissoit son parti, & fournissoit à César une belle occasion de faire connoître sa générosité, & de se procurer grand nombre de partisans. Ce que César avoit fait dans cette occasion lui attira un compliment de la part de Cicéron; il lui écrivit, pour le remercier de la grace qu'il venoit de faire à Lentulus; il reçut cette réponse de César.

César Empereur, à Cicéron Empereur.

» Vous jugez fort bien de moi, aussi » me connoissez-vous depuis long- » tems. Rien n'est plus éloigné de mon » caractere, que ce qui ressent la cruau- » té; c'est mon penchant naturel que » j'ai suivi, & je me trouve bien récom- » pensé, puisque vous approuvez ma » conduite. Je ne me repens donc pas

» de ce que j'ai fait, quoique j'appren-
» ne que ceux à qui j'ai donné la vie &
» la liberté, ſont allés auſſitôt rejoindre
» mes ennemis. Comme je n'ai point
» envie de me démentir, je ſuis char-
» mé auſſi qu'ils ne ſe démentent point.
» Je me flatte qu'à ma priere vous vou-
» drez bien vous rendre à Rome, afin
» que je puiſſe recevoir vos avis, &
» faire uſage de ce qui dépend de vous.
» Perſonne ne m'eſt plus cher que Do-
» labella, votre gendre; je compte lui
» avoir cette obligation. »

De quelque côté que l'on regarde cet acte de clémence de Céſar, au commencement d'une guerre ſi importante, on doit être convaincu de ſa politique, de la ſupériorité qu'il croyoit avoir ſur ſes ennemis, & de la bonté de ſon cœur. Il comptoit, en faiſant grace à un ſi grand nombre de perſonnes, que la reconnoiſſance agiſſant ſur elles, les rendroit ſes amis, ou du moins les engageroit à garder la neutralité, comme il le ſouhaitoit, entre Pompée & lui; & dans ce cas, il affoibliſſoit le parti de ſes ennemis: mais ſi au contraire, comme il arriva effectivement depuis, ils reprenoient les armes contre lui, il acquerroit le droit de les traiter avec la derniere rigueur. La grandeur de ſon courage, & les bel-

les actions qu'il avoit faites, lui avoient persuadé qu'il devoit mépriser des hommes assez foibles, assez lâches, ou assez imprudens, pour n'avoir pû prendre des mesures capables de lui résister, qui s'étoient défendus avec si peu de courage, & qui lui avoient demandé grace avec tant de bassesse; aussi comptoit-il n'avoir rien à craindre de pareils ennemis. A l'égard de sa clémence, on la doit regarder comme une vertu qui lui étoit naturelle, qui partoit du fond de son cœur, & à laquelle il a toujours sacrifié ses plus grands ressentimens.

Je prendrai sur ce point la liberté de n'être pas tout-à-fait du sentiment de M. de Montesquieu, lorsque dans ses considérations sur la grandeur des Romains, il s'exprime ainsi. (1) » César » pardonna à tout le monde, mais il » me semble que la modération, que » l'on montre lorsque l'on a tout usur- » pé, ne mérite pas de grandes louan- » ges. » Cette pensée pourroit être vraie en général, mais je ne la crois pas tout-à-fait juste dans l'application qu'il en fait à César. Lorsqu'il fit l'acte de clémence dont nous venons de parler, qui fut le plus grand de sa vie, & celui qui auroit pû lui porter le plus de préjudice, il n'avoit encore rien usurpé; il

(1) Page 117, Chap. XI.

n'avoit que l'armée que la République lui avoit confiée pour la guerre des Gaules, il ne s'étoit rendu maître que de quelques Villes de l'Italie : Pompée étoit en armes, la guerre commençoit, & il étoit encore très incertain lequel des deux rivaux feroit le vainqueur & le maître, & je crois que c'eſt avoir trop rafiné, d'avoir dit (1), » que la » clémence de Céſar fut inſultante, » qu'on regarda qu'il ne pardonnoit » pas, mais qu'il dédaignoit de punir.

Je ne ſais ſi l'on a pu dire qu'il dédaignoit de punir, lorſqu'il accorda la vie à un ſi grand nombre de ſes ennemis, lorſqu'il crioit lui-même à ſes Soldats, à la Bataille de Pharſale, ſauvez les Citoyens ; lorſque Cicéron, par ſon éloquence, lui arracha la grace de Marcellus, & celle de Ligarius, dont il avoit réſolu de ſe venger. Etoit-ce donc parcequ'il dédaignoit de punir, qu'après ſes victoires il combla, de graces & de biens, tant de gens qui avoient porté les armes contre lui, & qui, pour récompenſe des bienfaits qu'ils en avoient reçus, le firent périr cruellement. S'il dédaigna de ſe venger, ce fut d'une foule d'obſcurs ennemis, qu'il ne connoiſſoit peut-être pas.

Pompée ayant appris ce qui s'étoit

(1) Page 120 des mêmes Conſidérations.

passé à Corfinium, quitta la Ville de Lucera, où il s'étoit retiré, pour se rendre à Canosa, & de là à Brindes, avec toutes les troupes qu'il avoit pu ramasser. César s'étant rendu maître de tout le reste de l'Italie, marchoit avec beaucoup d'ardeur pour le joindre. Cneius Magius, Intendant des Fortifications du parti de Pompée, étant tombé entre les mains de César, il le lui renvoya, avec ordre de lui dire que n'ayant pû jusqu'alors avoir une entrevue avec lui, il esperoit qu'elle se pourroit faire à Brindes, où il comptoit de se rendre dans peu; qu'il étoit intéressant pour la République, & pour les deux partis, de lier ensemble une Conférence, dans laquelle il seroit plus aisé, & en moins de tems, de se concilier, que de se servir de personnes interposées, qui n'ont pas le pouvoir de décider, & sont obligées de perdre du tems en démarches, souvent inutiles, pour consulter les personnes intéressées. Ensuite il se rendit à Brindes, avec toute son armée, composée de six Légions. En arrivant, il apprit que les Consuls avoient quitté l'Italie, qu'ils avoient passé la mer, & s'étoient rendus avec une partie de l'armée à Dyrrachium, Ville située sur les confins de la Macédoine, & que Pompée étoit resté

à Brindes, avec vingt Cohortes.

César ne pût découvrir dans quel dessein Pompée étoit resté en Italie, si c'étoit pour se rendre maître de la Mer Adriatique & des Côtes de la Grece, ou si c'étoit la disette de Vaisseaux qui l'avoit empêché de partir. Dans cette incertitude, il résolut d'assiéger Pompée dans Brindes, ne voulant pas laisser l'Italie à sa discrétion ; & pour cet effet, il fit toutes les dispositions afin de l'enfermer dans cette Ville, & l'empêcher d'aller joindre le reste de son armée. Cependant César n'abandonnoit pas le dessein qu'il avoit d'engager Pompée à faire la paix, quoiqu'il fût surpris de n'avoir reçu aucune réponse aux propositions qu'il avoit fait faire par Magius; il envoya son Lieutenant Caninius Rebilus à Scribonius Libo, dont il étoit intime ami, pour l'engager à faire de nouvelles propositions à Pompée, & sur-tout ménager une conférence entre les deux Généraux. Il lui fit dire, que s'il pouvoit l'obtenir, il étoit assuré que la paix se feroit à des conditions égales, & que Libo acquerroit beaucoup d'honneur & de louanges, si par sa médiation on pouvoit parvenir à faire finir la guerre. Libo, après avoir eu une conférence avec Caninius, se rendit auprès de Pompée, auquel il fit

toutes ſortes d'inſtances pour accorder à Céſar une entrevue ; mais il ne pût jamais l'y déterminer, & il n'en tira d'autre réponſe, ſinon que les Conſuls étant abſens, on ne pouvoit traiter de paix. Sur cette réponſe, Céſar prit la réſolution de pouſſer la guerre avec la derniere vigueur. Il y avoit neuf jours qu'il étoit occupé à enfermer Pompée dans la Ville de Brindes. Ses ouvrages étoient déja fort avancés, lorſque la Flotte qui avoit tranſporté à Dyrrachium les Conſuls & une partie de l'armée, rentra dans le Port. Pompée prit ſes meſures pour embarquer le reſte de ſes troupes ; & pour empêcher les Soldats de Céſar de faire irruption dans la Ville pendant que les ſiens s'embarqueroient, il fit boucher toutes les portes, baricarder les places & les avenues ; il fit faire dans les rues des foſſes garnies de pieux pointus, il couvrit la ſuperficie de ces foſſés de légeres claies, couvertes de terre ; il embaraſſa les chemins qui conduiſoient des murailles au Port, avec des poutres traverſantes, garnies de pieux ferrés, & enſuite il embarqua ſes Soldats ſans bruit. Il avoit diſpoſé ſur les murs des troupes d'Archers & de Frondeurs, qui devoient à un certain ſignal ſe rendre au Port, lorſque les Légions ſeroient em-

barquées; mais les habitans de Brindes mécontens de Pompée & de ses Soldats, à cause des mauvais traitemens qu'ils en avoient reçus, favorisoient le parti de César, c'est pourquoi, voyant les troupes occupées à s'embarquer, ils l'en firent avertir: aussitôt César fit armer ses Soldats, & préparer les échelles, & il se mit en état de donner un assaut général. Pompée mit à la voile au commencement de la nuit; ceux qui avoient été préposés à la garde des murailles, se retirerent au signal dont ils étoient convenus pour s'embarquer; aussitôt les Soldats de César monterent sur les murs, & s'en rendirent les maîtres. Les habitans leur ayant indiqué les piéges qu'on leur avoit dressés, ils furent obligés de prendre un long circuit pour gagner le Port, où ils arriverent trop tard; cependant ils s'emparerent de deux Vaisseaux, qui avoient échoué sur les digues que César avoit fait construire pour fermer le Port.

César auroit bien souhaité passer la mer, & poursuivre Pompée, avant qu'il eût pû rassembler toutes ses forces; mais il manquoit de Vaisseaux, il lui auroit fallu trop de tems pour former une Flotte suffisante, & faire venir celle qu'il avoit sur les côtes maritimes de la Gaule; d'ailleurs, il vouloit s'as-

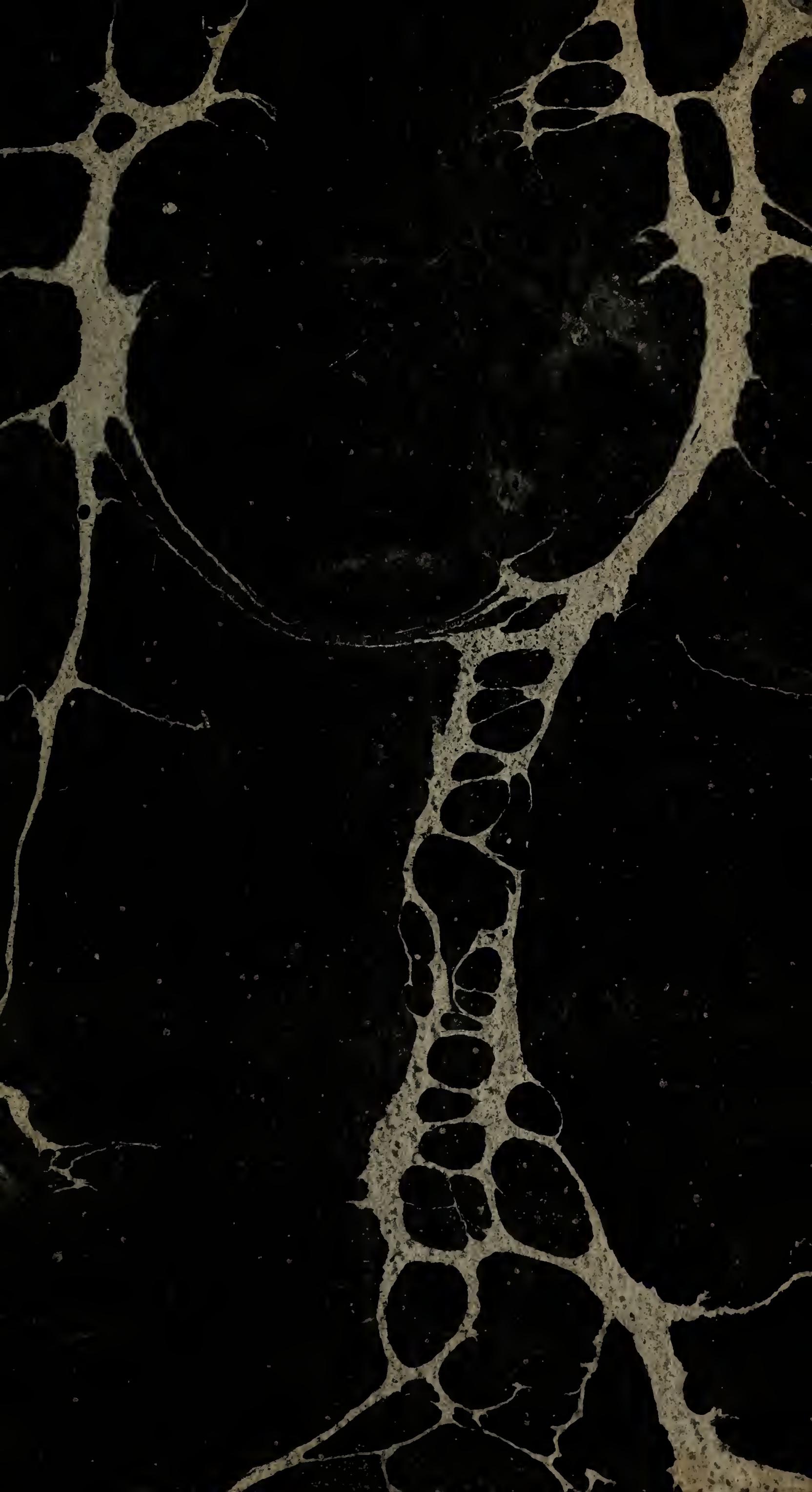
ſurer de l'Italie, de peur qu'en ſon abſence on ne la fît révolter contre lui, c'eſt pourquoi il abandonna le deſſein de ſuivre Pompée, & réſolut de ſe rendre en Eſpagne, qui étoit gouvernée par les Lieutenans de Pompée, & de lui ôter par ce moyen les ſecours qu'il pourroit tirer de cette Province. Il donna ordre aux principales Villes d'Italie de lui raſſembler le plus grand nombre de Vaiſſeaux qu'elles pourroient, & de les faire conduire à Brindes. Il envoya en Sardaigne Valerius, ſon Lieutenant, avec une Légion. Il donna trois Légions à Curion, avec ordre de paſſer en Sicile, de s'en rendre maître, & de conduire enſuite ces troupes en Afrique, pour en faire la conquête.

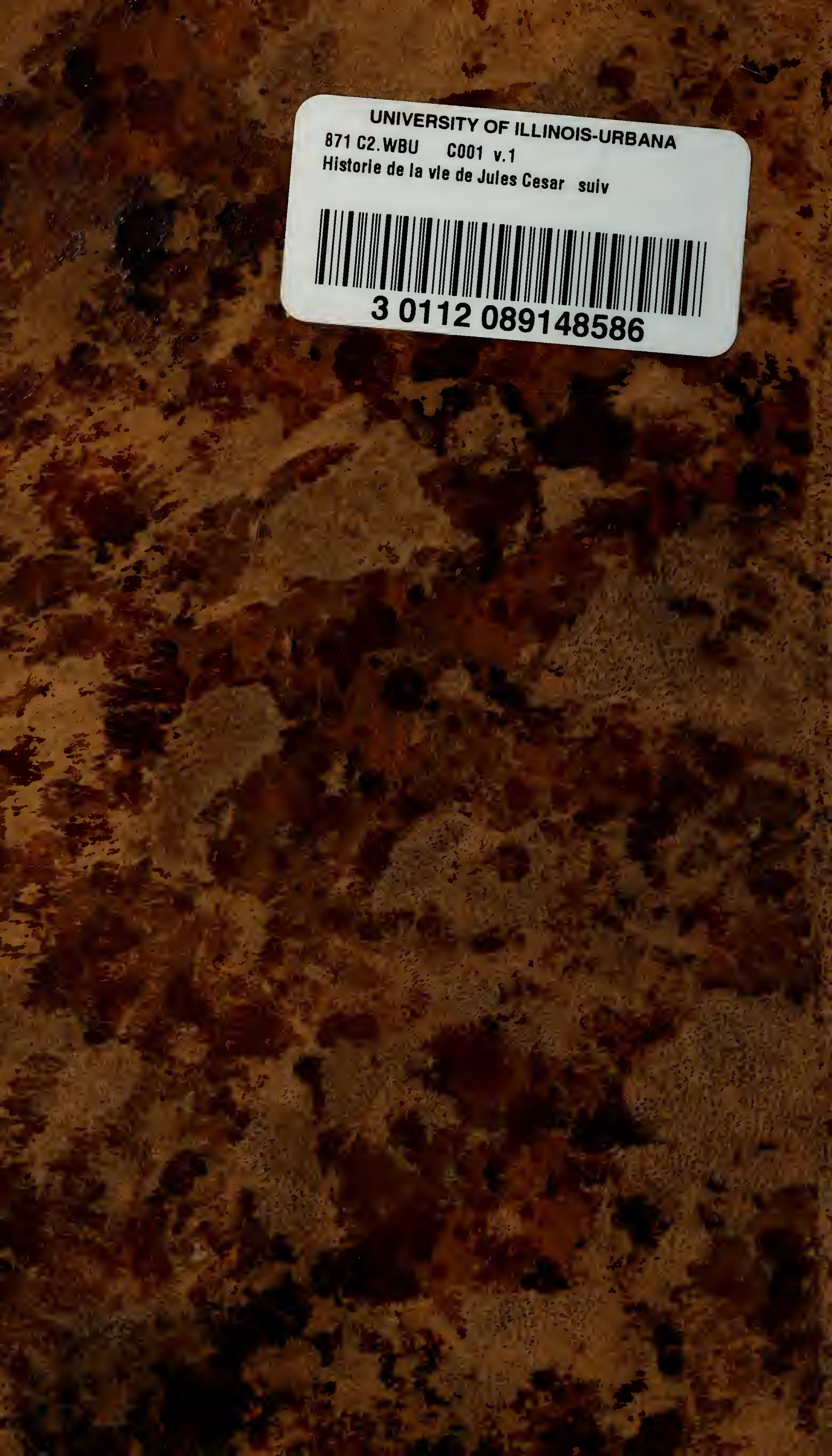
Fin du premier Tome.

C 105 # 10/0

405 and






UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
871 C2.WBU C001 v.1
Historie de la vie de Jules Cesar suiv
3 0112 089148586